

LES ILES

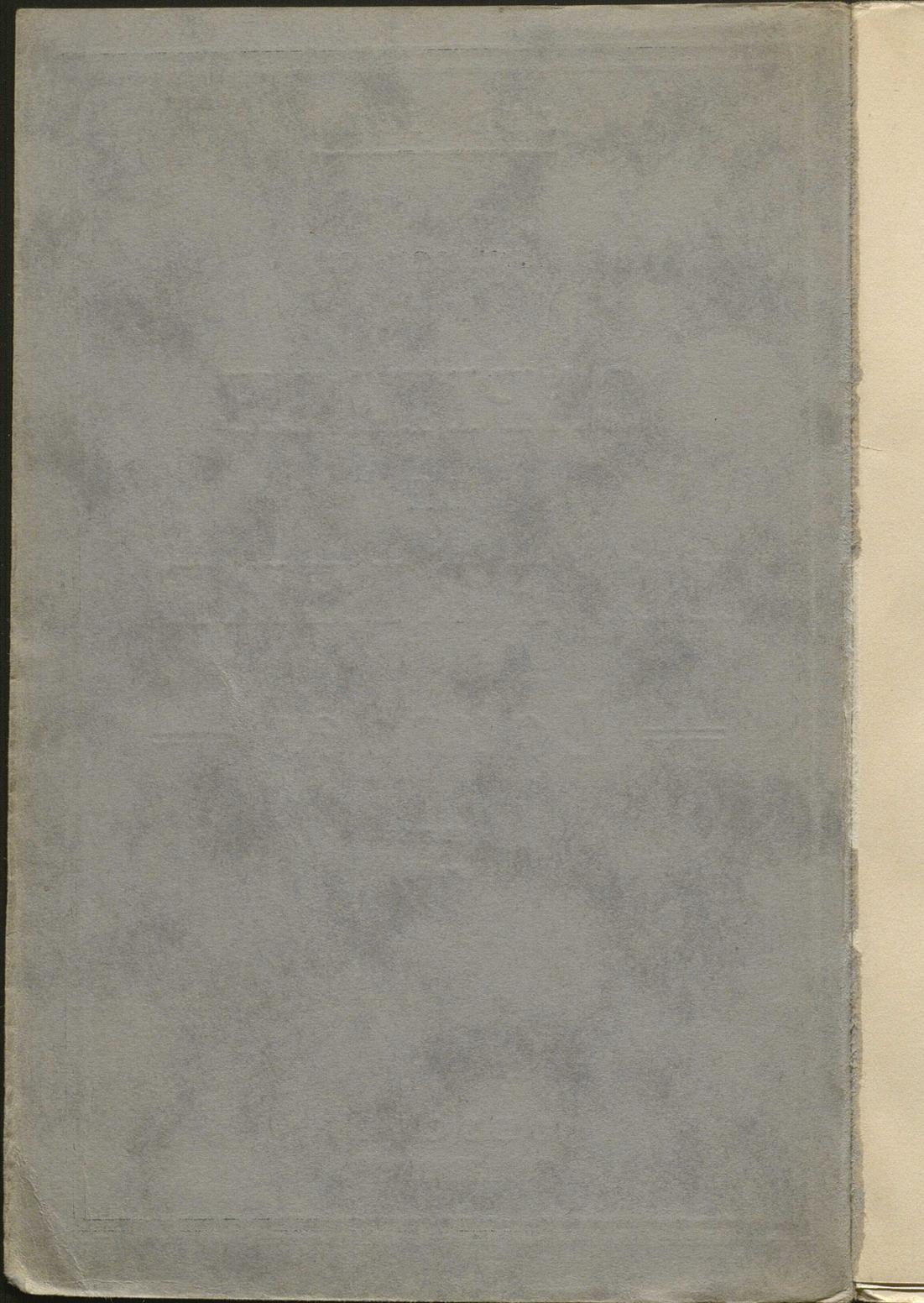
RENÉ SCHWOB

CAPITALE
DE
LA PRIÈRE
— *Lourdes* —

2^e ÉDITION

(5^e mille)

DESCLÉE
DE BROUWER



49625

27 2m

ARTICLE DE LA PRESSE

ŒUVRES DE MÈRE ANNE

Les Contemplations de la Vierge Marie, Paris

Mes larmes, Paris, 1842

CAPITALE DE LA PRIÈRE

Profession de foi, Paris, 1843

Le bon plaisir de Dieu, Paris, 1844

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Cantiques de la vie. (Poèmes). Épuisé.

Moi, Juif, livre posthume. (*Le Roseau d'or*. Plon, éd.).

Ni Grec, ni Juif. (Idem. Plon, éd.).

Profondeurs de l'Espagne. (*Les Cahiers verts*. Grasset, éd.).

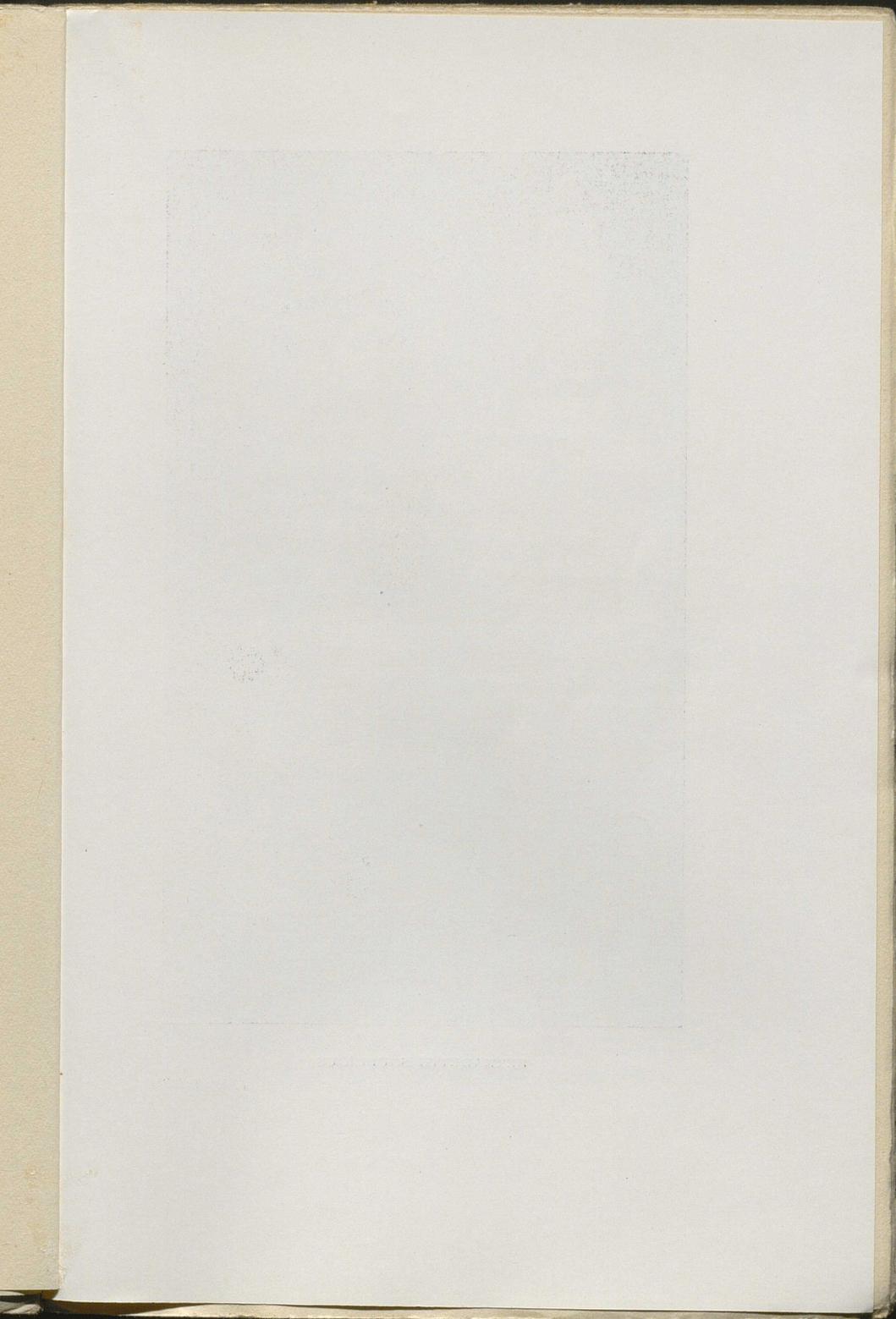
Une Mélodie silencieuse. (Grasset, éd.).

Chagall et l'âme juive. (Corréa, éd.).

Le Portail Royal. (Grasset, éd.).

Le vrai drame d'André Gide. (Grasset, éd.).

Vie de Sœur Marie de Jésus Crucifié. (*La légende dorée au delà des mers*. Grasset, éd.).





BÈRNADETTE SOUBIROUS

(Photo inédite)

Res
999

LES ILES

RENÉ SCHWOB

CAPITALE
DE
LA PRIÈRE
— LOURDES —

2^e ÉDITION

DESCLÉE DE BROUWER & CIE, ÉDITEURS
76^{bis}, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS (VII^e)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
15 EXEMPLAIRES DE LUXE, DONT 5
HORS-COMMERCE, SUR PAPIER DE
HOLLANDE « OSSEKOP » VAN GELDER
ZONEN, NUMÉROTÉS DE 1 A 15.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION
RÉSERVÉS

A. S. Exc. MONSEIGNEUR GERLIER
ÉVÊQUE DE TARBES ET LOURDES
EN FILIAL HOMMAGE

EXTRAIT DE LA REVUE DE LA
SOCIÉTÉ ANTHROPOLOGIQUE
DE PARIS
N. 2. 1880
EXTRAIT DE LA REVUE DE LA
SOCIÉTÉ ANTHROPOLOGIQUE
DE PARIS
N. 2. 1880
EXTRAIT DE LA REVUE DE LA
SOCIÉTÉ ANTHROPOLOGIQUE
DE PARIS
N. 2. 1880

PREMIÈRE PARTIE
PAROISSE DE LA CHRÉTIENTÉ

PAROISSE DE LA CHRISTIANITE

L'EUCCHARISTIE A LOURDES

L'UNIVERSITÉ À L'AZUR

Suivi, hier, la procession du Saint-Sacrement. J'étais déjà tout prêt à noter la quasi-indifférence avec laquelle j'y avais pris part.

Aujourd'hui, c'était l'Octave de la Fête-Dieu. A travers la ville basse la procession paroissiale se développa. L'émotion de l'une me permit de mesurer le peu de grâces que j'avais trouvé dans l'autre. Ici et là n'était-ce pas pourtant le même corps du Christ que l'on promenait avec le même respect ? Mais, tandis que dans le domaine de la Grotte toute une foule attendait des bienfaits, le long des rues de Lourdes le peuple n'était réuni que pour adorer.

Une procession du Saint-Sacrement, si c'est la bénédiction eucharistique qu'elle apporte sur les lieux traversés, c'est aussi et surtout une manière de manifester la royauté du Christ. Et cette royauté a moins besoin de s'affirmer dans le domaine de la Grotte que n'importe où. L'Hostie, dans cette enceinte, est partout présente et souveraine. Tous ceux qui s'y rassemblent vivent d'elle. Et le circuit qu'on lui fait chaque jour accomplir,

peut-être est-il vain, étant en effet superflu. Si bien que, durant son long parcours, toute raison lui manque : attendue par personne, nul n'est là pour se prosterner devant Elle. Et, peut-être, y a-t-il aussi quelque chose d'un peu trop habituel dans ce déplacement quotidien. Un déplacement annuel, et à l'occasion de la fête de Son Corps, est autrement justifié.

Enfin toute la ville attendait ce jour depuis un an. Et chacun s'était ingénié en mille attentions pour le Passant divin, afin d'attirer, durant l'instant de son passage devant la maison de famille, devant la chambre où l'on a coutume de dormir et de vivre, sur soi-même, sur cette chambre, sur la famille rassemblée dans cet appartement, la tendresse d'un regard et la douceur de sa bénédiction.

Plus que les diverses Fêtes-Dieu auxquelles déjà j'avais pris part, cette procession à travers Lourdes me parut émouvante. Il me semblait qu'il n'y avait pas de flottement dans les cœurs, que rien de profane n'y demeurait.

Tout Lourdes avait fait silence. Tout s'était effacé : le temps même s'était suspendu au passage du divin Messager. L'épaisse foule n'était plus qu'un bosquet sans épines, le long déroulement d'un tapis très doux sur qui les pieds légers du Christ se plaisaient à glisser. C'était comme une

manière de colloque très intime, le silencieux entretien d'âmes fondues en Dieu avec ce Dieu qui ne s'en distinguait plus. C'était vraiment, pour quelques heures, dans le parfait oubli des misères quotidiennes, une longue litanie qui occupait tous les cœurs, une mise à nu de tous ces cœurs, dans la lumière la plus propre à toucher le cœur de la Miséricorde.

Et au milieu des foules de pèlerins — anglais, hollandais, allemands, espagnols, chinois — j'éprouvais une joie très vive à penser que la ferveur de la France devînt tout d'un coup si sensible — que l'âme de la France, si constamment voilée aux yeux de l'étranger, apparût tout d'un coup dans la singulière douceur de sa gravité. Non! rien de ce que j'avais vu dans les autres pays n'atteignait à cette pureté-là, car seuls participaient à cette procession les hommes, les femmes, les enfants de Lourdes réunis pour louer Dieu, rassemblés dans les rues qui pendant tant de mois ne leur appartiennent plus, agrégés les uns aux autres pour célébrer le Corps divin dans une intimité retrouvée, à travers une ville qui, pour quelques heures, leur était enfin rendue. Toute la piété apportée à Lourdes de tous les coins du monde, il me semblait qu'elle s'était concentrée et comme décantée pour rejaillir de ces lèvres et de ces calmes regards en une louange plus sérieuse, plus profonde, et plus continue.

Ni à Tolède ni à Modène les processions de la Fête-Dieu ne m'avaient paru si touchantes.

De celle de Modène, il y a neuf ans, j'ai gardé l'impression comme d'un Carnaval — comme si les Italiens n'eussent attendu que cette occasion pour se livrer à une nouvelle réjouissance ; les enfants étaient déguisés en marquis, en colombines, en toréadors. Et sans doute est-il difficile à un étranger de pénétrer dans des manifestations populaires ; peut-être même les Italiens qui se trouvaient à Lourdes nous ont-ils jugés étrangement tristes — qui sait : indifférents jusqu'au sacrilège ? Mais il semble pourtant que la Fête-Dieu soit tout autre chose qu'un déchaînement populaire ; c'est plutôt une consécration qui se continue durant toute la traversée d'une ville, une ostension qui appelle, qui exige le silence, qui ne tolère d'autre manifestation d'exubérance que celle que traduit le geste de semer, sous les pas du prêtre, des pétales de fleurs pour en couvrir le triste sol de nos misères. Et tous les flonflons de Tolède, et ce long défilé des prêtres et des séminaristes aux sombres figures, j'étais chrétien pourtant, tout cela ne me toucha guère ; cela me parut plutôt l'étalage de la puissance ecclésiastique que l'affleurement, dans des prières, de l'âme d'une ville. Ici, au contraire, c'était cette âme qui vibrerait, et de quelle ville toute pénétrée par la présence de la Vierge.

Les défilés d'enfants n'en finissaient plus. Tous enfants de chœur, vêtus de blanc, vêtus de bleu ; avec les petites corbeilles suspendues à leur cou, où ils puisaient par poignées les fleurs qu'ils jetaient avec des gestes délicieux. Ils ne regardaient pas autour d'eux. Leurs yeux étaient comme perdus dans la nouveauté d'un rêve inconnu. Et tous leurs regards repliés sur eux-mêmes, c'était comme si le cours d'une secrète rivière les eût tous ensemble fondus. Les femmes étaient vêtues de noir. Les jeunes gens étaient graves : ils chantaient d'une voix légère et profonde. Et les vieux égrenaient leurs chapelets pour répondre à leur curé. Je voyais là se déployer une paroisse comme Péguy les aimait, un défilé bien compact, tout pareil à ceux qu'il évoquait pour le jour de la Résurrection des morts.

Puis, ayant laissé la procession, du haut de l'escalier de la Basilique, à travers ce même domaine où, la veille, j'avais moi-même suivi le Seigneur, je vis, du haut des marches, le baldaquin s'éloigner au milieu cette fois d'une épaisse assemblée. Il se balançait longtemps au pas des six garçons qui le portaient. Et, entraîné par delà le domaine, vers les foules qui l'attendaient pour se prosterner, vraiment il me semblait que le sens de cette promenade sacrée s'était révélé : c'était l'offrande au Seigneur de tous les lieux qu'Il ne pouvait traverser qu'en tremblant,

livré, dans son ostensor, aux faibles mains qui le portaient. C'était le déplacement de la cour d'un grand Roi inconcevablement prisonnier. Et ce qui éclatait avec le plus de force, c'était la foi de tout ce peuple courbé dans un vaste mouvement de certitude, d'imploration et d'humilité. Un peuple victorieux de l'évidence sensible. Un peuple tout entier possédé par l'amour.

Ainsi donc, là même, à travers ce domaine où il me semblait, hier, qu'il fût vain de faire se dérouler la Procession du Saint-Sacrement, là même cette procession avait retrouvé son sens le jour où, se dirigeant vers l'extérieur, elle n'avait fait que passer pour s'en aller plus loin.

Ce n'était donc pas parce que ce domaine lui appartenait en propre qu'il était superflu de faire s'y promener l'Hostie. Mais la longueur de la promenade ne se trouvant chaque jour imposée au Christ que pour permettre à la longueur de la procession de se déployer, c'est ce renversement des rôles qui brouille tout. Et pourtant le Christ n'est-il pas, là encore, au milieu de ses enfants ? Et leur joie à l'accompagner dans sa longue promenade ne justifie-t-elle pas jusqu'à sa longueur même ? Car, enfin, ce Christ, Il n'est venu sur terre que pour nous — Il n'est venu que pour être parmi nous.

Et bien sûr ! cette joie des foules à l'entourer justifie ce détour. En suis-je encore à mesurer la vérité des rites d'après l'émotion que j'en éprouve ? et si, l'autre jour, j'étais insuffisamment « ému », c'est à moi seul qu'il importe de m'en prendre. Car la grandeur de Lourdes, si c'est d'abord d'avoir été le lieu où la Vierge s'est manifestée pour nous donner, en quelques paroles d'une efficacité suprême, des conseils intransgressibles, sa gloire, à présent, c'est d'être la cité du Christ dans son Eucharistie. Nulle part au monde ce Corps divin n'est autant qu'ici manifesté à la ferveur populaire. Et de cette grandeur-là je ne puis point douter, quand même je n'éprouverais à suivre un cortège sacré aucune émotion. C'est par cette émotion, que j'éprouvai d'abord à son contact inconnu, que je fus converti, renversé, convaincu jusqu'au fond de mon cœur ; car c'est par cette émotion seule que mon esprit à travers mon cœur pouvait être touché. Mais à présent je sais bien que je puis demeurer des heures en face du Saint-Sacrement exposé, quand même je ne lui répondrais que par la tiédeur, le souvenir des éclairs qui, venant de Lui, ont traversé mes ténèbres est trop proche, pour que je ne sois pas obligé de me dire que, cette tiédeur-là, ce n'est pas Lui qu'il en faut charger, mais moi, l'épaisseur de l'habitude et mon inertie. Et de même, le long des processions, il ne s'agit plus, comme aux

premiers temps de mes éclaircissements, de répandre des larmes, il s'agit de Le suivre partout où son Église nous Le présente et L'offre à notre adoration. Et ici, en particulier, dans ce long défilé qui n'a pas pour objet de faire bénir les lieux par sa sainte ostension, mais de permettre à l'amour d'une foule d'éclater en chants d'allégresse, comme se répandaient ceux de son peuple lorsqu'Il entrait dans Jérusalem, il importe ici de se mêler à ceux qui l'aiment, sans trop se demander si l'habitude de le voir et de le suivre n'a pas diminué la vivacité de notre réaction. Qu'Il soit là et qu'Il consente à nous accompagner, qu'Il soit attendu par un peuple de malades immobiles vers lesquels ce peuple d'hommes et de femmes valides le mènent lentement au son de leurs cantiques et à la lumière de leurs cierges, qu'Il consente à ce long détour pour permettre de le louer aux cœurs qui viennent de si loin lui demander des grâces, s'il nous fallait absolument chercher à provoquer notre inutile émotion, peut-être cette pensée pourrait-elle y suffire. Et que le désir de participer dans le pays béni à cette procession ait fait se lever, se déplacer tant de foules, les ait fait quelques jours s'arracher à leur travail et à leur égoïsme, cela aussi c'est une grâce eucharistique et un effet puissant et imprévu de celle qui semblait d'abord ne s'être livrée à la vision d'une petite Lour-

daise que pour lui révéler sa propre nature immaculée. Et il me semble que c'est une preuve nouvelle, aux yeux du moins d'un chrétien, de l'authenticité des apparitions, qu'elles se soient épanouies dans un triomphe aussi prodigieux du culte eucharistique. Depuis les révélations du Sacré-Cœur il semble que tout le plan de la politique divine soit de nous donner une plus constante présence, une plus précise adoration de la chair même du Christ — comme si, en face du naturalisme grandissant, il importait à la nature divine d'affirmer parmi nous son évidence attentive ; comme si nous ne pouvions désormais nous sauver qu'en pensant jour et nuit à l'amour infini par lequel continue de se traduire le mystère de l'Incarnation.

La réalité de cette Présence, la familiarité de son commerce avec nous, voilà, je crois, ce qu'il s'agit de déchiffrer à Lourdes à travers ces processions dès ses apparitions exigées par la Vierge, et que toute la chrétienté réalise plus nombreuses chaque année. C'est comme si Dieu voulait effectivement redire à chaque nation à travers ceux qui viennent ici la représenter : « Qu'avez-vous donc à craindre, hommes de peu de foi ? Je ne cesse pas d'être parmi vous. » Et comme gage de cette intime présence, voici que de temps en temps Il interrompt l'ordre naturel pour se manifester dans une grâce

encore plus miraculeuse. Il ne s'agit point ici de guérir pour guérir. Il s'agit de convertir les pécheurs, de reconforter notre faible foi en face des affirmations orgueilleuses de l'incrédulité, en nous montrant que tout est possible à Dieu ; et qu'invisible Il ne cesse de circuler parmi nous. Il s'agit de nous montrer aussi que, pour que ce Corps consente à s'incliner, il importe d'abord d'implorer avec de profonds gémissements, avec une confiance entière, Celle qui est la médiatrice de toutes grâces, Celle qui est la Mère immaculée.

Que toute la doctrine de l'Église trouve ici une confirmation si éclatante, voilà sans doute ce qui importait à la Vierge. Et d'établir que, par l'Immaculée, l'humilité, la pureté, la pauvreté méritaient seules d'être choisies. Que c'était là vraiment le résumé de toute sainteté et la propre clef du ciel.

Ainsi tous les malades qui viennent ici s'exposer aux rayons du Corps de Dieu, leur guérison n'est pas ce qui importe d'abord, ni peut-être ce qu'il importe d'abord de demander. Mais que tant de milliers d'infirmes se déplacent, que tant de milliers d'êtres à qui les moyens humains ne servent plus de rien et qui sont eux-mêmes comme les témoins rassemblés de l'impuissance de la médecine et des sciences humaines, que ces troupes de suppliciés viennent jusqu'ici témoigner, par la guérison d'un

ou deux entre dix mille, de l'insondable gratuité du don divin et, tout en même temps, de la Présence indubitable du Seigneur et de l'indéchiffrable secret de sa Providence, de l'insondable énigme dans laquelle ses desseins se poursuivent à travers nos infirmités monstrueuses et nos incompréhensibles tortures, voilà ce que signifient ces grandes Processions du Saint-Sacrement dont le rôle n'est pas de bénir aucun lieu, mais simplement de manifester, au lieu choisi par la Vierge, la plénitude mystérieuse du silence de Dieu et Sa souveraine Intelligence à jamais soustraite à nos présomptions. L'espérance est peut-être, des trois vertus théologiques, celle à laquelle la Vierge entendait accorder ici le plus de soins. Et il ne s'agit pas tant de l'espérance que chacun entretient d'y guérir, que de cette espérance que cultive en nous le mystère d'une grâce toujours suspendue et toujours imprévisiblement accordée. Il semble que vraiment, pour un cœur chrétien, Lourdes fasse contrepoids à l'énorme masse d'un monde qui de plus en plus n'attend que de soi son salut. La présence de Dieu, la gratuité de ses dons, l'attente des âmes, leur patience, leur confiance, leur résignation pleine d'amour en face des moins justifiables horreurs, des moins explicables — du moins à nos yeux qui ne voient que l'apparence des choses, — le refus, en apparence aussi, si cruel de Dieu à tant de

nos prières, et tout de même l'inéluctable nécessité de cette prière, c'est au milieu d'un tel tourbillon de réalités chrétiennes que le Saint-Sacrement, comme dans la fumée d'un encens épais, se déplace devant chacun des malades venus de tous les bouts du monde pour être exposés trois ou quatre fois à Sa bénédiction.

Je l'ai suivi souvent. Et vraiment je n'avais pas l'impression, dans cette épouvantable revue de la misère humaine, qu'une Cour des Miracles fût installée là. Non, ce n'était pas le côté ridicule de la souffrance qui dominait — celui de ces difformités, si bouffonnes pourtant dans leur effroyable laideur (et qui vont : de la femme gonflée comme un ballon jusqu'au vieillard aux membres rétractés par la suction d'un mal qui ne lui laisse qu'une peau incolore sur des os contractés ; depuis le visage qui n'a plus rien d'humain jusqu'à celui, tout rongé, sur lequel est collé le nez d'un masque qui, avec ironie, en souligne l'horreur).

La bouffonnerie que la nature compose avec notre souffrance, ce n'est plus elle, dans ce rassemblement général de la misère humaine, qui se manifeste et qui nous saute aux yeux. C'est le mystère indéchiffrable de tout cela ; c'est qu'il y a une indubitable raison d'être à tout cela ; et qui nous échappe ; et qui, ici, à l'occasion de cette universelle confrontation

des infirmités, ne se dissimule plus mais pose devant nous, comme en pleine lumière, un mur impénétrable derrière lequel on sait enfin qu'on ne sait quoi est caché. Et quand même tarde longtemps à descendre la grâce d'une de ces inexplicables guérisons, on commence de soupçonner qu'à cette espèce d'appel exercé sur le rebut de tous les hôpitaux par l'esplanade de ce lieu sacré, à ce vertigineux attrait qui fait ici confluer toutes les monstruosité et toutes les souffrances, il doit y avoir quelque raison surnaturelle. Je doute même si, dans toutes les religions qui ne sont pas des produits de l'hérésie de l'orgueil, des rassemblements pareils ne sont pas autorisés par Dieu pour rendre évidente aux yeux des foules, derrière tant de supplices infligés en apparence sans raison par une nature désespérée, l'évidence d'une raison qui se dérobe à notre prise et qui pourtant s'impose indubitablement à nous.

Voici donc ceux pour qui le Saint-Sacrement a fait ce long détour. La Vierge l'avait dit à Bernadette : « *Je veux qu'on vienne ici en processions.* » Mais c'est lentement, à la manière dont tout se fait dans l'Église, à la manière dont tout germe et dont tout se développe dans la nature, c'est peu à peu et par des tâtonnements de plus en plus sûrs que ce culte de Lourdes a fini par prendre cette apparence qu'il affecte aujourd'hui et qui est le point suprême des

manifestations eucharistiques : l'apparence de ces grandes processions en tête desquelles se déploient les pèlerinages par qui les diocèses sont représentés, derrière lesquelles se presse une foule dévote et désordonnée — l'apparence de ces grandes processions qui louent d'abord longuement le Seigneur et puis qui se dissipent pour ne plus laisser que le Christ et ses vicaires en présence de ceux qui sont là pour figurer toute la misère humaine. Alors la procession se réduit à cet ardent dialogue entre les âmes impatientes dans leurs corps déchirés et battus de souffrances — et Dieu qui s'incline sur eux comme Il s'inclinait sur les pauvres de Galilée. Mais maintenant il ne s'agit plus de guérir tous les maux. Sa divinité est suffisamment établie. Il n'a plus besoin de la confirmer par des miracles continus. Et d'ailleurs à quoi serviraient ces miracles ? A quoi ont-ils servi quand Il les faisait ? Il vient ici simplement affirmer à ceux qui n'ont plus vu depuis longtemps Son ostension qu'Il ne cesse d'être présent. Il se fait reconnaître dans Son insensible blancheur. Tel est le terme et tel est l'objet de sa longue promenade : après avoir été entouré du chant d'amour de ses enfants, Il vient parmi ceux qui continuent Sa souffrance. Et la souffrance rédemptrice se reconnaît dans son impénétrable silence. De partout, l'imploration des âmes monte vers le ciel et le déchire, et, dans

le fond des âmes, un peu plus de paix s'insinue, une plus amoureuse adhésion à la souffrance mieux acceptée. Voilà, du moins aux âmes les mieux disposées, ce que cette procession a mission d'apporter. Comme à nous qui la suivons elle donne l'indubitable certitude que rien de tout cela n'est sans raison, à ces martyrs assemblés, à eux aussi elle suggère la nécessité de cette souffrance qu'ils étaient tentés de maudire. Elle leur permet de se contempler un instant dans le Corps silencieux où toute la douleur du monde pendant l'effroyable agonie a logé — dans ce Corps silencieux qui vient les bénir en passant.

Et peut-être alors commence aussi de s'éclairer cette autre parole du Refuge des pécheurs : « Il faut prier pour les pécheurs. » Cette longue procession, ces souffrances, ces pèlerinages accourus du fond de tous les bourgs et de toutes les campagnes, cette misère assumée, cette fatigue accomplie, ces tortures acceptées, c'est tout le poids des vérités chrétiennes que l'Église oppose à la colère de Dieu, c'est un seul, un immense contrefort où l'univers s'appuie, c'est une vocifération unanime pour que la Grâce consente enfin à pénétrer les cœurs impitoyables. C'est une formidable prière que les chrétiens élèvent vers le ciel pour la conversion des pécheurs.

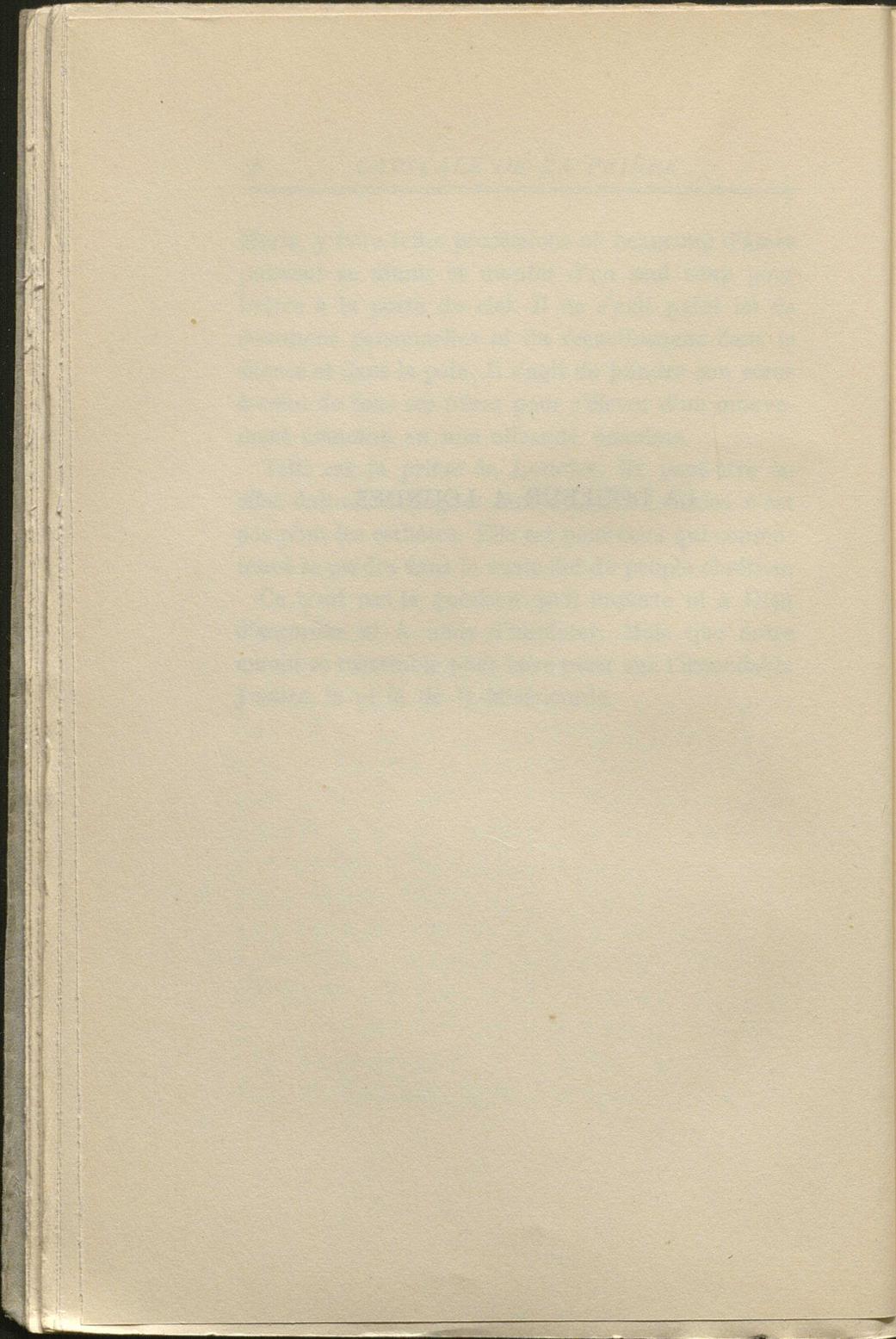
Il faut donc aller dans ce lieu perdu que la simplicité d'une bergère a rendu cher aux yeux de

Marie, y faire telles processions où beaucoup d'âmes puissent se réunir et monter d'un seul coup pour battre à la porte du ciel. Il ne s'agit point ici de dévotions personnelles ni du recueillement dans le silence et dans la paix. Il s'agit de joindre son cœur à celui de tous ses frères pour s'élever d'un mouvement commun en une offrande unanime.

Telle est la prière de Lourdes. Et peut-être en effet doit-elle répugner aux délicats. Lourdes n'est pas pour les esthètes. Elle est pour ceux qui consentent à se perdre dans le vaste flot du peuple chrétien.

Ce n'est pas la guérison qu'il importe ni à Dieu d'accorder ni à nous d'implorer. Mais que notre amour se rassemble pour faire peser sur l'insondable Justice, la pitié de la Miséricorde.

LA DOULEUR A LOURDES



Non certes il ne s'agit point d'une Cour de miracles. Ni de malheureux implorant pour eux-mêmes l'indulgence du ciel. La prière de Lourdes, si elle est ce que l'Évangile nous commande que toute prière soit : une demande inlassable — du fait même qu'elle est ici proférée d'une voix unanime, et que toutes douleurs s'y confondent, c'est d'abord la manifestation de l'unité de l'Église militante. Le peuple chrétien réalise ici, comme le Christ le lui a ordonné, cette unité que le Christ réalise avec les deux autres Personnes de la Trinité. Et d'abord l'unité de ce peuple ce sont les malades qui la font. L'unité de la souffrance en face de la division que porte le plaisir, voilà peut-être ce qui frappe surtout l'esprit attentif. Dans la souffrance, si elle est reçue comme une grâce, plus rien d'impur, plus rien de gratuit ne se glisse. Et tel littérateur qui reproche aux chrétiens de n'aimer l'homme que souffrant, qui croyait avoir fait une astucieuse découverte en observant qu'à tel de ses amis chrétiens un homme commençait de paraître intéressant à partir du moment où il lui

était possible de le plaindre et de se donner à soi-même la vaniteuse illusion de le consoler, celui-là témoigne de sa profonde incompréhension de la spiritualité chrétienne et du même coup de la nature de l'homme. Car s'il ne s'agit nullement de se plaire dans le vain rôle de consolateur, il faut reconnaître toutefois que l'homme est autrement intéressant quand il souffre que quand il jouit, et que, cela, ce n'est pas le chrétien qui l'a inventé, que cela est ainsi et, sans doute, parce que l'homme est ici-bas dans un état de telle dégradation que lorsqu'il s'assouvit dans son plaisir c'est la bête en lui qu'on voit aussitôt déchaînée, une bête qui ne connaît plus rien que son appétit le plus mesquin, pour qui rien n'existe d'autre, ni le don de soi, ni le soupçon de sa plénitude, ni aucune forme authentique de l'amour. Et alors notre littérateur peut dire que « c'est avec de beaux sentiments qu'on fait de mauvaise littérature », il oublie un peu vite que c'est avec des sentiments égoïstes et des désirs de jouissances charnelles qu'on a rendu la terre inhabitable. Tandis que si, en effet, trop souvent, la mauvaise littérature est engendrée par les bons sentiments, (mais c'est peut-être aussi qu'ils n'étaient bons qu'en surface), il faudrait toutefois convenir que la littérature ne saurait être la fin de l'homme, pas plus la bonne que la mauvaise.

En face de ces malades de Lourdes, si l'on a vrai-

ment, quand on défile derrière le Saint-Sacrement le long de leur troupe assemblée, si l'on a l'impression qu'ils ne sont là que pour témoigner d'une réalité qui les dépasse, et de l'indubitable présence d'on ne sait quoi d'immense, peut-être peut-on aussi, à un instant perdu, se prendre à songer à la vanité, à la nullité, tout à coup accablante, de tout art qui ne célébrerait que la jouissance. On sent alors indubitablement que la réalité n'est point dans ces louanges du plaisir, qu'à ne parler que du plaisir ceux-là se font illusion et s'aveuglent, car la condition humaine est d'abord la misère et il importe avant tout de le dire — qu'avant tout il importe de ne pas consentir à se duper soi-même.

Ceux-là, qui pourtant ne sont point la majorité sur la terre, ce petit bataillon des martyrs de la douleur physique, s'il nous est si cher, ce n'est pas parce que nous pourrions espérer d'avoir le joli rôle de le consoler, non ! sa souffrance si visible ne nous touche, son agonie prolongée ne retentit dans notre cœur que parce qu'elles sont l'image enfin manifeste de la commune condition des hommes. Elles posent sous nos yeux dans une irréfutable évidence, en l'exagérant jusqu'à ce point de nous en rendre la réalité à nous-mêmes douloureuse, cet océan de misère dont nous sommes tous menacés et que nous ne parvenons à oublier qu'à force de pirouettes, de men-

songes et d'acrobaties. Mais ici nous sommes replongés sans rémission dans la terreur dont nous nous écartions. Nous sommes bien obligés ici, et quand même nous nous y refusons, oui, le si simple spectacle qui se déroule sous nos yeux nous oblige enfin à cette pénitence devant laquelle nous renâclons. Car, si involontairement que nous l'assumions, c'est un commencement de pénitence que de ne pouvoir plus désormais effacer de nos cœurs l'image de notre destin et cette ordure que nous sommes.

Telle est la leçon qu'à Lourdes nous devons à ceux que nous appelons avec un peu trop d'ecclésiastique facilité : « nos chers malades » ; qu'imprime jusqu'à nos dernières fibres le simple spectacle de ces horribles corps qui n'ont plus rien d'autre, à défaut du miracle, plus rien à attendre, pour être soulagés, que la mort.

Et telle est l'unité qui se reforme ici au point que nous ne songeons plus à ce qui les uns des autres nous distingue, plus rien qu'à ce qui les uns aux autres nous enchaîne et nous rend les uns des autres solidaires. La réalité qu'on pressent ici, c'est que cette effroyable destruction de la beauté, cette incompréhensible irruption des fleuves de la maladie qui ont tout bousculé sur leur passage et derrière qui plus rien que le chaos d'un corps englouti dans l'horreur de lui-même ne subsiste, tout cela, qu'il nous est si

rarement donné de toucher à un point de si parfait anéantissement, au fond de notre cœur affirme une mystérieuse et tragique raison. Si bien qu'à l'inverse de ce qui semble, nous commençons auprès d'un tel néant à éprouver la certitude d'un grand destin bouleversé. Et aussi la stupéfiante obligation de ce bouleversement. Ce ne sont pas des rebuts de l'humain, ces tronçons agités, ces cadavres ambulants qui ne se possèdent plus, ces yeux derrière qui l'esprit paraît avoir cessé de battre : on sent dans l'obscurité du cœur qu'il fallait de tels sacrifices à la miséricorde irritée ; qu'à travers eux on ne sait quelle grave expiation continue — non pas pour l'assouvissement de quelque tyran céleste mais par l'inéluctable nécessité de maintenir, pour quelles raisons nul ne le sait, sur la terre qui continue, la précaire harmonie de l'amour menacé. Cette souffrance que la fragilité d'un homme semble incapable de supporter, elle fait vraiment, du corps qui la porte et la traîne, un frère plus intime et mieux fondu au corps du Christ écartelé. Nul n'a choisi sa souffrance — et peut-être que beaucoup ne font qu'expié les péchés de leurs propres parents. Beaucoup enfin sont arrivés à ce point de douleur où la douleur même s'évanouit, où l'esprit engourdi par un excès d'horreur s'absente de lui-même : il ne reste plus rien qu'un corps qui sonne creux et où déferle

une cascade de douleurs; tous, à travers une chair sans rapport avec la forme humaine, contribuent à cet amoncellement de la douleur dont la terre pour subsister semble ne pouvoir absolument plus se passer. Et l'unité humaine se rétablit par cette circulation qui fait s'échanger, dans un cours ininterrompu, l'offrande des douleurs de ces corps consacrés et celle des prières qui montent de nos cœurs comme arrachées à nous-mêmes par une sollicitation supérieure.

Entre ceux qui souffrent — ceux qui sont si identifiés à leur souffrance qu'ils ne lui opposent même plus le sensible barrage de leur chair submergée et qu'ils sont comme une oblation continue — entre ces chairs pantelantes, éperdues, gémissantes ou silencieuses, et ceux qui font monter vers le ciel leurs prières, oui! un formidable flux s'établit grâce auquel la nature humaine, ayant touché au fond de sa faiblesse, aspire un instant à réintégrer sa grandeur. Mais c'est par cette seule immolation du corps sacrifié, par ce visible holocauste où viennent affluer tous les péchés du monde pour être consommés, c'est par ce long spectacle des chairs émissaires qui ont tout accepté, tout offert à Dieu et tout renoncé, c'est au pied de ces brancards où est étendue la souffrance des hommes, que la grandeur de notre unité se dégage, nous prosterne à terre

et nous transfigure. C'est la pénitence que nous sommes venus apprendre ici — à travers la douleur des uns et la prière des autres.

Je songe à ce que m'écrivait une amie très chère mais profondément incompréhensive de toute spiritualité : « si j'étais catholique... » Et la liste de ses saintetés éventuelles suivait ; et, d'abord, qu'elle aurait bien plus de délicatesse envers Dieu.

Les incrédules reprochent toujours aux chrétiens de ne pas honorer avec assez de désintéressement ce Dieu que pourtant ils rejettent ! Elle, en particulier, m'assurait qu'il était sacrilège de demander des signes, comme cela se fait, paraît-il, à Lourdes. L'ignorance des incrédules, leur entêtement, me stupéfient de plus en plus : ils commencent en général par reprocher à l'Église de ne plus prouver sa vérité par des miracles, et, à cause de cela, la nient. Puis, quand on leur en présente, avant même que de s'y être arrêtés, ils s'en détournent avec une pudique et pharisienne horreur.

Ce que nous venons chercher à Lourdes ce ne sont point des miracles. Mais, tout de même, si des miracles s'y produisent, nous sommes peut-être bien tout de même obligés d'en tenir compte. Nous ne venons demander ici aucun signe à Dieu. Mais si tout de même ceux devant qui la science avoue ses étroites limites, si ceux-là, près de nous, souffrent

trop, et que Dieu, quelque part, consente à se manifester, à les soulager par une voie exceptionnelle, de quel droit refuserions-nous de les mener à ce refuge qu'Il peut avoir choisi pour y suspendre Ses propres lois ? Et où se trouvent alors, non pas même la loyauté, mais les sentiments les plus simplement humains, de ce côté où l'on préfère ne plus rien tenter parce que l'orgueil se rebiffe à l'avance devant ce qui risque de le blesser (et, à cause de cela, il refuse d'en envisager l'hypothèse), ou bien de cet autre côté où l'on consent par avance aux témoignages d'une force sur qui l'on ne peut rien, que l'on ne comprend pas, mais que l'on sollicite humblement pour l'apaisement de la misère ? Ce n'est donc pas pour ses miracles que nous aimons ce Lourdes. Mais parce qu'ici de tous les coins du monde ceux pour qui les hommes avouent ne pouvoir plus rien, ceux que toute médecine a abandonnés, tous les martyrs de la terre viennent se réunir pour un acte de foi solennel. Et ce que nous demandons à Dieu, sans doute, c'est que Sa seule Volonté se fasse. Mais que, tout de même, si elle consent à éclater aux yeux de tous par une guérison stupéfiante, qu'également ainsi Elle consente à se faire.

Encore un coup ce n'est pas dans cette soi-disant atmosphère de miracles que l'on vit à Lourdes ; mais dans le sentiment de l'unité retrouvée où ceux

qui souffrent et ceux qui prient confessent ensemble leur qualité d'enfants de Dieu, leur confiance absolue et leur humilité devant Sa Toute-Puissance.

Ce que nous venons ici reconnaître et confesser, ce sont les bienfaits terribles de la Pénitence.

Tout en consentant aussi à écouter, comme un enfant qui a besoin parfois d'entendre sa maman lui parler, les témoignages mystérieux de la tendresse de notre mère.

ORDINATION A LOURDES

ORDINATION A FOURNES

Au milieu de mon essai pour décrire cette profonde unité, ici, du peuple chrétien, si accordée à un principe fondamental des Évangiles que l'on peut bien y trouver une preuve de plus de la vérité de Lourdes, voici que s'est glissée l'une de ces merveilleuses cérémonies dont, en dépit du mauvais goût des catholiques modernes, l'Église catholique, par un mystérieux privilège, continue cependant d'avoir ce qu'en jargon de cinéma on appellerait : l'exclusivité. C'était la première ordination à laquelle il m'était donné d'assister. Et je ne puis me priver de la résumer, si peu particulière qu'elle soit à Lourdes, car à travers elle il m'a été possible de joindre plus intimement, et à un des moments capitaux de sa vie, quelques-uns de ces traits qui me rendent l'Église si chère et qui sont comme une réponse invariable à quelques-unes des plus permanentes exigences du cœur humain.

En dépit de sa pompeuse magnificence il me semblait assister à une cérémonie de l'Église primitive, quand les chrétiens étaient encore toutes groupées autour

de leurs évêques et que ceux-ci, officiant eux-mêmes, continuaient eux-mêmes parmi elles la tradition apostolique. Le pontife était là, dans ce rôle qui est essentiellement le sien : celui de faire des prêtres en donnant à ces prochains ministrés de sa parole tout le développement des pouvoirs qui vont leur permettre à leur tour de consacrer l'Hostie. Il était là, au milieu des siens; et ses enfants venaient solliciter sa bénédiction paternelle. Il la leur accordait, mais à des degrés divers, et dans cette mesure si finement graduée selon laquelle s'accomplit tout acte dans l'Église : une mesure qui va de l'absolution accordée au pécheur jusqu'à la transsubstantiation du Corps de Dieu. Ici cette minutieuse gradation se réalisait encore, ce lent progrès qui est le merveilleux effet de la vertu de prudence — grâce à laquelle rien ne s'accomplit dans l'Église que par un accroissement où sont à la fois respectés Dieu, son unique objet, et les exigences de la faiblesse humaine, son unique sujet. Le stade de l'absolution dépassé, il s'agissait donc d'imposer aux moins instruits la première marque de leur rupture d'avec le monde (cinq coups de ciseaux dans la chevelure) et de remettre, à ceux que leur initiation en avait rendus dignes, les ornements symboliques de leur charge nouvelle. Mais, entre ces deux extrêmes, d'autres ordinations intermédiaires se traduisaient par une délégation de

plus en plus complète des objets dont ils avaient, dans la primitive Église, la charge exclusive. Si bien que la chasuble des nouveaux prêtres resta pliée sur eux, jusqu'à ce que fût atteint le moment suprême où l'évêque leur remit dans leur plénitude les pouvoirs ecclésiastiques. Alors le baiser de paix, descendant du pontife jusqu'au plus jeune tonsuré, rendit enfin manifeste l'unité de la famille chrétienne et d'abord de ceux qui, à travers temps, depuis les origines, en assument la conduite.

Et la tribu de Lévi et le nom de Moïse et celui d'Aaron invoqués par l'évêque venaient témoigner à leur tour de la pérennité de la Révélation du Dieu unique, désormais confiée à cette Église que dirige le successeur de celui que le Seigneur lui-même, dans la personne de Simon-Pierre, s'est choisi.

Comme cette unité dans le temps nous est rendue en quelque sorte sensible par l'invariabilité des formules selon lesquelles se transmet le Sacrement, ici, dans cette grande nef du Rosaire, sous nos yeux mêmes, l'unité de l'Église à travers l'espace s'affirmait aussi ; et il me semblait que les quatre évêques chinois présents à la cérémonie n'y figuraient que pour nous la rendre plus manifeste. La simple présence de ces quatre visages jaunes, de ces quatre paires d'yeux bridés, de ces quatre chefs d'une jeune chrétienté qui bientôt allaient retourner

au fond de leurs terres, très loin, au bout des fleuves qui n'en finissent plus, témoignait de notre intime union avec ceux dont tout nous séparerait, si ne nous unissaient les liens d'une unique langue et l'adoration d'une identique vérité.

« *Soyez un comme je suis un avec mon Père* », voilà le précepte du Christ que cette cérémonie solennelle (où, par une de ces grâces qui ne peuvent guère se produire qu'à Rome ou à Lourdes, il nous était donné de sentir présente toute la diversité du monde chrétien), oui, c'était cette unité par qui se marque la fidélité au Christ, c'était ce précepte du Christ que par la grâce de la Vierge de Lourdes nous réalisions au plus intime de notre âme. Et il ne faudrait pas que l'on s'imagine que cette unité est factice, que seuls quelques intellectuels sont capables de la saisir. Car c'est un des grands mystères de l'Église que toutes les réalités qu'elle propose à son peuple, tous les membres de ce peuple, à des degrés divers, peuvent en concevoir ou en sentir la grandeur et la force. Et quand, l'autre soir, se précipitait au devant de ces évêques chinois, qui arrivaient de Rome, tout le peuple des pèlerins pour baiser leur anneau, je pouvais m'assurer qu'il n'y avait point d'hostilité ni d'artifice et ni de vaine curiosité dans cet élan des paysans d'ici vers ces évêques jaunes, car, lorsque, dans un bégaiement

à peine compréhensible, celui qui venait d'être sacré par le Souverain Pontife fit savoir, avec une simplicité charmante, à ceux qui l'entouraient, que sa croix pectorale était un cadeau du Saint Père, je vis une simple Bretonne du pèlerinage de Léon, une brave vieille en bonnet blanc saisir cette croix et la baiser sur ses deux faces avec une émouvante dévotion. Et j'avoue que ce baiser de paysanne sur la croix d'un évêque chinois retentissait plus profond dans mon cœur que les palabres hypocrites d'un monde qui prétend follement à son unité sans recourir à Dieu, je veux dire sans renoncer aux égoïsmes qui le divisent.

Et cela aussi était magnifique, ce geste de tous les prêtres après qu'ils eurent, à la suite de l'évêque, imposé les mains aux ordinands agenouillés ; ils regagnaient leurs places sans replier le bras. Et leurs bras s'étendaient vers ceux autour de qui et pour qui s'accomplissaient ces rites — tous ces bras le long desquels il me semblait que l'Esprit-Saint, sans aucune distinction enfin de classe ni de race, consentait à descendre. Et singulièrement les bras tendus des évêques chinois semblaient prêter le solennel serment : que si les chrétientés d'Europe allaient jusqu'au bout de leur présente apostasie, au fond du plus vieux des continents, de celui qui commence de naître à la vérité, l'Esprit pourrait désormais

habiter. De sorte que l'Église, conformément aux promesses du Maître, se trouvait, ici même, assurée de ne jamais mourir.

Ainsi, dans cette cérémonie courante (mais qui ne pouvait qu'à Lourdes, et par la grâce du rayonnement de la grotte sacrée, atteindre à un sens aussi tangiblement œcuménique), dans cette solennité fondamentale à laquelle j'avais le privilège d'assister, les plus urgents préceptes du Christ trouvaient leur plus éclatante, leur poignante confirmation. Il s'agissait vraiment pour la chrétienté tout entière de s'unir pour chanter d'une voix unanime un identique Credo.

Et voici que cette unanimité sous nos yeux mêmes avait pris forme.

Ah non ! je ne me plaignais pas de la magnificence du spectacle ni que ce fût apparemment un spectacle. Et je ne songeais guère à opposer, comme le font les protestants, à la pompe de l'Église la simplicité du Christ. Car il était évident que cette somptuosité n'avait point sa fin en soi ; et que ce n'était pas pour lui-même que ce pontife était si chamarré, ni pour le plaisir de les dérouler qu'on avait fait si belles ces cérémonies. Mais parce qu'il s'agissait là d'un acte essentiel à la vie de l'Église, un de ces actes où Dieu même consent à lui infuser visiblement son esprit. C'est à cette descente d'une

nouvelle Pentecôte qu'il nous était donné d'assister. Et il faut bien que, dans une occasion si solennelle, ceux qui sont les instruments de Dieu déploient, pour recevoir leur Maître, la suprême magnificence. C'est parce qu'ils sont nos plus hauts intercesseurs sur la terre que les pontifes et les prêtres, dans l'exercice de leur ministère, doivent revêtir leurs plus beaux ornements.

La pauvreté du Christ, c'est au fond de nos cœurs qu'il nous faut la porter. Entre la pauvreté de Dieu et la nôtre, c'est pour amoindrir la dissemblance et l'horreur de la nôtre qu'il nous faut interposer tant de voiles. La pauvreté humaine doit se convaincre qu'elle ne sera jamais la pauvreté de Dieu ; et que c'est un blasphème de l'orgueil de croire que l'absence de liturgie ait plus de droit que la beauté liturgique à accueillir la suprême Beauté — comme si cette absence, parce qu'elle est pauvre, était une image de la Pauvreté. La pauvreté légitime, c'est au contraire de consacrer à Dieu toute sa richesse et de l'étaler devant sa Majesté pour lui faire oublier la misère intrinsèque de nos cœurs, cette misère dont le souvenir ne peut ni ne doit nous quitter.

Ce dont les pompes de l'Église nous font nous souvenir, c'est que tous les trésors de la nature et de l'art ont beau s'accumuler, ils ne réussiront pas à

diminuer notre avarice incurable et notre insondable indignité.

Toutefois ce que nous enseigne aussi cette magnificence, et par là nous rejoignons le grand enseignement des révélations de la Vierge, c'est que nous ne pouvons pas aller à Dieu isolés. A mesure que l'on avance, et si faiblement qu'on avance dans la vie religieuse, une des certitudes qui s'imposent le plus à notre âme, c'est qu'elle ne peut pas croire, sans un immense orgueil, qu'il lui soit possible d'affronter seule la justice de Dieu. Déjà la Vierge a pris la peine de venir nous le dire : c'est parce qu'elle fut conçue sans péché qu'elle est la médiatrice de toutes grâces. Mais la Vierge même est tellement élevée au-dessus de toute créature qu'entre elle et nous la pureté de Bernadette n'est pas de trop. Et cette pureté même, à mesure que nous sondons mieux l'éloignement où nous en sommes, elle nous paraît encore trop loin de nous. Entre la sainteté de cette bergère et notre impureté, nous avons besoin de toute l'Église pour nous aider. C'est de cela aussi que témoignait l'ordination d'hier. Entre les saints et nous, tant nous sommes indignes de prononcer fût-ce le seul nom de Dieu, l'intercession de toute l'Église n'est pas superflue ; ni les secours qu'offrent à notre faiblesse tous les moyens dont Dieu lui a permis de disposer. Comme l'unité du peuple chrétien est une réalité

vraie, c'est sur elle qu'il nous faut nous appuyer pour prendre part aux grâces des mérites du Christ.

Entre la Toute-Puissance et notre infirmité nous n'avons pas seulement besoin de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu et de la sainteté de tous les Saints, mais de ne nous avancer qu'à la faveur de l'ombre, au recreux le plus caché de son Église. Nous avons besoin de l'intercession de toutes les prières de cette Église, de la progressive consécration de ses prêtres, du trésor de ses sacrements et de ses indulgences. Et c'est par une présomption qui s'ignore que l'âme s'imagine que les mérites du Christ s'appliquent directement à elle. Mais n'est-ce pas ce que, dans son sens le plus profond, signifiait déjà la malédiction de la Sagesse à la solitude de l'homme ? L'Église mérite pour nous les mérites du Christ parce que par nous-mêmes nous ne pouvons mériter rien. L'on n'est chrétien qu'au sein du corps mystique de l'Église visible. Et c'est ce corps mystique que j'ai vu hier s'édifier devant moi.

Si j'essaie maintenant de discerner ce qui, dans le cours de ce long office, témoignait le plus vivement de la présence de l'Esprit, peut-être faudrait-il marquer un triple sommet : le moment de la grande prostration ; celui où tous les prêtres ayant défilé devant les ordinands pour leur imposer les mains continuent d'étendre leur bras droit vers eux ;

enfin, après le baiser de paix, le retour des communians. Mais cette grande prostration des trente ou quarante ordinands alignés sur plusieurs files jusqu'au pied de l'autel, et qui dure tout le long temps pendant lequel l'assemblée récite les litanies, ne marquait-elle pas précisément cette nécessité préalable d'invoquer en manière d'introduction le secours de tous les Saints? Et de même ces bras tendus, c'était toute l'Église implorant pour ses futurs prêtres la miséricorde de Dieu. Et ces communians qui, l'office achevé, tous vêtus du même surplis, retournaient à leurs bancs les yeux baissés, les mains jointes, le visage transfiguré par la Présence du Seigneur, ce dont ils témoignaient à leur tour, c'était de la puissance d'invocation accordée en faveur de chacun de nous par Dieu à son Église. Comme ils étaient beaux tous ces gestes et comme, à travers eux, la réalité spirituelle se rendait présente et sensible! C'est là le grand miracle quotidien de l'Église, qu'elle réussit à établir, pendant toute la durée de ses offices, le triomphe sur la nature du surnaturel et de l'invisible.

Si je me retourne à présent vers ce passé déjà lointain que je notais aux premières pages de « *Moi juif* », avant même que mon cœur eût commencé de se convertir, c'est déjà ce mouvement des âmes vers le ciel, cette descente du ciel sur les âmes

que je me rappelle qui me touchait le plus. Et voici que je retrouve la source tarie de mes larmes à ces trois étapes où l'Église met en présence la supplication humaine et la Miséricorde. Sans doute un simple mouvement, une imploration du regard, deux mains jointes tendues vers la Croix y suffisent ; mais que ce mouvement, ces implorations, ces mains jointes soient quarante fois répétés, c'est là ce qui nous porte avec une aisance incroyable aux plus hauts sommets de la sublimité. Et l'on commence alors de comprendre ce que cela signifie d'avoir sa conversation dans les cieux.

Il y a quelques jours, déjà j'avais eu cette même impression de suprême beauté. C'était lors du pèlerinage d'Arras, l'un des plus fervents, et où tant d'hommes du peuple, tant de jeunes ouvriers participent que leur présence et leur ardente piété permettent d'entrevoir une renaissance, peut-être pas si lointaine que l'on croit, de la foi populaire. Le pèlerinage était accompagné d'une douzaine de thuriféraires, des garçons du peuple eux aussi, âgés de douze ou treize à dix-sept ou dix-huit ans, uniformément vêtus de costumes bleus d'enfants de chœur avec un surplis blanc et une calotte bleue. Ils précédaient le Saint-Sacrement pendant les processions, et, marchant à reculons, de distance en distance s'arrêtaient au signal du jeune abbé qui les dirigeait, et, à un autre

signal, d'un même mouvement, balançaient tous ensemble, à plusieurs reprises et d'un coup vigoureux, vers le Corps Sacré leurs encensoirs d'or. Les surplis des deux plus jeunes qui les précédaient étaient recouverts d'une pèlerine bleue qui laissait à peine apercevoir un filet blanc. Il est impossible de dire quelle impression de jeunesse, de grâce, de force et de piété se dégageait, et du plus loin qu'on les distinguait, alors que même on n'entrevoyait plus que des taches bleues et que le mouvement doré des chaînes et des encensoirs, quelle extraordinaire beauté rayonnait de cette hiératique figure de ballet. Il me semblait vraiment que je touchais là à l'origine de l'art, et qu'en particulier il n'y avait pas grande distance de cet ensemble merveilleux aux plus belles danses religieuses des peuples primitifs; si ce n'est que cette danse, toute décantée, traduisait avec une simplicité absolue la relation dans laquelle continue de s'unir l'âme fervente avec son Dieu; si ce n'est que, cette danse immobile, le simple geste d'un bras déployé l'exprimait, qui réussissait à rendre manifestes toutes les puissances humaines de supplication et d'amour.

Mais si nous cherchons à présent ce qui relie les unes aux autres toutes ces expressions de la liturgie, ne faut-il pas convenir que c'est une monotonie où plus rien d'individuel ne paraît — la réalisation

d'une unité vivante où nous retrouvons précisément le caractère même de Lourdes et celui de l'Église. Une unité vivante, une unité organique, un corps dont toutes les cellules sont unies pour son plus harmonieux fonctionnement, tel est bien le caractère de tout ce qui concerne l'Église et aussi de tout ce qui tend à la beauté profane. Et sans doute aucune beauté n'atteint à la beauté liturgique ; mais toutes y tendent et d'autant plus approchent de leur perfection qu'elles approchent de la liturgie. Et c'est que tout ce qui a vie ici-bas est analogue à cette réalité suprême : le Corps mystique du Christ — par qui la nature et la surnature réussissent enfin à se joindre dans un mystérieux équilibre.

La plus haute beauté, j'imagine que quelque formule vivante la devrait exprimer qu'une âme pure découvrirait.

Et le reste n'est que tâtonnement des infirmes que nous sommes.

PAROLES DE LOURDES

TABLES DE L'OUVRAGE

Cette longue digression nous ramène à l'essentiel de Lourdes, qui est de solliciter, par une demande collective montant du fond de tant de cœurs assemblés, que la grâce de Dieu continue de favoriser son Église. Ce à quoi nous assistons ici c'est à une espèce de combat de Jacob et de l'Ange. Mais ce qui constitue Jacob c'est la réunion de tous ces corps que le chapelet enchaîne les uns aux autres et dont il ne fait plus qu'un seul corps immense. Et ce qui constitue l'instrument de cette lutte ce n'est plus la force physique de Jacob. C'est la sempiternelle répétition du *Pater* et de la *Salutation angélique*. Voici donc l'ange pourtant une fois de plus introduit entre Dieu et nous. Mais non point un ange qui lutte contre nous comme pour exercer notre force — un ange qui s'est soumis à la Mère que Dieu a choisie pour son Fils. Et sans doute ce que Dieu aime par-dessus tout, c'est que nous soyons victorieux pour la gloire de son nom. Mais c'est d'abord que nous luttons. Il y a, dans l'amour que semble avoir Dieu pour notre propre lutte, plus de secrets que

nous n'en avons encore déchiffrés. Autant que la victoire des grands saints, la lutte des simples chrétiens contre l'entraînement des forces de la terre semble chère au cœur de Dieu, comme si dans cette lutte que notre liberté conduit s'accomplissait proprement notre loi ; comme si dans cette simple bonne volonté toujours sur le point d'être vaincue, et jusqu'au fond de ses défaites, le Christ consentait à voir l'image de ses propres luttes et de sa propre défaite. Comme si enfin, dans l'aveu que cette lutte où nous nous mesurons nous force à faire de notre faiblesse décidément infinie et du besoin où nous sommes, sous peine de périr, du plus constant secours de Sa Grâce, Dieu consentait à témoigner que l'humilité, à condition qu'elle ait lutté, lui est plus chère encore qu'une victoire où risque de se glisser, si imperceptible qu'il soit, un atome d'orgueil. Que nous sachions enfin que par nous-mêmes nous ne pouvons rien et que nous le proclamions du fond de notre cœur, peut-être est-ce de cette façon que Dieu préfère que son peuple le loue.

L'aveu de notre faiblesse, ses supplications incessantes et ce triste, ce pathétique spectacle que nous nous donnons à nous-mêmes quand, n'en pouvant plus, nous nous en remettons enfin à la seule miséricorde, c'est peut-être l'état où Dieu se complaît en nous pour que s'exalte dans notre cœur toute sa

gloire et tout son amour. Et c'est aussi le spectacle que nous trouvons à Lourdes : toute une foule en prières qui, devant la grotte mystérieuse et muette, lance sans répit le bélier de ses chapelets. Oui, sans doute, il suffit de demander pour que cela aussitôt nous soit accordé. Toutefois pour que cette demande soit vraiment une demande, il ne suffit pas que nous la chargions de notre désir impérieux. Il faut que par elle s'élève vers le Seigneur le plus poignant aveu de notre néant consenti et mesuré. Il nous est permis d'implorer ici la guérison de ces malades ; mais ces malades, eux, nous sont bien plus précieux encore que nous ne pouvons l'être pour eux. Ils sont ceux qui nous forcent à nous mesurer ; ceux par qui la plus humble prière commence enfin d'acquérir sa vertu de prière, grâce à cette incessante et profonde action d'eux sur nous et de notre prière sur eux, grâce à cette façon qu'ont de réagir les unes sur les autres leurs souffrances et nos douleurs.

N'en doutons point ! Notre nature n'est pas si pure que, si nous souffrons pour eux, ce soit par commisération pure : nous nous imaginons dans leur état. L'homme est réduit à la dégradation d'un narcissisme si incurable, qu'il ne peut bien souffrir pour les autres qu'en s'imaginant à leur place, vivant en lui les effets de cette substitution redoutée.

Quand la Vierge demandait à Bernadette qu'on

vînt à ses pieds par processions, elle ne songeait pas sans doute à ces processions aux flambeaux que la faiblesse humaine a eu tôt fait, sous l'inspiration du Malin, de concevoir et de réaliser — encore que, de cela même, l'Église ait su faire de la Vérité, puisqu'elles se terminent toujours par le chant du *Credo*. (Et je voudrais que ce fût par le *Magnificat*.) Ce que la Vierge désirait, et c'est cela qui permet de comprendre pourquoi, sans en avoir rien dit dans ses apparitions, elle accorda tout de même tant de miracles par la grâce d'une eau qu'elle avait simplement demandé à Bernadette de faire s'écouler, — c'est que les valides et les impotents vinsent ensemble défilier. Elle voulait sans doute que, de son néant, l'homme le plus tenté de n'y point songer vînt prendre ici la double, l'inoubliable conscience : par le spectacle de sa misère indéfiniment déroulée et par la gratuité stupéfiante des guérisons. Toute la plénitude du sens de Lourdes, la raison des apparitions de celle à qui Dieu accorda de racheter, dans la mesure où le pouvait une créature, le néant de la nature humaine, cette rencontre aux pieds de Dieu nous la livre : de ceux qu'anéantit la maladie et de ceux que le spectacle de la maladie rappelle au triste état que leur frivolité néglige. Après s'être en quelque manière anéantie elle-même, en sollicitant de Bernadette la « grâce » de ses quinze visites

— et toutes ses révélations devaient continuer jusqu'à la fin d'être de simples demandes : les supplications de l'Immaculée — après avoir ainsi témoigné que l'économie surnaturelle s'exprime pour nous par un jeu de demandes où il importe de ne pas se lasser (et cela même éclaire d'un jour providentiel la longue incrédulité, le long refus opposé à Bernadette par son curé, par son évêque, par toutes les autorités civiles, fussent-elles profondément catholiques), après avoir mystérieusement manifesté la sainteté de la DEMANDE et la nécessité d'y persister en dépit des refus apparents, la nécessité même de ces REFUS, la Vierge ouvrit les écluses de la grâce pour que nous y venions baigner nos corps et nos cœurs mieux avertis de leur néant. Ce que la Sainte Vierge est venue expressément nous dire c'est qu'elle demandait une chapelle, c'est qu'elle demandait des processions, c'est qu'elle demandait qu'on vînt boire à cette eau et s'y laver ; c'est enfin qu'elle demandait que nous consentissions à lui demander à notre tour, en commun, quelque chose, et à exaucer ses désirs par des moyens humains que du même coup elle élevait à une inconcevable, bienfaisante et très sainte dignité. L'économie surnaturelle livrée au cœur humain dans ce simple jeu de demandes, dans l'exigence de ce perpétuel rebondissement, de cette inlassable expansion du désir

de l'âme anéantie, voilà donc ce qui, loin d'apparaître à un regard distrait, ne se révèle que peu à peu à un cœur attentif. Et alors, tandis que l'on n'était que trop tenté de trouver puérides et ridicules et, par suite, improbables les paroles de la Vierge, qu'une telle improbabilité rendait bien fragiles les apparitions elles-mêmes, voilà qu'à la clarté de l'Évangile chacun des mots que Bernadette a fidèlement recueillis et transmis se met à vivre tout à coup avec une intensité substantielle.

« *Je vous demande de me faire la grâce de venir ici chaque jour.* » Que la Sainte Vierge eût ainsi parlé à cette pauvre fille, cela me parut longtemps inadmissible ; et c'est inadmissible, en effet, si l'on ne parvient pas à découvrir dans une si humble supplique de la Mère de Dieu la glorification même de sa parfaite humilité. Elle est la Mère de Dieu, mais c'est parce qu'elle fut Sa servante la plus soumise. Et si elle demeure encore la médiatrice de la grâce, c'est qu'elle est la plus renoncée des servantes de l'homme. Elle est le néant le plus effacé — la transparence même de l'amour.

Ce qui fait notre importance devant le monde, c'est notre volonté propre, je veux dire notre lourdeur et notre opacité — cela précisément qui interdit à Dieu de nous habiter. Et les poètes, quand ils aspirent (et c'est par là qu'ils sont poètes) à se

dégager de l'épaisseur qui les gêne, ce n'est pas pourtant encore à leur néant qu'ils visent, mais à cette légèreté qui n'en est qu'un reflet. L'anéantissement de la Mère de Dieu, c'est l'état que Dieu exige pour s'incarner. Et nul ne l'a réalisé au point où elle y réussit pour que le Verbe se fit chair.

Quoi d'étonnant alors que la première de ses paroles soit la parole même de la plus déconcertante humilité? Mais maintenant — je l'avoue — cette parole qui me gênait, c'est elle qui me semble l'un des plus probants témoignages des apparitions. Je ne dis pas même Bernadette, mais quelle lumière, fût-elle ecclésiastique, aurait pu imaginer de soi-même que la Sainte Vierge se présentât à une bergère en lui demandant comme une grâce de venir l'écouter? Cela, vraiment, si peu orgueilleux qu'il soit, nul ne pouvait l'inventer. C'est une marque qui ne trahit pas. Et si Bernadette, à 14 ans, transmet sans rougir une telle parole, c'est qu'à l'humilité insondable de la Mère de Dieu la sienne devait faire un assez bel écho; et à sa clairvoyance qui, autour d'elle, aurait pu suppléer? De sorte que cette double évidence écarte l'hypothèse d'une supercherie commandée — aussi bien que de son espièglerie ou de ses hallucinations.

Tout le drame de Lourdes est surhumainement condensé, je veux dire de la manière même dont

l'Évangile nous parle, dans ce préambule qui l'annonce avec une sobriété digne de lui et qui, si l'on y songe bien, était la seule digne du ciel, étant, par sa forme même, le plus solennel des avertissements que ce ciel pouvait nous transmettre avec le maximum de force et de simplicité. Pour qu'une fille, qui n'avait pas encore commencé son catéchisme et qui ne parlait que son patois, ait fait une trouvaille pareille et n'ait pas eu honte de la rapporter dans des termes si scandaleux, on est obligé de croire qu'elle l'entendit directement de celle qui à la fin devait lui révéler son nom.

Et cela, si les incrédules ne peuvent l'admettre, c'est que cela dépasse en effet la raison — c'est que cela nous projette d'un seul trait dans un monde où nos calculs n'ont plus d'accès.

La Mère de Dieu a donc commencé par affirmer qu'elle dépendait en quelque sorte de Bernadette, du don de cette âme et de sa foi. Mais voici que Bernadette a consenti. Et alors s'égrènent les demandes à son peuple chrétien; et elle la prie de les transmettre aux prêtres.

On peut noter quelle confirmation anticipée la dernière parole de la Vierge devait apporter à l'infaillibilité non encore prononcée du Souverain Pontife. Mais voici que par ses premières paroles il nous faut remarquer quelle confirmation elle apporte déjà à

toute l'Église de son Fils : c'est par cette Église que tout doit s'accomplir ; et cette Église même ne se distingue pas des saints qui la servent et qu'elle même nourrit.

« *Allez dire aux prêtres...* » Voici donc, de la première à la dernière apparition, l'unité du Corps mystique affirmée et rendue manifeste par l'entremise de l'âme la plus simple et qui, jusqu'à sa mort, ne sut guère méditer ni guère prononcer d'autres paroles que des *Pater* et des *Ave*.

Et voici que la prière de Lourdes, c'est moins l'oraison et la méditation solitaire que le déroulement d'un Rosaire qui n'en finit pas. Lourdes, et quelle confirmation encore de l'authenticité et par conséquent de la sainteté de Bernadette, Lourdes réalise la piété même de Bernadette trouvant, dans la simplicité du cœur et dans la prière, le plus puissant moyen pour forcer le cœur de la Miséricorde. Lourdes nous apprend à prier dans l'anonymat d'une foule chrétienne. Et elle nous révèle à quel anéantissement il nous faut tendre pour faire descendre visiblement la grâce ineffable de Dieu par l'intercession de la Vierge. Si fades qu'ils y deviennent, le soir, quand ils se réduisent au chant d'une foule distraite, Lourdes est le domaine de la prière, parce qu'il est d'abord et surtout celui des *Ave Maria*.

Étrange fantaisie de Dieu qui aime d'être imploré

au moyen de certains mots ! Et c'est sans doute à cause de la condensation de la vérité qui s'y trouve, une sobriété dont seul l'Esprit Saint est capable. Ainsi qu'en témoignent les Évangiles, ce que Dieu nous demande, c'est de nous anéantir dans la répétition de cette vérité.

A Lourdes nous ne sommes plus que des roues qui tournent dans la courroie du chapelet.

Lourdes, c'est le scandale de l'orgueil.

OFFRANDE DE LA NATURE

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT BERKELEY
400 CHASE DRIVE
BERKELEY, CALIF. 94720
UNIVERSITY MICROFILMS
SERIALS ACQUISITION
300 NORTH ZEEB RD
ANN ARBOR MI 48106
UNIVERSITY MICROFILMS
SERIALS ACQUISITION
300 NORTH ZEEB RD
ANN ARBOR MI 48106

L'unité qui se réalise à Lourdes, c'est celle de la charité : les riches et les valides s'y font humbles et y servent les pauvres; les malades offrent leurs souffrances pour la conversion des pécheurs. Nul n'y vit plus pour soi.

J'ai longtemps rechigné devant cette pensée de l'offrande de son effort, de sa douleur ; devant l'idée d'une offrande quelconque qui ne consistait en rien d'autre — qu'à faire de nécessité vertu. Et c'est que je suis loin encore d'avoir de l'esprit et des choses de Dieu une conception assez pure. Il me fallait, il me faut encore, pour croire en la réalité d'une offrande, toucher son objet, assister à sa translation, entendre la voix de celui qui l'agrée. La religion ne dépend pas à ce point de l'imagination ; ce sont les choses du monde qui en dépendent. La religion n'a rien de commun avec la religiosité ni avec la superstition. Et il faut beaucoup se décanter, s'éloigner beaucoup du sensible pour commencer d'entrevoir ce que c'est que le spirituel. Il y a spiritualité partout où il y a commencement

de don de soi et, en particulier, quand l'homme s'anéantit devant Dieu ; tandis que la marque même de l'antispiritualité, c'est de prendre l'homme, c'est-à-dire soi-même, pour fin.

Ainsi avais-je, en chicanant, en ricanant au sujet des « offrandes » de ceci ou de cela pour la conversion de tel ou tel, une conception de la spiritualité encore tout imprégnée de rationalisme et de logique, encore toute corrompue d'imagination et de sensibilité — encore toute réduite à des éléments purement naturels et à des facteurs exclusivement humains. Comme il me semble ici chaque jour comprendre un peu mieux la réalité vivante de la foi et quelque vérité qui jusqu'alors me demeurait irréaliste et abstraite, je commence d'entrevoir ce qu'il y a d'authentique réalité dans le don que les malades font à Dieu de leurs souffrances ; et les valides de toute peine qui leur coûte. Il faut entendre cette mystérieuse alchimie comme une transmutation de la nature en surnaturel, et du sensible en esprit et en vérité. Et c'est en effet ce que Dieu par son Église exige de nous, que nous nous spiritualisions, c'est-à-dire que nous transformions de plus en plus toute notre nature et tout ce qui lui arrive en une plus adéquate ressemblance au Christ, lequel ne possédait rien en propre, et, entre l'étable où il fut réduit à naître et la croix où il fut réduit à mourir, fit de toute sa vie un per-

manent holocauste. C'est en élevant vers Dieu toutes les souffrances que la nature et le monde lui infligeaient, qu'Il amena peu à peu son humanité jusqu'au sacrifice suprême qui allait enfin diviniser les êtres et rédimer l'humanité tout entière en leur révélant dans leur plénitude leur raison d'être et leur filiation.

L'offrande à Dieu de tout ce qui nous arrive de bon ou de mauvais, elle porte un nom très simple, celui de Pénitence.

Ainsi ce que les malades et les valides font à Lourdes, c'est, chacun à sa manière, cette pénitence d'amour réclamée par la Vierge d'une façon si pressante.

La pénitence, ce n'est pas nécessairement de se couvrir d'un cilice; c'est d'accepter avec amour tous nos maux et de nous infliger des privations pour le soulagement des maux des autres. La pénitence, c'est cette muette transmutation, au fond de nos cœurs, de notre nature et de toutes ses faiblesses en cette surnature si durement refoulée et qui, pour tant d'êtres que le baptême n'a point entamés ou qui lui sont demeurés infidèles, restera, jusqu'à leur mort, silencieuse en eux et si peu exigeante, anémique et comme exsangue, illusoire et fantomatique, et vraiment aussi irréelle que si elle n'était pas.

Oui, voilà ce qui est si clair à Lourdes : quand

même nous venons ici implorer de l'Immaculée la guérison des suites du péché, quand même Lourdes est pour nous la ville de la sainte demande, la nature y est plus honteuse et s'y fait plus humble que nulle part au monde. La nature s'y trouve si mutilée, elle y est à ce point contrainte d'avouer sa misère que sa transmutation s'accomplit au moment même où nous implorons qu'elle guérisse, car ce désir de guérison est surtout un désir d'édifier le pécheur et de faire apparaître, à ses yeux, la Providence en pleine lumière. Pour celui qui sait voir ce qui se passe à Lourdes, jusqu'à la guérison de la nature, tout affirme de la nature sa misère et à quel point elle peut être un néant dont Dieu dispose par la grâce d'un simple souffle.

Ainsi l'offrande de cette nature à Dieu qui ne cesse point d'être présent auprès d'elle, comme en témoigne le miracle des guérisons instantanées, l'offrande de soi dans les moindres détails de sa vie, c'est l'affirmation de la primauté du Saint-Esprit, une affirmation par laquelle invisiblement l'homme se transfigure et s'approche de Dieu.

Et c'est cela qu'ici la marée des plus simples prières vient faire battre contre notre cœur imperméable et clos. Que toute la prière de ces foules tienne dans les vingt lignes d'un *Pater*, d'un *Ave* et d'un *Gloria*. que la répétition des mêmes mots qui adorent et par

qui la vérité se formule, que ces vingt lignes-là suffisent à Dieu si elles sont vraiment proférées de l'abondance du cœur, c'est cela qui confond l'imagination et qui plante indéfiniment sous nos yeux le tronc très simple de l'arbre éternel auquel il faut que nous nous cramponnions. A moins que d'être redevenus des enfants nous ne savons prier. Et c'est donc d'abord à redevenir simples comme eux que nous devons nous efforcer, en croyant sans défaut à la toute puissance de toute prière. Et c'est-à-dire à l'indubitable et toujours présente paternité de notre Dieu.

Ce à quoi il faut parvenir, c'est à ne faire plus qu'un avec sa prière, ce qui n'est possible qu'à ceux qui ont chassé de leur cœur toute disposition au péché. C'est de faire de toute sa vie une offrande continue. Pour beaucoup de pèlerins pendant la durée de leur pèlerinage, comme, pour beaucoup de malades, à la faveur de la maladie, vivre c'est s'efforcer d'être identique à l'amour de Dieu et se confondre à sa prière. Et l'on comprend alors qu'il ne soit besoin de plus rien d'autre à de telles âmes, que ce chapelet indéfiniment déroulé par lequel on ne se lasse plus de reconnaître que la Mère du Christ est vraiment pleine de grâce et que le Seigneur sans cesse l'accompagne. Si bien que, fondu à elle, c'est par elle que l'offrande du cœur réussit à acquérir

son prix. Mais cela, encore un coup, il faut dépasser le stade du sensible pour y croire. Il faut avoir gagné la région lointaine où plus aucune image ne s'oppose à l'expansion infinie de l'Esprit et à la Communion instantanée de tous les Saints. Il faut, à force d'amour, avoir surmonté les limites de l'espace et du temps; et ne plus être qu'une cire docile dans un feu terriblement doux. Il ne s'agit pas ici de demander des bonheurs temporels ; ce dont il s'agit exclusivement c'est de travailler à la conversion des âmes par le don sans réserve de notre amour sanctifié. Et par un renversement étrange les miracles implorés en faveur des incurables par de très ferventes prières, quand ils sont accordés redeviennent les moyens d'une prière dont la louange ne cesse d'être la fin.

Entre la demande de la conversion des pécheurs et l'action de grâce, l'âme est ici emportée dans une circulation vertigineuse. Tout l'abstrait chassé, le spirituel et le concret s'interpénètrent pour faire plus urgent le mépris de nous-mêmes et plus vivante notre foi. Et c'est ainsi que se manifeste la conversion des pécheurs ; car, et je dis ceci à ma confusion, nul n'est sorti de la tiédeur dont la grâce n'a rendu la foi agissante et vivante. C'est la certitude de la foi et que rien n'est impossible à Dieu et qu'il suffirait d'être saint pour être exaucé, c'est la confiance filiale qui mesure seule la chaleur d'un chrétien. Et

combien d'entre nous, hommes de si peu de foi, sont capables, hélas ! d'un pareil abandon ? Mais à Lourdes du moins, la misère de nos doutes se trouve subitement effacée.

Lourdes c'est vraiment le refuge des chrétiens ; le lieu béni où la réalité surnaturelle a réussi à nous devenir moins douteuse que l'autre.

Si Lourdes est le scandale de l'orgueil, c'est qu'il est le domaine où l'Esprit consent à venir visiblement nous visiter dans le merveilleux échange de la charité.

Je reviens encore à cette inépuisable litanie que l'Église nous livre.

Je me rappelle la marée battante derrière le mur des piscines.

Le désir des guérisons c'est une occasion pour faire éclater la prière.

CHAPITRE I

Le premier chapitre de ce livre est consacré à l'étude de la langue française. On y trouve une description de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe de cette langue. L'auteur aborde également les aspects historiques et sociologiques de la langue française, ainsi que les particularités de son écriture. Ce chapitre est divisé en plusieurs sections, chacune traitant d'un aspect spécifique de la langue. Les exemples et les exercices sont fournis pour faciliter la compréhension et l'apprentissage de la langue.

LOURDES, PAROISSE DE LA CHRÉTIENTÉ

JOURNÉE PAROISSIALE DE LA CHRÉTIENNETÉ

Et pourtant mon heure préférée pour aller à la grotte, c'est le soir entre sept et huit, quand on peut enfin causer tranquillement, tous les pèlerins étant partis. Au contraire, lorsqu'un prêtre se met à palabrer du haut de cette singulière caisse de fer-blanc dont une concierge ne voudrait pas, je n'ai rien de si pressé que de fuir.

Je me rappelle un brave prêtre. Au milieu du déorurement de son chapelet il fit cette trouvaille admirable — et à laquelle il tenait au point qu'il ne cessait plus de multiplier à propos d'elle ses variations: «La Sainte Vierge, disait-il, c'est un coffre-fort.»

Tout le monde n'atteint pas à de telles cimes. Mais, entre le silence de l'heure où les pèlerins sont partis manger, et le tumulte des pèlerinages déchaînés, si, du fond de mon cœur, c'est le silence que je préfère, je ne puis dire que ce soit le silence qui convienne le mieux à Lourdes. Quand la Sainte Vierge demanda des processions, peut-être avait-elle ses raisons. Et ainsi voyons-nous que chaque lieu de pèlerinage a son caractère particulier. Et quoi que, partout, l'âme qui descend au fond de soi

ne cherche que le silence pour s'entretenir avec Dieu, ce serait le fait d'une incompréhension très proche de celle des incrédules, que de contester aux autres dévotions que la sienne propre la légitimité d'un lieu qui leur soit adapté.

Il y a une très étroite ressemblance entre la diversité des lieux de pèlerinages, la variété des saints et la multiplicité des demeures dans la Maison du Père. Ce qu'on peut dire de Lourdes, c'est que c'est le lieu de pèlerinage où se réalise la plus grande publicité de la prière — comme si ce devait être la place publique de l'univers chrétien. Et alors, par quel étonnement de mauvais aloi nous scandalisons-nous quand nous y entendons des paroles du genre de celles de mon prêtre belge ? Peut-être faudrait-il aller encore plus loin. Et, tout à l'inverse de Huysmans, peut-être faudrait-il chercher l'Esprit, ici, dans la laideur même ; et dire que, loin de relever du diable, la Sainte Vierge elle-même y consent.

Sans doute rien n'est assez beau pour louer Dieu. Et l'ordination de l'autre jour en témoignait avec un merveilleux éclat. Mais, si tout ce qui est propre à Lourdes, la mosaïque du fond du Rosaire, la *Vierge couronnée*, si tout ce qui, ici, a des prétentions artistiques atteint dans le médiocre à un stupéfiant achèvement, le plus stupéfiant, quand on aime

Lourdes et qu'on a découvert quel ciel s'y cache, c'est de constater que ces « beautés » n'ont plus rien qui puisse nous choquer. Je n'en oublie aucun: ni les guirlandes de papier, ni les pylones de carton peint, ni les cœurs de cuivre de la Basilique et ni aucune des statues qui ressemblent, avec l'emphase et la fadeur en plus, aux statues de neige des collégiens, je n'oublie aucun détail: ce qui devrait nous rendre Lourdes odieux n'apparaît même plus si l'on s'efforce d'y songer; et le goût le plus délicat n'arrive bientôt plus à s'en scandaliser. Mais il y a au contraire une certaine analogie entre cette banalité qui plaît aux foules sentimentales et les raisons d'être de cette place publique où tous les peuples chrétiens viennent se coudoyer.

Lourdes est le lieu du monde où nous sommes requis, avec une pressante urgence, de renoncer à toutes nos délicatesses pour ne plus voir la réalité que dans ce qu'elle a de courant et de populaire, et pour nous y soumettre avec une humilité d'autant plus volontaire que notre éducation nous a rendus plus délicats.

Lourdes c'est une place publique où il n'y a plus de distinction entre les castes. C'est un immense wagon de troisième où la médiocrité fait une étrange compensation aux derniers soubresauts d'une plastique égarée.

Et comme on comprend alors la dilection de la Vierge pour ce lieu-là. Elle l'a choisi parce qu'elle y trouva la plus ignorante bergère pour l'accueillir. Elle consentit à ce que cela ne fût orné que pour plaire à des peuples sevrés de tout art liturgique. Elle s'y révèle enfin, et avec une patience inlassable, ce qu'elle est avant tout : la plus humble servante de ceux qui n'ont plus rien à offrir au bon Dieu que leur cœur.

Tout à Lourdes a cette qualité de n'avoir pas de qualités humaines. Lourdes est le scandale de l'orgueil parce que tout s'y fait par l'âme renoncée et en faveur de ceux qui ne connaissent aucun retour sur soi. Nos habitudes s'y trouvent confondues. Et c'est cela que la Vierge a voulu : que Lourdes soit le lieu où l'herbe se fait nourriture.

La voilà, la véritable nourriture terrestre : celle qui ne relève ni des subtilités de l'imagination, ni des artifices de nos sens : tout a la grossièreté — et le luxe s'y rachète par le plus affreux mauvais goût — tout ici a la banalité de la vie de ceux qui travaillent pour leur famille et pour soulager leur voisin. C'est la paroisse de l'univers où les foules se rassemblent et se renouvellent pour dire dans toutes les langues le plus humble des chapelets. Rien ici, si ce n'est le paysage — l'un des plus beaux qu'on puisse rêver entre ses velouteuses prairies, ses

montagnes pelées, auprès du large cours du Gave emporté — rien ici n'est fait pour le solitaire ; rien n'y est offert à la méditation silencieuse.

C'est un lieu d'échanges, c'est un grand marché découvert où Dieu accorde ses grâces aux provinces qui l'aiment d'un amour plus fervent.

Sans doute pouvons-nous nous complaire à y venir le soir déverser aux pieds de la bonne Mère nos désirs singuliers ; mais, là encore, le chapelet nous emporte, et nous ne pouvons guère débonder notre cœur qu'à la faveur de nos muets *Ave*. Mais ce ne sont pas eux qui comptent, ce sont ceux qui se mêlent et qui montent ensemble des milliers de poitrines. Car Lourdes est le creuset où se mêlent les vœux des âmes assemblées.

Et quand une guérison, de loin en loin, est concédée, là même il s'agit moins d'une faveur personnelle que d'un témoignage accordé à tous les membres d'une communauté qui se trouve ainsi chargée de répandre un message collectif. D'ailleurs, beaucoup de ces miraculés sont des religieux, et beaucoup de laïcs, sitôt guéris, s'engloutissent dans des cloîtres.

Les guérisons sont donc des témoignages accordés par Dieu à la ferveur apostolique de telle province de la chrétienté : ce sont grâces indivisibles.

Je l'ai bien réalisé le jour où, c'était encore, je crois, pendant le très fervent pèlerinage d'Arras, j'entendais les *Ora pro nobis* déferler contre les murs de la piscine. Avec une véhémence qui se multipliait à mesure que les litanies s'avançaient vers leur fin, de toutes les gorges de ce peuple confondu les invocations à la Vierge venaient battre aux rives de l'eau miraculeuse. Et c'était comme un océan d'espérance et de foi dont les lames de fond s'efforçaient de submerger la Vierge. C'était un duel singulier où l'Immaculée ne désirait rien d'autre que d'être vaincue par son peuple. Tel est vraiment l'aspect authentique de Lourdes : celui d'une paroisse qui chevauche le ciel et la terre, pour qui il n'y a plus de distinction entre la vie quotidienne et la suprême réalité. De quel prix seraient ici de véritables œuvres d'art ? Elles ne témoigneraient que des plus hautes réalisations du goût. Elles dissimuleraient l'effort misérable du labeur de chaque jour, elles discorderaient avec lui. Ce qu'il faut ici, c'est le champ libre à une prière qui soit le déversement d'un cœur simple. Il n'est pas besoin d'art pour réaliser les transmutations que Dieu exige de nous. C'est dans la laideur quotidienne qu'Il consent à descendre afin de la mieux sanctifier. Et toute beauté, en exagérant la part de l'habileté et de l'homme, risquerait de diminuer l'attention, que Dieu exige pour Lui seul, de l'âme

qui vient ici L'adorer dans la moins transposée des réalités quotidiennes.

A Lourdes, c'est la paroisse même avec toutes ses petites gens et toute sa laideur, c'est le diocèse dans sa stricte et misérable humanité, qui se trouvent, pendant la brièveté de leur pèlerinage, non pas humainement arrachés à soi, mais immédiatement plongés dans la splendeur de Dieu — et comme immédiatement transfigurés par une conversation que Dieu leur accorde. Ils viennent à Lourdes pour s'assurer que Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, ne cesse de se mêler à eux, et qu'il n'est pas besoin d'autre chose que de prier en commun et du fond de l'âme pour Le forcer à s'insérer dans le train-train de chaque jour.

Lourdes est une réponse victorieuse au naturalisme absurde des modernes. Mais c'est aussi une incessante confirmation du réalisme des simples — comme une manifestation populaire de Dieu et la réponse, par sa descente dans la chair, à l'Immaculée Conception de celle qui rendit sa dignité à la chair.

C'est le témoignage accordé par Dieu à la valeur infinie de la pureté de sa Mère.

A Lourdes ce qui est affirmé, c'est l'indissoluble union de la chair la plus pitoyable et de l'Esprit victorieux — l'absolue authenticité du Réel. Et c'est l'imaginaire ici qui se trouve littéralement expo-

prié. D'où le peu de part des œuvres et des paroles humaines.

Il faut avoir visité les piscines pour s'en rendre compte. C'est dans la crasse d'un tout petit local où un boutiquier refuserait d'installer son étalage, que la Sainte Vierge accomplit ses miracles. Et je vois là encore une très grande identité aussi avec la laideur du Chemin de Croix, par exemple ; avec cette différence, toutefois, qu'aux piscines rien n'est prétentieux. Mais quant à la banalité, c'est la même : une totale absence de goût et de prédilection humaine.

Dieu, à Lourdes, impose le silence à l'individu et laisse n'y parler que le cœur des foules et l'écho de Sa voix. C'est la misère et la médiocrité qui rendent grâces ici à la bonté du Seigneur. Elles lui ont livré toute la place. Et c'est contre l'individualisme que Lourdes est dressé. Ainsi, dès 1858, l'ignorante Bernadette annonçait cette culture que le monde aveugle cherche en vain dans les révolutions du diable — tant il est vrai que jamais le Malin ne sait être rien d'autre que le singe de Dieu. A Lourdes, soixante-quinze ans à l'avance, voici qu'est affirmé tout ce qu'il nous propose aujourd'hui — mais sur le plan de l'Amour et de la Charité.

L'apparente laideur de Lourdes, elle témoigne à la fois contre la décadence d'un univers dissolu et

contre la turpitude d'un monde qui a pris son harmonie pour fin.

On y touche le surnaturel à l'état pur.

Cette esplanade, c'est une prairie au milieu des prairies où Jésus ne cesse de redire qu'il a pitié de cette foule. C'est un lieu public où la misère du monde et les suites du péché s'étalent aux pieds de l'Immaculée. Et elle intercède pour lui. C'est le lieu du rassemblement de toutes les laideurs visibles.

C'est la paroisse même de la chrétienté. Et comment la réalité de la vie tolérerait-elle ici les recherches de l'art ?

L'individu y est dépossédé. Plus rien ne compte que la circulation des âmes dans le flux puissant de la charité.

La grâce ici a vaincu la *technique*.

LES ÉLÉMENTS DE LA LOGIQUE

La logique est la science qui étudie les lois de la pensée et les règles de la raison. Elle se divise en deux parties principales : la logique générale et la logique particulière. La logique générale traite des principes généraux de la pensée, tandis que la logique particulière s'occupe des applications de ces principes à des domaines spécifiques.

Les lois de la pensée sont des règles qui régissent le processus de la connaissance. Elles sont universelles et immuables. Les règles de la raison sont des principes qui guident le raisonnement et l'argumentation. Elles sont relatives et peuvent varier selon les cultures et les époques.

La logique est une science fondamentale qui a permis le développement de la philosophie, de la science et de la culture. Elle est essentielle pour comprendre le monde et pour prendre des décisions éclairées.

NOTRE-DAME DE L'UNIVERS

NOTRE-DAME DE L'EMPIRE

Dans quelle mesure les pèlerins comprennent-ils l'immensité de ce qu'ils viennent faire à Lourdes ?

Mais l'important c'est qu'ils y viennent.

Aussi je ne crois pas qu'il faille non plus se scandaliser de les voir, sitôt que le ciel se découvre, partir par troupeaux d'autocars. Pas se scandaliser non plus quand (c'est aux foules de jeunes filles de la région de Bayonne que je pense), ils ne songent même pas à garder un peu de tenue aux alentours de la grotte. A peine les exercices de piété terminés, j'ai vu tout ce petit monde se mettre à piailler comme si cela s'ébrouait à mille lieues d'un lieu sacré. Avaient-elles déjà oublié que la Vierge était là et qu'elles n'étaient venues que pour la célébrer ? Non ! mais la Vierge consent à ce que chaque peuple la loue sans rien abandonner de sa propre nature. C'est par cette nature même qu'elle désire d'être louée. Nos mesures ici n'ont plus de cours. Et le respect qui se manifeste n'est point un respect uniforme ; il consiste bien plutôt dans l'authenticité d'une nature infiniment diversifiée. La grotte de Massabielle n'est pas un couvent. Ce n'est pas une montagne

inaccessible. La révélation de la Vierge s'y est faite au grand jour. Elle y a même, dès ses premières apparitions, toléré la présence de simples curieux. Elle les y a accueillis par milliers. Et il ne faut jamais oublier, quand on songe à Lourdes, toute la distance qu'il y a entre ces dix-huit révélations faites en plein air à une petite voyante que l'extase ravissait aux yeux de tous — et celle de la Salette, par exemple, sur un sommet perdu à 1800 mètres d'altitude; ou celles encore de Paray-le-Monial et de la rue du Bac, accordées, loin des regards profanes, au secret d'une âme privilégiée. Et il importe d'insister sur ce point, car la diversité du mode de ces révélations ne devait pas provoquer de différence quant à l'étendue des foules auxquelles était destiné le message, mais quant à la manière dont ces foules devaient se le transmettre et le propager. Ainsi la dévotion de Lourdes, c'est à Lourdes même qu'il lui faut venir, pour l'année entière, de la fin du printemps au début de l'automne, se recharger. Ce que la Vierge a demandé, c'est qu'il vînt là « du monde ». Et, en effet, le monde entier y afflue. Ce qu'elle ne cesse de demander, c'est le sacrifice d'un déplacement effectif et collectif; et c'est-à-dire une fatigue physique telle qu'on se demande comment tant d'incurables ont la force de l'affronter. Également dans une gêne réciproque où chacun s'efforce à tolérer et mieux encore à secourir

son voisin ; à lui prêter plus d'attention qu'à soi. L'oubli de soi — un enseignement inverse, et point par point, de celui que le monde moderne et sa littérature pourrie nous ont jusqu'à présent versé — l'oubli de soi, voilà ce qu'aussi bien des malades que des valides la Vierge exige pour guérir et pour exaucer. Elle guérit ceux qui offrent à Dieu leurs souffrances, elle exauce ceux qui lui demandent de convertir les pécheurs. Vraiment, c'est une vue très fausse de Lourdes que celle qui s'en tient au spectacle de ces malades qui ont l'air de ne venir que pour demander de guérir. La publicité des prières, mais le secret sacrifice des cœurs mortifiés, c'est cela que signifie toute cette offrande de cierges anonymes dont la flamme rejaillit sans cesse d'une cire qui se consume au plein soleil de chaque jour. Si l'on pouvait éprouver le fond des cœurs de ceux à qui la Vierge accorde de guérir, peut-être verrait-on que les plus belles guérisons sont celles des plus renoncés. Il y a ici comme une contradiction constante : tout y est naturel et aussitôt surnaturel ; tout y est collectif, mais c'est la gratuité qui marque le privilège accordé à tel individu de préférence à tous les autres ; tout y est public — et tout y reste enseveli dans le plus impénétrable secret. Enfin ce sont les moyens les plus simples qui provoquent les effets les plus fabuleux. Lourdes n'est pas seulement un wagon de troisième,

c'est le ciel réservé au wagon de troisième. Aussi ne faut-il pas se scandaliser si la nature ici montre toutes ses faiblesses et sa mesquinerie. C'est la nature même qui est ici convoquée, entre le Gave et la Grotte, sous le ciel des Pyrénées. Et ce sont les prolongements invisibles communs à la diversité du visible que Dieu consent ici à rendre manifestes. L'unité surnaturelle de la variété naturelle de la Création — la fraternité dans l'amour de ceux que divise le cours du temps. Ainsi les pèlerins n'ont-ils rien d'autre à prêter, à comprendre et à faire, qu'une unique prière dans des dialectes variés. C'est vraiment la revue de toutes ses troupes que, dans on ne sait quelle mystérieuse intention, la Sainte Vierge à Lourdes veut passer. Recevoir de ses troupes un hommage à la fois identique et infiniment nuancé. Et le prodigieux, c'est que cette cohue des peuples les plus étrangers n'a jamais à Lourdes l'apparence hideuse de ces cités cosmopolites où les hommes de tous les continents se réunissent — soi-disant pour « s'amuser ». On ne pense facilement qu'à la monstruosité des Allemands quand on les voit s'étaler sur le sable de Juan-les-Pins. Ailleurs on n'est sensible qu'à la sécheresse égoïste des Anglais, à la vanité des Italiens. Partout, c'est leur singularité que les touristes exotiques font éclater à tous les yeux. Ici, plus rien ; on n'est sensible à plus rien d'autre qu'à la com-

mune intention qui les a tous amenés jusqu'ici, et, s'ils ne s'exprimaient dans leurs langues, on ne songerait même plus à distinguer les uns des autres tous ces êtres si divers pourtant et qui ne sont plus, devant la Grotte, qu'une foule anonyme et qui prie.

La souffrance et l'amour, voilà donc par où tous les humains se ressemblent. Notre-Dame de Lourdes, c'est plus encore Notre-Dame de l'Univers que Notre-Dame d'Europe. Et c'est la mission précise de cette révélation de Bernadette, que d'opposer à toutes les assemblées internationales, où les égoïsmes s'opposent et se déchaînent, cette immense foire où se rencontrent, dans l'accord d'une entr'aide parfaite, tous les peuples de la terre, sans qu'aucun pourtant ne renonce à aucun des traits qui lui sont propres.

Les pèlerins n'ont pas à comprendre ce qu'ils viennent faire ici. Et que, si c'est dans ce lieu déterminé de l'Occident et de la France, dans ce patelin perdu des Pyrénées qu'ils sont venus vénérer la Mère du genre humain, le véritable motif de leur déplacement — celui qu'ils ignorent — c'était de témoigner, en un lieu choisi par la Vierge, de l'unité profonde du genre humain dans la souffrance et dans l'amour. La Vierge ne leur demande même pas de contraindre très longtemps leur nature. C'est au caractère même de leur nature particulière qu'elle se plaît

— à toutes les faiblesses qu'elle comporte et qui ne l'empêchent pas d'être docile et confiante. On prend à Lourdes une leçon de ce qui dépasse infiniment l'affreuse concession de l'orgueil qu'on nomme : tolérance. On y apprend à aimer l'humain dans sa plus éprouvante diversité. Et vraiment, si l'évidence de cette vaste unité ne s'imposait à nous, comme nous serions distraits ! Il semble aussi que ce soit l'un des traits de Lourdes : qu'une occasion continue de distraction se résolve si vite en une occasion continue de sacrifice et de compassion. Plus j'y vis et plus je trouve à Lourdes le caractère de ce vers quoi à travers beaucoup de difficultés et d'obstacles l'univers se dirige : une vaste société de peuples de plus en plus rapprochés, unis dans un commun effort de compréhension et de secours. Face à la vanité des efforts que tentent les hommes réduits à eux seuls, l'affirmation toutefois qu'un tel rêve ne peut se faire réel qu'aux pieds de la Vierge et dans une identique foi.

Le commandement de Lourdes c'est de s'oublier soi-même. Et, il faut y revenir, ce sont ici les moyens les plus simples qui réussissent à déchaîner les plus fabuleux des effets. Ce sont, on ne se lassera jamais de le redire, le *Pater*, le *Gloria*, les *Ave* — une eau qui court et l'offrande du feu.

Comme la technique par la grâce, le pittoresque est dépassé.

PARODIE DE LOURDES

Rien ne manque à Lourdes : pas même la caricature de la vérité dont Lourdes témoigne. Je songe aux procédés de certains marchands — de ceux en particulier qui, chaque fois qu'un pèlerinage étranger arrive, modifient les inscriptions de l'étalage et, dans la langue des derniers venus, affirment que la maison est compatriote ; arborant du même coup le nouveau pavillon national. Ils en ont tout un stock.

Et cette parodie de l'universalité de Lourdes, j'avoue que je n'y suis pas fait encore et qu'à chaque changement de visage une nouvelle stupeur m'envahit.

Oui certes ! je préfère toute exaction qu'un certain risque accompagne et qui témoigne, de la part de celui qui le commet, une certaine violence, une exigence irrésistible, à de tels procédés si commerciaux qu'ils puissent être.

Il me semble que là, vraiment, Huysmans n'avait pas tort de voir du diabolique.

C'est la déformation, et presque point par point,

de tout ce qui se déroule dans le domaine de la grotte. Ce qui y est charité à l'égard de tous les chrétiens de la terre devient au dehors complaisance intéressée. Et duperie, la bonne foi. Ce qui est laideur, mais laideur qui ne gêne pas la prière et qui permet aux simples de n'être pas déroutés, devient, de l'autre côté de la grille, une conjuration de laideur, une répétition dans toutes les tailles et dans toutes les teintes, une caricature indéfinie et indéfinissable des formes très vénérées devant lesquelles ont été dites des prières par des âmes prosternées. La *Vierge couronnée* devient un flacon de verre dont la tête sert de bouchon ; quant à la grotte même on en fait en carton pâte, dans des dimensions très réduites, et où ce qui apparaît surtout ce sont les béquilles suspendues. Ailleurs, Bernadette à genoux se met à chanter de mécaniques *Ave*. Il suffit d'un tour de clef pour cela. Tout y passe. Et dont ces troupeaux sans défense viennent remplir leurs maigres valises pour que ceux du pays, qui n'ont pas pu se déplacer, y puisent du regret et de la nostalgie.

C'est peut-être là qu'on mesure le mieux quelle transfiguration de la laideur même apporte la lumière de la vérité. (Le corps de Jésus était de chair et lamentable quand, sur le Thabor, il consentit à se faire quelques instants glorieux aux yeux de ses disciples.) Et si c'est de misérables signes aussi que

tout le domaine de la grotte est rempli, la misère s'en dissimule dans un prodigieux emportement de la charité, au milieu des incessants tourbillons de la prière. Et quand tout est rendu à son silence, le sillage des âmes flotte encore autour de ce qui, partout ailleurs, écorcherait le regard et révolterait le cœur. La réalité de Lourdes est à ce point la prière, que la prière y transfigure tout ce qui lui sert à se propager. Et la laideur y est telle que, dépouillée de la prière et reproduite à des millions d'exemplaires, c'est aussitôt le démon qu'on y voit.

C'est par là qu'on peut s'assurer de la spiritualité de Lourdes, et que rien n'y compte que cette mortification des uns par les autres, cette pénitence à laquelle la Vierge prit la peine de nous convoquer. Car, une fois bénis, ces objets peuvent servir encore à nourrir des oraisons ; mais quant à suggérer ce qu'est Lourdes ils n'y parviennent pas ; étant vraiment, dans leurs prototypes, à Lourdes même, des accessoires bien secondaires. Ce que rien ne réussira à rappeler, ce que rien ne manifeste, c'est la profondeur du dévouement ; c'est l'intensité de la foi ; c'est la sublimité d'une abnégation sans pareille que, chaque jour, de l'aube à la nuit close, entretient ici l'indubitable présence de la Vierge. De tout cela que pourrait-il rester dans les boutiques, quand, entre la Grotte et le Parvis du Rosaire, on n'en voit déjà que

les signes extérieurs? Il faut se mêler à ceux qui viennent ici faire le sacrifice de leur temps, de leur fatigue, de leurs méditations, car bien souvent ils n'ont même plus le temps de prier. Il faut avoir vu à l'ouvrage tels brancardiers, dans un anonymat absolu, décharger des trains de malades, les réembarquer à toutes les heures du jour et de la nuit, maintenir l'ordre dans le soleil ou les torrents de pluie, dévêtir, pour les baigner, refaire, après leur immersion, les pansements des malades les plus purulents et les plus monstrueux. Puis, quand toute la misère humaine a plongé dans le petit carré des piscines miraculeuses, dans la même eau mais chargée de toutes les immondices des corps sales et suppurants, ils se baignent avec bonheur. Et la foi de certains les pousse jusqu'à boire de pleins gobelets de cette eau boueuse et pleine de sanies. Je puis en témoigner, car je les ai vus le faire. Et si nul n'a jamais attrapé aucune maladie dans ces libations écœurantes, il faut tout de même, pour mesurer à sa valeur leur mortification, savoir ce que c'est que cette eau quand toutes les plaies y ont coulé. Les sœurs de charité, les infirmiers c'est leur métier de se renoncer pour leurs malades. Mais que des laïcs, des femmes du monde, des ingénieurs, des médecins, des ouvriers, de jeunes étudiants fassent ce métier-là pour l'amour de la Vierge, c'est tout de même assez noble et assez rare,

surtout dans cette fraternité où l'on ne s'occupe même plus du nom les uns des autres. Et que tel bookmaker des courses de Deauville, tel barman de Montmartre endossant ici le tablier de baigneur, tirant là la civière d'un idiot ou d'un cancéreux deviennent, au nom du Christ, les camarades bran-cardiers de ceux qui portent les plus grands noms de France. Non! cette écume qui vient échouer de toutes parts jusqu'aux grilles de l'enceinte, elle n'importe pas. Ni les vieilles marchandes alignées comme les figures d'un hideux jeu de massacre où il suffit de vingt sous pour abattre le cierge. Ni cet injustifiable commerce de vanille usagée qui s'est mis à proliférer pour la séduction des gogos imbéciles. Tout ce qui touche à Lourdes est vite infâme ; mais c'est peut-être afin que soit mieux soulignée — et dans sa plus inexpugnable rareté — cette charité, cet oubli de soi qui, en pleine réalité, fait, du domaine béni par la Vierge, le petit refuge d'un prodigieux conte de fées.

Évidemment le diable n'est pas loin, mais ici encore obligé de se prêter au jeu de l'ennemie mortelle et continuant, malgré lui, de servir Dieu par elle.

On peut encore s'irriter chaque fois qu'il recommence ses manèges. Quand on en a découvert l'antidote on est à l'abri de ses coups.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

LOURDES ET LE DÉMON

LOURDES ET LE DÉMON

Visité hier le cachot où Bernadette logeait au temps des Apparitions: c'est une chambre sans air, sans lumière, qui devait être fétide quand toute la famille Soubirous y logeait.

Le soir, comme c'était le 14 juillet, feux d'artifices sur la ville. Embrasement du château qui, durant la procession aux flambeaux, devient chaque nuit un gros jouet percé de trous où la lumière sur un rythme accéléré s'allume et s'éteint sans raison. Déjà ces illuminations quotidiennes semblent bien superflues qui, de ce décor suspendu, font une espèce de mécanique que celui qui l'a déclenchée n'arriverait plus à arrêter. Comme les objets de piété parodient la piété, ces jeux de la lumière essaient de l'emporter sur la clarté des cierges. C'est comme une forme vide qu'un préposé, qui n'aurait rien de mieux à faire, agiterait sans se lasser. Ici et là les éclats d'un ciel qui se galvauderait.

Et quand on pense que des cerveaux humains imaginent ça dans le pays où la Vierge a apparu, comme si le souvenir et la permanente réalité de

ces apparitions ne suffisaient pas, on se prend à désespérer, car il ne s'agit plus seulement de la puérité de la trouvaille, mais de notre badauderie incurable. Le château fort s'est mis à cligner de l'œil pour séduire, lui aussi, ces enfants que nous sommes. Et cela me paraît toujours un peu burlesque et douloureux.

Là aussi, évidemment, le diable a sa part. Mais, comme dans les rues de Lourdes, ses singeries ne réussissent qu'à aviver notre désir d'amour et notre nostalgie de Dieu.

Néanmoins il ne faudrait pas sousestimer ses dégâts, car dans combien de cœurs ne parvient-il pas à concentrer sur ses jeux l'attention que Marie réclamait ? Il est clair qu'il varie ses moyens selon les exigences et la capacité de son public. Ici il n'a point de prise sur ceux qui sont allés à la simplicité suprême par amour de la simplicité ; mais il touche, peut-être plus qu'on ne pense, ceux pour qui Lourdes est fait et que n'ont jamais encombrés l'esprit critique ni les soucis de la beauté. Ici, c'est la foule qu'il touche — c'est elle qu'il dispute aux désirs de la Vierge.

Tout ce qui distrait l'âme, à Lourdes, est parent du diable. Et c'est par ces distractions qu'il lui est permis de hausser la voix. Des distractions en apparence innocentes et même, parfois, de pieuses

distractions, mais qui attirent l'esprit et qui l'attachent à la satirique parodie de ce qu'il était invité à venir ici contempler. La distraction offerte par des apparences vidées, par la creuse image des formes d'où l'amour a été soigneusement chassé. La bêtise est ici plus affligeante que n'importe où, parce qu'elle prétend ingénument à nous offrir l'image de la sainte naïveté et que, tout en détournant le cœur des simples, elle ne tend à rien de moins qu'à ridiculiser, aux yeux des autres, pour les en éloigner, la merveilleuse beauté de ce qui a dépassé la beauté et je veux dire : la prière et le feu.

Si les illuminations du château parodient l'oblation des cierges qui, là-bas, ne cessent de brûler, ce feu d'artifice « national » à l'opposé des flammes dont la grotte est pleine et qui n'ont d'autre objet que de louer celle dont le passage à jamais éclaire ce pays, il prétend concentrer sur soi notre attention.

Ce sont toujours les moyens accordés par Dieu dans telle et telle circonstance, dans tel lieu, à telle époque, que Satan est réduit à déformer pour s'en servir. Son seul but étant peut être de détourner, par cette voie presque imperceptible, de Dieu sur l'individu, l'attention que l'individu ne s'aperçoit pas qu'il ne consacre plus à Dieu. Il semblerait qu'ainsi le Malin pourrait se définir : l'ange qui réussit à

modifier juste assez le sens d'un moyen légitime pour dissimuler, à celui qui s'en servait par amour, qu'il s'en sert désormais par distraction et par plaisir — si bien que l'intention spirituelle, qui est l'essentiel aux yeux de Dieu, se trouve être insensiblement déviée et faussée, et que, dorénavant, elle sera de plus en plus naturellement sollicitée à s'écarter de son but.

La surnature se dégrade et se fait naturelle. On le mesure bien ici. Et surtout quand on consent, dans la pauvre chambre de Bernadette, à méditer sur les raisons qui firent la Vierge de la Crèche aller chercher, jusque dans cette inhabitable écurie, dans cet ancien cachot pour voleurs et pour vagabonds, celle qui ne songeait à rien d'autre qu'à bien s'offrir à Dieu.

Et l'on comprend aussi avec quelle puissance s'impose l'identité du sort de Bernadette et du sens spirituel de Lourdes.

Lourdes est la ville de toutes les distractions et qui ne livre sa plénitude qu'au cœur qui leur échappe.

Lourdes est la ville du pittoresque et de la séduction qui réussit à posséder ceux-là seuls qui les ont surmontés, qui ont tout vendu pour acquérir la perle précieuse d'un amour parfaitement mortifié.

Il ne s'agit pas de voir que Lourdes, contrairement à ce qu'en pensait Huysmans, est au milieu du plus beau paysage. Il s'agit pour l'âme de renoncer à tout, et même à cette beauté-là, pour s'ensevelir dans les souffrances indicibles de ceux qui sont ici le corps mystique du Christ.

Il s'agit ici, sans faillir, d'orienter l'intention de son cœur pour plus complètement s'anéantir.

C'est ce que clame Bernadette derrière les jeux et les séductions du démon.

Et si, aux yeux qui jettent un regard droit, toute distraction semble à Lourdes plus ridicule que n'importe où, c'est que c'est précisément la distraction que le diable propose pour répondre à l'exigence d'un total abandon.

Bernadette, c'est un petit corps pauvre et malade qui séduisit la Vierge. Et cela ne signifie pas qu'elle n'était pas puérile et joueuse et rieuse, mais ni ses jeux ni ses rires n'étaient de la contrefaçon.

Ce dont elle se réjouissait c'était d'être une petite fille vivante sous le regard de Dieu.

Ainsi, le démon, c'est la contrefaçon de la simplicité. Et il est à Lourdes mieux chez lui que n'importe où. Il y agit avec une impatiente ardeur. Dans ce domaine de la Vierge, on le sent pressé, provocant, absurde et furieux. Et son manège est à la fois de séduire les simples et d'écarter les délicats. C'est lui

que je me rappelle avoir entendu jadis, par ici, dans un temps où je n'étais pas sensible encore à la douceur infinie qu'autour de la grotte un cœur attentif perçoit.

On ne réussit ici à lui échapper, qu'en travaillant effectivement pour les malades et pour l'Immaculée.

LOURDES ET LE MONDE

LE MONDE ET LE NORD

Pas bougé de Lourdes depuis six semaines. Et nulle envie d'aucune promenade. Reçu des cartes qui m'apportent les plus belles vues du Parc de Versailles. Comme tout cela me surprend. A quoi bon ces jets d'eau ? Ces vapoureux arrière-plans ? Cette belle ordonnance des massifs et des balustrades ?

Et pourtant, un petit pincement au fond de mon cœur m'avertit que je n'y suis pas encore insensible. Ce sont comme des traces qui se remettraient à vivre du fond d'un passé enseveli sous un univers étranger. Voici donc quel monde fut le mien ; où rien n'importe que de se plaire.

Ici, cette armée de malades, ces flots de prières ; là-bas, une existence où le mal est caché. Ici, quatre murs et des infirmes par centaines qui se baignent dans une eau sale où ils espèrent que la Vierge tout à coup va faire se passer quelque chose. Là-bas, une eau jaillissante et folle qui déploie ses belles formes dans l'air. Ici, une nature qui n'a d'autre raison que d'être ; et, là-bas, toute une savante architecture et de feuillages et de statues et de bassins édifiant sous nos yeux l'illusion d'un monde

qui ne dépendrait que de l'homme. Ici, toute la faiblesse, et, là-bas, ce qui la dissimule. Oui ! ces cartes de Versailles viennent sonner le rappel d'un monde abandonné.

Mais pourquoi l'ai-je abandonné ? Est-ce qu'il n'était pas plus facile d'ignorer la misère ? Et qu'est-ce donc qui me pousse à présent ici à m'y plonger ?

Mais maintenant qu'il ne suffit plus d'en détourner la tête pour que cette misère ne soit pas, et qu'en face de cet univers d'oubli, de rires et de beauté nous appelle à grands cris l'univers de la détresse et de la charité, c'est la beauté qui paraît vaine — et l'oubli qu'on y trouve une assez déloyale lâcheté. Qu'attendons-nous de ces incurables qui passent tout au plus quatre jours parmi nous ? Nous sommes devenus les serviteurs de ceux que nous ne connaissons pas. Nous sommes devenus d'anonymes rouages dans une grande usine où plus rien n'importe que de se sacrifier.

Étrange renversement. Qui m'eût dit, quand j'ignorais encore ces profondeurs de la pitié fraternelle, qu'un jour mon plaisir ne me toucherait plus et que mon cœur altéré ne chercherait plus à se divertir. Hors de moi-même je n'aimais rien, et il fallut au Christ une étrange puissance pour me vaincre à ce point dans ma plus irrécusable, mon immédiate certitude.

Et pourtant, sous ces formes nouvelles, n'est-ce pas encore moi seul que j'aime ? Après l'image de ma vigueur et de mon équilibre, celle de ma faiblesse et de ma dissolution ? Dès lors que nous est donnée l'inquiétude du ciel, de quoi pourrions-nous nous occuper encore que de le préparer ? Et pouvons-nous décidément aimer rien d'autre que nous-mêmes ?

Qu'y a-t-il donc de fraternel dans ma pitié ? Il est vrai ! nous sommes livrés à nous-mêmes et sans aucune rémission. Le seul espoir, c'est de substituer le Christ à nous, mais en nous encore, et pour cette seule raison que le Christ est plus nous que nous-mêmes. Triste univers que nous sommes ! et rien ne nous touche qui ne l'ait traversé d'abord ; un univers où il importe de laisser pénétrer, ne fût-ce que par ses reflets, la réalité non plus de nos plaisirs mais de la souffrance des autres. C'est là toute la différence. Et je doute que, dans la clôture où nous vivons, il y ait moyen de se délivrer davantage. C'est ici, et dans l'égoïsme de notre charité la plus abandonnée, qu'il faut venir mesurer les inéluctables conséquences du péché que nous portons. Entre le mal et le bien il n'y a que l'épaisseur du Christ, car, quant à nous, c'est toujours dans le mal que nous sommes plongés. Il n'y a vraiment pas d'autre voie pour nous délivrer de nous-mêmes, que l'espoir en la misé-

ricorde. Et c'est par là que je m'explique cette richesse intarissable et que naguère je ne soupçonnais pas, l'inépuisabilité des plus simples prières. Elles sont une demande inlassable, le plus pressant des appels au secours. Mêler la misère des autres à la sienne, c'est la seule manière dont nous disposions, et combien misérable, pour nous délivrer un peu de l'exclusive angoisse de la nôtre.

Versailles et ses parcs ne sont plus rien pour moi, car je ne sais que trop que dans ces constructions humaines la communion qui nous est le plus souvent accordée avec les autres hommes, c'est celle du mensonge et de l'illusion. Il faut se jeter à corps perdu dans la prière du cœur, et dans celle des mains, de la tête et du corps, pour commencer d'apercevoir ce qui, par la grâce de Dieu, deviendra peut-être un jour notre salut.

Les beaux jets d'eau qui se déploient dans l'air et qui répandent la fraîcheur, je n'y trouve plus rien que la dissimulation frauduleuse d'un irrécusable destin. A quoi bon Versailles ? A quoi bon nous promener encore ? Il n'importe plus que de céder à Dieu toute l'étendue de son cœur.

75^e ANNIVERSAIRE
DE LA DERNIÈRE APPARITION

Je quitterai donc Lourdes avec le double inoubliable souvenir : d'avoir pu y prendre part à cet anniversaire ; et d'avoir enfin rencontré parmi les pèlerins celui qui eut la grâce d'un des miracles de Lourdes les plus étonnants. Mais, quoiqu'il fût là, et que je pusse encore reconnaître la trace de ses blessures, sa présence pourtant ni l'émotion de lui parler ne pouvaient remplacer pour moi l'expérience que ce serait de voir, par exemple, sous mes yeux, un loup guérir. Encore une fois, je ne demande aucun signe et j'admets tout ce qu'on me dit au sujet de ceux que Dieu peut accorder ici. Mais quant à affirmer le miracle, je ne m'y résoudrai que lorsque je l'aurai constaté de mes yeux, avec la certitude de Thomas reconnaissant, dans les plaies du Seigneur ressuscité, les plaies de l'homme dont il pleurait la mort.

Émotion d'entendre affirmer, par celui qui l'éprouva, la stupéfiante commotion et cette inconcevable joie, après huit ans d'hôpital, de voir ses chairs brusquement se fermer, son bras redevenir mobile et l'épilepsie disparaître. Oui, sans doute, je crois

tout cela, car ici personne n'a intérêt à me tromper. Mais quant à devenir moi-même, sur les dires d'un autre, l'apôtre des miracles de Lourdes, cela, évidemment, je ne le puis pas. Je ne demande point ces signes ; mais j'imagine quelle force y puiserait — non pas ma foi qui n'en a nul besoin, plutôt cette conscience, toujours défaillante, de la permanente intrusion parmi nous du monde que nous ne voyons pas. Et, dans le secret du cœur, il me semble que ce n'est pas une impure curiosité qui me fait malgré moi désirer cette stupeur : de voir enfin se manifester l'invisible et le muet.

Je garderai tout de même de vous, John Traynor, l'image d'un homme solide et franc qui, avec une simplicité brutale et charmante, consentit à me faire toucher sur son front les terribles blessures guéries au passage du Très-Saint-Sacrement, portefaix qui peut enfin travailler dur et aux besognes les plus rudes ; mais à qui le double signe qui lui reste : une main déformée et une pension d'incurable, interdit d'oublier ce qu'il était devenu.

Je garderai aussi de cet anniversaire que j'eus la joie de fêter, aux lieux et à l'heure même où la petite Bernadette vit la Vierge pour la dernière fois, un souvenir un peu déçu peut-être mais bien durable. Oui, un grand souvenir, car ces foules, ces évêques français, belge, anglais, espagnol,

yougoslave, russe, africain, ces six évêques annamite et chinois, cette énorme cour que constituait, autour de la chapelle obtenue par la petite bergère, les peuples les plus divers unis dans une fraternité sans défaut, cinquante mille personnes venues de partout et qui, sans se comprendre, ne songeaient qu'à s'entr'aider, tous prosternés dans un unique amour comme un seul grand corps mobile et passionné, ce spectacle du peuple des peuples, de l'Israël de la terre tout entière rassemblé sur les parvis de cette Jérusalem qui, quoiqu'on y vienne implorer la santé pour les malades, est plus céleste qu'aucune ville du monde, cette masse immense d'âmes disséminées jusque sur les prairies de l'autre bord du Gave, cette religieuse émotion d'une multitude adorante, il fallait venir à Lourdes en mesurer la force et l'unité. Il faut le miracle de Lourdes pour que cette vivante constellation de l'amour soit rassemblée.

Et le soir, quand, remontant vers la ville, je voyais, dans la douceur et l'ordre, devant nous, derrière nous, sur le chemin montant cette foule serrée, je me disais que si Bernadette ne nous a pas transmis un message de la Vierge, si elle fut, ce que toute sa vie dément avec une très singulière précision, une pauvre hallucinée, elle, que son équilibre spirituel, son surhumain effacement, proposent au con-

traire aux chrétiens comme un des modèles les mieux réussis de la perfection, si Bernadette a menti, si, de plus, il n'y a vraiment jamais eu de miracle à Lourdes, alors vraiment ce Lourdes, vers qui les peuples se dirigent chaque année plus nombreux, confond encore plus l'imagination et l'intelligence que ne le ferait un Lourdes authentiquement choisi par la Reine du Ciel. C'est tout à fait comme l'Évangile, je veux dire comme la réalité chrétienne essentielle à qui des exégètes désespérés refusent que son fondateur ait vécu. Oui ! si le Christ n'a pas existé, alors la réalité chrétienne, la persistante action de ces quelques vérités sans appel, de ces quelques exigences qui ne laissent à la nature nul répit jusqu'à ce qu'enfin elle soit parvenue à se vaincre, cette séduction, cet attrait exercé sur les plus faibles hommes et sur les plus forts par quelques commandements qui ne laissent pas de place à la facilité, cet ordre impérieux d'avoir à surmonter les lâchetés de la chair, cette foi inhumaine qui, sur les âmes les plus opposées, exerce un si prodigieux attrait, rien de tout cela n'est plus explicable si le Christ n'a pas existé et s'Il n'est pas le Seigneur et le Dieu.

Quant à la vérité de l'Église, il me semble qu'elle aussi, cette réalisation de l'unité humaine, ce grand organisme spirituel qui fonctionne comme un orga-

nisme vivant quand les soucis temporels sont écartés, quand l'égoïsme est vaincu par l'amour d'une commune mère, cette vérité de l'Église, cette catholicité qui n'est pas seulement dans l'espace, mais à tous les degrés successifs de l'intelligence et de la sensibilité parce que mieux qu'ailleurs chacun y est pris dans l'oraison de tous, la vérité de l'Église qui dépasse toutes les vérités nationales, toutes les provisoires erreurs de la terre, éclate à Lourdes mieux qu'ailleurs avec une irrécusable évidence. La commémoration d'une bergère par des délégations venues de tous les points du monde, je ne me lasserai pas d'y revenir, car elle est le triomphe d'une âme que rien, si ce n'est la grâce et l'amour de la Vierge, ne distinguait de toutes celles qui l'entouraient dans les montagnes de son pays. Et la victoire aussi, fragile certes et contestée et de toute part combattue mais tout de même affirmée dans les dialectes les plus divers, d'un commun idéal auquel le Christ a convoqué, quels qu'ils fussent, tous les peuples de la terre.

Lourdes, paroisse de la chrétienté, comme tu étais belle et parée d'amour soixante-quinze ans après les révélations de celle que la Vierge avait choisie, parce que, sans être très brillante, elle était pieuse et pure, soixante-quinze ans après que Bernadette eut lutté pour défendre, contre les autorités

civiles et religieuses qui essayaient de concert de la faire s'embrouiller dans ses pauvres récits, pour défendre, envers et contre tous, les quelques mots que venait de confier, à son cœur fidèle, l'Immaculée Conception de Marie. Ce rôle de la pauvreté, de la petitesse et du néant, ce déclenchement, par celui qui consent à n'être que l'instrument le plus docile au souffle de l'Esprit, des multitudes de tous les coins du monde (j'ai vu aussi des Indous venir baiser la roche ; j'ai prié auprès d'un prêtre japonais ; et, dans la procession, un homme énorme, juste derrière le fanion d'un scout, portait la bannière, plus étrange encore, d'un comité berlinois) — voilà le miracle chrétien et très singulièrement le miracle de Lourdes qui est aujourd'hui l'image même de la chrétienté.

Je ne dis pas que je ne suis pas peut-être plus sensible au silence d'une Chartreuse qu'à ce mouvement de masses qui, alors même qu'elles sont silencieuses, font un si grand remous et sont comme le flux d'une mer si bruyante. Mais ce dont je ne me lasse pas de m'émerveiller, c'est que la même Église puisse avoir des figures en apparence aussi incompatibles : qu'une Chartreuse, qu'une Trappe et que Lourdes. C'est que ces visages sans rapport apparent, aux extrêmes de la spiritualité humaine, expriment pourtant, avec les mêmes mots, une identique foi et un unique amour. Bien mieux : qu'un même chape-

let puisse être médité par tous avec, sans doute, une variété infinie de nuances, avec autant de nuances qu'il y en a pour différencier les uns des autres tous les esprits, et que, dans le déroulement de ce même chapelet, les âmes les plus dissemblables puissent s'élever ensemble dans une commune soumission à l'autorité qu'ils confessent d'une voix unanime.

O douce et bienfaisante unité de l'Église où la variété innombrable des créatures de la terre vient se confondre et se mêler, ô bienheureuse image de l'unité de la Très Sainte Trinité, puissions-nous te prêter et ne jamais te refuser le profond accord de tous nos esprits et de tout notre cœur.

Et qu'importe qu'après de cette exaltation d'une foule muette il y ait eu dans les offices de l'anniversaire des fautes qui en ont terni l'éclat ? Peut-être même ne les aurais-je pas observées si elles ne m'avaient fourni une très pertinente confirmation de mes hypothèses. Mais ce que j'aime à Lourdes m'apparaît en effet, par ces défauts mêmes, le propre de Lourdes et ce, précisément, pourquoi Lourdes est Lourdes. Si j'aime la spiritualité des Trappistes et des Chartreux, si je loue l'Église d'avoir donné à ces grands amants du silence et de la solitude le moyen le mieux adapté à leur nature pour lui permettre de se surnaturaliser et, à la faveur de cette intime transmutation, de vivre dans une communion

plus parfaite avec Dieu, j'aime Lourdes et je bénis la Vierge d'y avoir appelé les foules, d'avoir désiré qu'il y vînt du monde par processions indéfiniment déroulées et chantantes et variées. Mais si Lourdes est la Mecque de tous les peuples, la splendeur du *Credo* et du *Magnificat*, chantés en commun par la multitude assemblée autour des sanctuaires, nous montra qu'il importait de faire participer celle-ci à la célébration même du culte. La musique, et quoiqu'il y en eût de Bach et de Haendel dont on commit l'erreur d'accompagner les messes, mit dans une pleine lumière l'incompatibilité de Lourdes et de cet art moderne élaboré par des individus isolés pour la délectation d'individus sans racine. Ou bien il eût fallu, ce qui était impossible, une commune participation de tous les fidèles dans un immense mouvement de plain-chant, ou bien que toutes ces foules accompagnassent en latin ou, ce qui eût été moins beau mais peut-être plus facile, en français, par de simples cantiques, tout le déroulement des offices. Sans doute le silence était grandiose, mais la musique trop profane le troublait sans soutenir le moins du monde l'attention de tous ceux qui, même assemblés, restent des hommes fragiles et toujours prêts à se laisser distraire. Non, décidément, pas plus la musique que l'art — sous leur forme moderne du moins et tant qu'un art religieux et une

musique religieuse n'auront pas refléuri — rien, ni même la beauté, de ce qui est un produit de la culture individuelle ne devrait pénétrer dans le domaine de la grotte. Et c'est sans doute que cet art, si satisfaisant qu'il soit à notre individualisme absurde, est directement opposé à la prière et à la communion des âmes dans l'amour. La laideur, ici encore, vaut encore mieux que notre beauté, car vraiment cette beauté est amère et elle n'a pas accès au cœur des foules qui prient.

Je le mesurais encore mieux le soir, quand, ayant surmonté ma répugnance à l'égard des processions aux flambeaux, je consentis enfin, pour me mêler un peu à cette foule dans sa plus naïve simplicité, à y prendre place à mon tour. Eh bien, il me faut l'avouer, l'entraîn très calme et très fervent de tous ceux qui composaient l'énorme serpent de feu, la ferveur de ces simples cantiques aux rimes imbéciles me toucha jusqu'au cœur et me parut mieux manifester un besoin d'amour, être mieux accordé avec l'esprit de Lourdes, que je ne l'avais imaginé avant d'y prendre part ; et aussi que n'y eussent réussi les productions les mieux élaborées de nos meilleurs musiciens. Et je mesurais, du même coup, à quel point l'art a pu se séparer du peuple, à quelle profondeur l'abîme s'est creusé qui nous sépare de ce qui vit — et pour quelles raisons cet art est si vite

périmé. A défont d'art populaire, la prière se contente, pour monter vers Dieu, de supports plus médiocres parce que plus naïfs et quelquefois plus naïvement vaniteux. Non, il ne faut rien rejeter de Lourdes : ni le sentimentalisme puéril de ses décorations misérables, ni la profération des cantiques les plus niais. Et il nous faut nous en prendre à l'art moderne plein d'orgueil et d'artifices, si le céleste Lourdes se sent mieux à son aise parmi la laideur de ces niaiseries que dans la soi-disant beauté des nôtres. Mais quelque chose me dit que si le plain-chant se remettait à vivre dans le peuple chrétien, peut-être s'accorderait-il au caractère de Lourdes et ne tarderait-il pas de s'y substituer non seulement à telle musique de concert, mais à cela même qui, faute de mieux, y supporte à présent, le moins mal, l'enthousiasme religieux.

Lourdes, ville où rien d'individuel n'a de part, comme tu as su me laver de mes vieilles erreurs, me les rendre étrangères et ridicules ; et comme je sens qu'il me faudra souvent me plonger dans tes eaux pour guérir d'un mal plus grave que tous nos maux ; ville où l'égoïsme se dissout ; où il n'est plus possible au solitaire de bonne volonté de se prendre encore pour objet ni pour fin. Et à l'âme attentive le diable s'y montre à nu dans toutes ses contrefaçons ; il s'y réduit à cet unique aspect d'être, par

excellence, la contrefaçon. Ville authentique, et si loin que tu sois du silence que par-dessus tout pourtant j'imaginai d'aimer — ville authentique en dépit de tout le frelaté qui vient écumer à tes grilles — comme tu es devenue chère à mon cœur, paroisse de la chrétienté.

Et puisque l'heure est venue où je dois te quitter, je voudrais noter, tant ils me parurent émouvants, ces adieux que j'ai vu faire, quelques instants avant de partir s'embarquer, par des pèlerins solitaires réunis devant la grotte dans une même pensée. C'est, chaque jour, un solennel anniversaire des apparitions. Mais, ce soir-là, il me parut que des âmes solitaires réussissaient à s'exprimer, sans rien abîmer du tendre visage uni et composé que nous offre cette grotte au soleil de chaque jour. C'était après dîner ; je prolongeais ma prière. Et voici que, un par un, ou par tout petits groupes, les Lyonnais s'en venaient une dernière fois contempler ces lieux ou ils avaient, les jours précédents, si bien prié. Ils revenaient une dernière fois confier leurs intentions à celle dont ils ne doutaient pas qu'elle ne fût là, en permanence, occupée à les écouter. Une vieille femme au bras de sa fille vint déposer un bouquet à l'entrée de la grotte. Puis ce furent de petits garçons. Et, comme la grille était fermée, ils firent rouler entre les barreaux jusqu'à l'autel les cierges dont ils étaient chargés. D'autres

encore arrivaient avec des bonbonnes. Et tous portaient une petite valise, la misérable petite valise gonflée sans doute de tous leurs objets de piété. Ils posaient d'abord leur bagage ; puis ils s'agenouillaient, étendaient les bras, et, comme s'ils n'en avaient pas eu leur compte, récitaient, Dieu sait pour quel malade ou pour quel pécheur, une ultime dizaine de leur chapelet. Je n'ai peut-être rien vu, durant ces six semaines, de si déchirant que cet afflux de groupes dispersés et qui, si peu concertés qu'ils fussent, se retrouvaient là une dernière fois, se rassemblaient encore sans l'avoir désiré, et refaisaient, sans le savoir, une nouvelle réunion, mais intime et silencieuse, de leur pèlerinage dispersé. Ah ! oui, je touchais la bonté de ce peuple, et de ces paysans debout, la gourde en bandoulière, de toutes ces jeunes filles au pauvre béret qui n'étaient pas venues à Lourdes pour se promener mais qui, malgré tous les exercices de ces six jours, n'en avaient pas encore assez de se rappeler au souvenir et au cœur de la tendre Mère. Bientôt ceux qui allaient faire la procession arrivaient avec leurs cierges allumés ; et les pèlerins démunis, les voyageurs sans lumière n'étaient plus que de petits flots que la foule, qui ne cessait de croître, encerclait de plus en plus. Et il n'y eut plus bientôt, dans le soir qui tombait, que la vaste marée des petites

lumières qui se mit enfin à se mouvoir et à chanter.

Mais je veux réserver ma dernière pensée pour les vingt-cinq mille petits enfants que je vis, un jour de juin, déferler comme un inoubliable torrent. Il y en avait de toutes tailles et de tous les costumes. Et c'était aux pieds de la Vierge, avant que ne les eussent trop flétris leurs désirs et la vie, comme une offrande rapide de tous les diocèses voisins dans leur fleur la plus tendre. Ils allaient par groupes de collèges et de confréries. C'étaient de petites prairies ambulantes où les costumes des croisés, les voiles d'enfants de Marie, les simples vêtements marins, les blouses des petits paysans, l'uniforme des scouts et des éclaireurs se succédaient sans discontinuer.

Ainsi, dans des cœurs incessamment renouvelés c'est l'anniversaire de toutes les apparitions qui, chaque jour, du printemps à l'automne, se met vraiment à refleurir en accords collectifs, à longueur de nuits et de journées.

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

DEUXIÈME PARTIE

SANCTIFICATION
DE LA
MÉDIOCRITÉ

DEUXIÈME PARTIE

SANCTIFICATION

DE LA

MÉDICRITÉ

RETOUR

REVUE

Je reviens donc de ce pays où Dieu n'a pas de part. Et la grande affaire est d'y varier chaque jour, pour étonner et pour plaire, la couleur de son pyjama. Si je m'y suis prêté aux conversations de tel et de tel c'était pour essayer de m'y intéresser — comme s'il n'eût dépendu que de mon propre effort de trouver dans ces cœurs un peu plus de substance que je ne leur en prêtais. Je n'ai rien trouvé du tout qu'une absence d'amour colorée de désirs. Cette classe est vraiment morte. Elle a pris sa jouissance pour fin : elle y est enfoncée jusqu'au cou. Et voici que je retrouve Lourdes. La même ferveur qu'à mon départ, mais sous des bannières nouvelles, ne cesse de s'y presser, m'accueille encore, m'invite à m'oublier moi-même. Et comme le mot de « satisfaits » suffit à peindre le pays d'où je viens, ceux de générosité, d'abondance et d'amour se pressent ici sur mes lèvres.

Je voudrais à présent entrer dans l'âme des malades, de ceux pour qui Lourdes est fait.

Et sans doute la Vierge n'a jamais parlé d'eux dans ses apparitions : c'est aux seuls pécheurs qu'elle pen-

sait. Mais pourtant c'est pour eux que la source a jailli.

Et c'est qu'à travers les malades ce sont encore les pécheurs qu'elle vise.

On ne viendrait pas à Lourdes si ce n'était que pour implorer de Dieu la conversion du monde. Ceux qui viendraient ne seraient pas bouleversés autant que par cet étalage de la misère humaine. Tout de même la sainteté n'est pas si courante, même chez les chrétiens qui y ont pourtant vocation plus précise; non, la sainteté n'est pas assez fréquente pour que Dieu ne soit pas obligé d'accorder une prime alléchante à nos dispositions les meilleures qui risqueraient sans elle de demeurer bien faibles. Et ce n'est point cet appât du miracle qui me fera rejeter Lourdes ni mépriser les pèlerins, car il faut que tout le peuple prie. Et plutôt admirerai-je encore la poignante humanité des moyens auxquels Dieu condescend pour amener jusqu'à lui ses plus pauvres enfants. Si Lourdes est la cité des suppliciés, c'est précisément parce qu'elle est, dans la pensée de Dieu, la ville où tout doit être mis en œuvre pour la conversion des pécheurs; où le regard doit être frappé sans cesse du néant de nos corps, où la souffrance vient assumer sa part dans l'œuvre de la Rédemption. Lourdes est la ville d'où monte plus fervente la prière en faveur des pécheurs, parce qu'elle est la ville où nous sommes

contraints de faire le plus poignant aveu de notre insondable néant.

Tendre Vierge de Lourdes, c'est ici que nous devons convenir que votre tendresse ne peut pas se passer de la douleur des hommes et que, dans le long drame de l'histoire, l'amour de Dieu et notre souffrance sont joints, comme deux indispensables personnages, dans un dialogue que nous ne comprenons pas, mais dont nous savons bien qu'il se poursuivra, en dépit de l'orgueil, jusqu'à la consommation des siècles.

Je voudrais pénétrer un peu dans le cœur de ces ambulantes hosties où la douleur du Christ vient sans cesse se refléter. Mais autant il m'est aisé de parler aux grands du monde, autant m'épouvante la moindre démarche auprès de ces malades. Devant eux j'ai l'impression d'être devant des corps qui sont à peine des corps, des objets consacrés.

Et il me semble que toute curiosité est ici profane, comme si la maladie était une zone où nos navigations sont interdites : le domaine que Dieu s'est gardé.

Et je prends tous les détours — en dépit de ma grande envie de savoir ce que, dans cette âme des malades, Lourdes dépose — je m'efforce malgré moi de retarder le moment de ce qui m'apparaît malgré tout comme une effraction sacrilège.

La vérité, c'est que la littérature corrompt tout ce

qu'elle touche ; et qu'il faudrait prêter à ces malheureux le secours de mes bras pour avoir le droit de leur demander quoi que ce soit. Lourdes est une ville — Zola l'a bien montré, et Huysmans aussi — où l'esthète et le curieux n'ont point de droit, où tout est emporté dans la circulation d'une secrète charité. Comme me le disait une malade, trouvant, dans sa joie d'être venue, le mot qui va droit au cœur : « A Lourdes ce n'est pas comme ailleurs : on aime ».

Cela je ne me lasserai pas de le dire. C'est la ville où ne pas se dévouer est impossible. Le plus vulgaire s'y désembourgeoise, et le délicat s'y dégidiifie. Ce wagon de troisième est à ciel ouvert : le domaine par excellence de la Sainte Visitation. C'est au point que tous les littérateurs y échouent. Léon Bloy lui-même qui, pour rejeter Lourdes, disait qu'il commencerait d'y croire si on lui montrait un homme venu pour y solliciter la maladie. Mais j'ai vu des malades qui imploraient pour leur voisine une guérison qu'elles ne demandaient pas pour elles, car leur voisine était mère de six enfants et il leur semblait importer davantage qu'elle guérît. Cela, j'ai entendu une moribonde me le dire d'une voix qui ne mentait pas. C'est cela que l'on trouve à Lourdes. Il faut déposer ici toute littérature et se faire peuple si l'on peut, car à moins de cela Lourdes ne se livre pas.

PROCESSION DU BAISER

Il me semblait, hier, regardant défilier dans la grotte le continu cortège des pèlerins, qu'un nouvel aspect de Lourdes était en train de se dévoiler devant moi ; comme si je n'eusse encore jamais vu tous ces gens que, pourtant, chaque jour depuis, des mois, je regardais passer ; il me semble que, jusqu'alors les dévisageant, je me bornais à essayer de discerner de chacun le caractère touchant ou ridicule. Hier, c'était d'un seul coup tout l'ensemble que je saisis dans sa sous jacente unité. Et, ne doutant plus que ce ne fût la procession d'un univers de péchés, je m'étonnais de m'être encore si peu occupé de la grotte, de ce petit creux dans la pierre que pourtant la Vierge s'est choisi et qu'elle n'a pas dû se choisir sans raison. Entre ces parois, toutes noircies de la fumée des cierges, je ne songeais plus à repérer les insignes distinctifs de chaque pèlerinage ni à m'émerveiller de l'universalité prodigieuse de Lourdes, où les délégués de toutes races et de toutes classes se supportent, s'entr'aident, affirment en Dieu leur parenté. Non ! c'était moins en Dieu que je saisisais

cette fois leur identité, que dans leur nature même, dans leur plus pauvre nature de pécheurs, dans le plus humble aveu d'une indéfectible misère. Et, pour tout dire, je les regardais défiler pressés, silencieux, frottant de leurs chapelets la paroi de la grotte, comme le plus émouvant des cortèges : le cortège des pauvres honteux.

Il n'y a pas, dans tout le domaine sacré, un autre lieu ni un autre moment plus touchants que cette grotte, quand toute prière s'est apaisée et que son étroit enclos s'ouvre aux pèlerins pour qu'ils y déposent un baiser.

La procession du Saint-Sacrement, c'est toute la ferveur d'une foule qui accompagne son Dieu dans un délire bien réglé. La procession aux flambeaux, c'est la détente de cette foule prenant occasion d'une louange permise pour laisser chanter toute sa fantaisie. Et ce court instant que je notais avant de quitter Lourdes, cette heure du crépuscule où ceux qui restent encore, d'un pèlerinage déjà aux trois quarts embarqué, viennent, en attendant leur train, présenter à la Vierge un ultime adieu, le plus personnel, ce moment qui s'écoule si vite après l'extinction des dernières prières collectives et l'arrivée des premiers porte-flambeau pour la promenade de tout à l'heure, ce retour auquel on n'a pas pu se dérober aux lieux où le cœur trois jours fut inondé

de grâces, cela même n'atteint pas au déchirant aveu du cortège qui, dans la demi-heure d'avant la fermeture, s'écoule de la grille d'entrée à celle de la sortie, silencieux et peu pressé, mais harcelé sans cesse par les exhortations du gardien à ne pas s'attarder, à ne pas s'arrêter à cause du grand flot qui attend par derrière la faveur, lui aussi, de passer. Dans cette ville où tout acte prend, sitôt fait, sa valeur collective, ce défilé, un à un, des membres des pèlerinages dispersés, ce libre, ce volontaire accomplissement d'un geste qui n'a pas pour objet de rien demander, qui n'est pas une action de grâces, qui n'a rien non plus d'une curiosité profane — son seul mobile étant de témoigner de la pure affection des cœurs qui ont retrouvé leur mère, — quand on en a saisi la secrète unité, quand on a réussi à se placer dans le sens de son cours, à l'intérieur de son déploiement continu, on se sent remis en présence de sa propre misère. Non, il ne s'agit plus là d'adorer Dieu: la Sainte Réserve est absente, et toute invocation s'est effacée. On est vraiment aux pieds de la Sainte Vierge; on n'est plus en présence que d'Elle seule. Et c'est pour cela que chacun, osant songer à ses péchés, sans avoir l'air de rien les dépose devant elle. S'il s'agissait d'une action de grâces à rendre, d'une demande à formuler, ce tête à tête ne serait pas si pathétique. La qualité de chrétien y interviendrait;

le souvenir des prières qu'on a faites ; l'insistance de celles qu'on est en train de faire. Tandis qu'à passer le long de ces murs noircis tout en se disant que c'est là, un peu plus haut que notre tête, que l'Immaculée s'est montrée, que c'est dans cette niche, sous laquelle on passe en baissant le regard, qu'Elle daigna paraître nous donnant l'indubitable témoignage de son attentive maternité, alors on ne pense plus qu'à cette pitié qu'Elle doit avoir pour nous ; on ne pense plus qu'à se confier à Elle, qu'à se jeter en Elle, qu'à s'abandonner corps et âme à l'intercession de sa miséricorde. On ne lui demande rien : on commence seulement de réaliser qu'on ne serait pas grand'chose sans Elle sous le regard du Tout-Puissant. C'est donc proprement ici et à ce moment-là que nous nous sentons ses enfants. Plus encore, je le répète, que lorsque le corps de Son Fils est présent dans son tabernacle, plus que quand aucune prière collective monte à l'assaut du ciel. A présent, il ne s'agit plus d'assaut, d'héroïsme, ni de ferveur de masse. Il s'agit du très simple aveu de ceux qui défilent, non pas fiers mais tête baissée, et qui s'en remettent entièrement aux soins de celle dont ils se bornent à baiser ce qui subsiste de tangible dans le lieu où ses pieds posèrent.

O crux ave, spes unica ! Et l'on peut dire aussi : ô Marie, notre unique espérance. Car c'est l'Immacu-

lée seule qui veille pour nous devant la Croix. La Croix est trop haute pour que nous y puissions atteindre et que nous sachions jamais, du milieu de nos péchés, si nous avons réussi à toucher le cœur de Celui que nous ne cessons pas de supplicier. Tandis que cette femme qu'Il nous a laissée comme mère, Elle n'a rien d'autre à faire qu'à plaider pour la faiblesse d'une chair de laquelle elle aussi fut chargée sans aucun contrepoids de la divinité. Elle est vraiment notre mère — celle qui intercède et qui pleure pour nous. Et de quelle vérité consolante apparaissent alors ses exhortations à Bernadette. Elle ne lui a pas dit de prier pour les malades — et pourtant des malades viennent et sont guéris. Et ceux qui ne le sont pas — j'ai parlé à bon nombre d'entre eux — ils étaient tous heureux d'être venus et ils s'en allaient rayonnants de l'amour puisé devant la grotte. Elle a dit de prier pour les pécheurs. Est-ce que Sa Prière ne sera pas aussi efficace pour nous guérir qu'elle a su l'être pour consoler les incurables? Hier, quand je voyais passer devant moi ce troupeau qui ne levait pas le nez, je me disais que c'était cette attitude pour quelques minutes repentante et honteuse, c'était pour tirer de tous ces cœurs un aussi simple aveu qu'Elle avait dû vouloir qu'il vînt ici du monde et qu'on y vînt en procession. Cette procession silencieuse on n'en parle jamais. L'amas

des grandes foules, les bruyants défilés, les invocations à la Très Sainte Trinité, et jusqu'au pathétique braillement des diocèses quand ils font, comme on dit, leur entrée à la grotte ou qu'ils y portent leurs adieux, les plus bruyants mouvements des pèlerinages emportent, effacent, font oublier cette plus poignante réalité du défilé de ceux qui viennent déposer, en file indienne, leur filial hommage sous les pieds que chacun devine de celle qui est la Reine invisible, le Siègne de la Sagesse et la Porte du Ciel.

Et ce serait déjà bien beau que cet individuel hommage d'un nombre indéfini d'enfants qui se confient en celle à l'amour de qui ni le temps ni l'espace n'opposent plus d'obstacle. Mais il me semble que ce si pathétique aveu, par chacun, de sa misère et de sa confiance, la grandeur de cette contrition de chacun ne prend toute son ampleur qu'en s'insérant dans un cortège où elle se répercute de l'un à l'autre — presque avec les mêmes gestes et dans la répétition indéfinie d'un identique baiser. Jusque dans cet aveu, pourtant si personnel, l'âme de Lourdes ne peut perdre ses droits. Les individus ont beau faire, ils ont beau ne songer qu'à leurs propres péchés : c'est l'effacement de ces péchés dans une confession qui reprend sans cesse de l'un à l'autre, dans une attitude qui se continue de la première pleureuse au dernier suppliant, c'est ce long écho que nous nous sommes

les uns aux autres qui emporte encore ici nos gémissements vers la Vierge. Il faut en convenir une fois de plus et dans une occasion où pourtant cela semble le moins apparent : jusque dans le silence nous sommes liés les uns aux autres, et c'est dans l'unité de ce grand corps pécheur, souffrant et pénitent, que Lourdes nous oblige à défiler.

Ici, nous sommes un troupeau de brebis assez pitoyable : c'est ici le lieu de notre confession directe et collective — de notre abandon le plus humble.

N'y a-t-il là vraiment que l'accomplissement d'un devoir affectueux ? Si nulle curiosité ne fait s'arrêter ni même s'étonner les pèlerins tirés, poussés comme des chenilles processionnaires, tout de même leurs lèvres ne cessent de murmurer. Très peu prient à haute voix. Les plus méridionaux seuls qui ont besoin de s'entendre. Aucun bruit d'habitude que celui des pas qui traînent sur la pierre et que le brusque rappel du vieux gardien à ne pas s'attarder ; rien n'interrompt le sourd glissement, le monotone écoulement de cette procession du baiser.

Cependant, parfois, une femme le plus souvent, d'un geste rapide jette dans le coin le plus profond une enveloppe cachetée. Quelles suppliques, quel minutieux exposé de quelles difficultés insolubles, quel long, quel confus babillage contiennent ces

missives jetées de la part d'un absent par une passante inconnue, ou de cette passante elle-même qui rompt la chaîne, un instant, pour recommander à la Vierge sa mystérieuse pétition. Je pensais tout d'abord que le baiser à la pierre, le contact avec ce rocher consacré de tous les souvenirs qu'on emporte pour ceux qui n'ont pas pu venir, il me semblait que c'était là l'essentiel et qu'il ne s'agissait, durant le rapide passage sous la voûte de suie, de rien d'autre que de témoigner ainsi d'une filiation implicite. Mais notre nature n'est pas si pure qu'elle puisse négliger ses désirs, oublier ses besoins, ne pas en parler à celle qui peut tout. Et cependant ce qui marque cette confiance, c'est sa brièveté. Et c'est précisément ce peu d'insistance qui me semble le signe du plus filial abandon. Ceux qui passent ici ils sont certains que Marie les écoute. Ils lui confient leur peine comme eux-mêmes s'en entretiennent : ils savent que sa simple formulation suffit. Et c'est, quoiqu'en apparence très opposé, d'un mouvement de l'âme très analogue que procède le dépôt des lettres à la Poste Restante de l'Immaculée. Ce que les uns et les autres savent et confessent, c'est que leur mère est là, qu'elle fait attention à tout ce qu'ils désirent. Brèves confidences que l'on fait tout en murmurant des *Ave*, dépôt permanent des supplications manuscrites, tout reflète

cette profonde certitude que c'est ici la charnière où le surnaturel et la nature, mieux que nulle part au monde, se rejoignent et se répondent.

Ce n'est donc pas encore ici le lieu de l'affection toute pure ? Mais que signifierait une telle pureté ? Et ne relèverait-elle pas davantage de l'incrédulité si elle s'interdisait toute demande ? On rit beaucoup chez les esprits forts, je me suis longtemps irrité moi aussi dans le fond de mon cœur, de cette petite correspondance ridicule. A présent je la comprends bien mieux et, sans cesser de la juger puérole, j'envie celles qui ont la touchante candeur de l'entretenir. C'est ici qu'il faut venir pour apprendre à se simplifier, je veux dire à faire sa foi toute pareille à l'amour d'un enfant qui se confie à sa mère et lui fait part de ses désirs. Il sait qu'il suffit d'un mot pour la rendre attentive. Il éprouve aussi le besoin de lui écrire avec force détails quand ils sont séparés. Les cierges qui brûlent ne sont rien de plus que des lettres qui continuent de faire briller devant la Vierge le souvenir des disparus. A partir du moment où l'on croit à la réalité de l'intention — et comment n'y pas croire ? — à l'influence de la prière sur nos intercesseurs, à la communion des Saints, il n'y a pas de motif, si ce n'est un respect humain plus ou moins déguisé, pour se priver d'agir sur le cœur de Dieu ; et, sans doute, les plus simples moyens, ceux qu'emploient les enfants,

en témoignant de la simplicité de l'âme qui les emploie, ont plus de mérites que nos réticences. Il faut croire bien profondément et avec une confiance irréductible, il ne faut pas être un homme de peu de foi pour oser écrire à la Sainte Vierge. Et il est vrai que ceux qui lui adressent des missives ne font rien que d'affirmer, avec plus de force, cette même affection qui fait ici défiler tant d'âmes dans un identique mouvement, et pour un baiser qui n'en finit pas. Une affection qui ne demanderait rien à son objet tout-puissant, on pourrait douter de sa confiance et de sa force, car tout de même nous ne cessons pas, pour défiler sous cette voûte sacrée, d'être des hommes composés de manques et de besoins. Il me semble que partout où l'imploration enfantine, sous prétexte de désintéressement, refuse de se formuler, bien plus que la générosité, c'est l'orgueil qui s'y dissimule.

Le miracle de cette grotte c'est de nous refaire des âmes enfantines. Et quel plus pur modèle nous fut jamais proposé que de celle à qui, ici précisément, la Vierge se révéla, et qui n'opposa jamais à Dieu un atome de sa volonté propre, comme si elle eût été préservée de toute complaisance en soi, à jamais ensevelie dans son invraisemblable simplicité : la toute petite Bernadette Soubirous — celle dont on disait en la voyant : « Comment, ce n'est que ça ? »

PROCESSION DANS L'HOPITAL

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

Décidément la réalité de Lourdes sous des aspects indéfiniment variés est inépuisable. — Comme je venais de pressentir à la grotte l'impérieuse et secrète nécessité de cette enfance spirituelle dont il me semble que Bernadette, mieux encore que la petite Thérèse, est désormais parmi nous la patronne, plusieurs occasions de vérifier ma découverte se présentèrent à moi. Et déjà j'apercevais à travers elle de plus profondes raisons au mystérieux équilibre des malades et des suppliants rassemblés comme un troupeau d'enfants sur le parvis consacré.

Et voici que je suis entraîné, avec tous les brancardiers du Nord qui m'accueillent aussitôt comme un frère, dans une procession à laquelle j'assiste pour la première fois. C'est une de ces processions aux flambeaux auxquelles j'étais resté rebelle jusqu'au soir où, y participant enfin, je m'avisais de tout ce qu'elle contenait de simplicité cordiale et de ferveur détendue. C'était, je crois, le soir de l'anniversaire de la dernière apparition. Et, grâce à cette victoire remportée sur mon instinctive répulsion,

je me sentis baigner dans une onde que je ne soupçonnais pas, dans un fleuve très populaire où il m'était donné de comprendre tout à coup la beauté des cantiques aux rimes les plus plates. Et je me trouvais comme introduit dans une beauté où, la beauté profane n'ayant plus de part, toute laideur est dissipée. C'est de toute mon âme que je souhaite, à ceux qui condamnent Lourdes, de faire cet effort sur eux-mêmes que la simple loyauté exige, pour comprendre une réalité qui dépasse sans mesure leurs petits préjugés et leurs absurdes préventions. Combien de fois, hélas, s'en remettent-ils à des récits légendaires et jugent-ils de loin ce dont aucune image ne peut donner ni en bien ni en mal la moindre idée. Je voudrais sans cesse me reprendre à noter cette tenace mauvaise foi, je ne dis pas seulement des incrédules mais des chrétiens trop délicats qui s'imaginent qu'il faut pour prier plonger sa tête dans les mains, et que d'ailleurs toute manifestation collective est superstitieuse comme toute guérison surnaturelle illusoire.

C'est justement à la faveur de ce préjugé que je fus présenté à un jeune médecin du diocèse de Cambrai, qui, visitant Lourdes pour la première fois, répétait, à qui voulait l'entendre, que vraiment il lui fallait une foi bien chevillée pour résister à toute cette mise en scène et au dégoût insurmon-

table de cette exploitation de la misère humaine. Sans doute il ne poussait pas l'absurde vanité jusqu'à nier le mystère, jusqu'à refuser à priori de croire à la possibilité du miracle, mais il lui semblait excessif et odieux de déranger tant de malades pour obtenir de si improbables et rares guérisons. Je lui avais dit d'être patient et de causer avec les malades, comme je l'avais fait moi-même, pour bien réaliser la puissance de la prière à Lourdes, avec ceux que de nombreux pèlerinages n'ont pas guéris, mais qui ont beaucoup souffert de la fatigue du voyage — et en général avec tous ceux qu'il aurait l'occasion d'interroger. Je l'assurais qu'il se rendrait compte ainsi de la vertu curative de Lourdes sur ceux mêmes qui n'ont pas l'espoir de guérir, sur tous ceux qui passent dans cette ville enchantée.

Comme je rentrais de la grotte, je l'aperçus, armé d'un cierge pour une procession aux flambeaux à l'intérieur de l'hôpital des Sept Douleurs. Et dès l'abord je pus me rendre compte à quel point cet esprit froid mais loyal avait changé, avec quelle promptitude il avait été contraint de se rendre à cette évidence que j'avais pu, la veille, lui faire pressentir, et vers laquelle, par droiture, il avait consenti à s'aiguiller. Il était stupéfait de ce qu'il était en train de découvrir et, en particulier, du moral des malades qu'il avait approchés. Et il avouait qu'à

présent, qu'il allait lui falloir s'en aller, il ne s'en consolait qu'en se promettant de revenir. A son dégoût, à la piscine, alors qu'il paraissait tout dérouté et comme incapable de percer sous les apparences jusqu'au cœur de Lourdes, à cette obscurité de la veille je comparais la joie que lui avait valu le simple effort de sa bonne volonté; et je rendais grâce à Notre-Dame de Lourdes d'avoir daigné l'éclairer si pleinement et si vite, tant il est vrai que lorsqu'on ne lui oppose pas l'obstacle de l'orgueil, c'est un jeu pour la Vierge de révéler à l'âme sa douceur. Mais comme le peu de bien que nous faisons, Dieu aussitôt nous le rend au centuple, c'est à lui que je dus de participer à cette chantante, à cette inoubliable promenade aux flambeaux à laquelle jeunes brancardiers et jeunes infirmières de son pèlerinage s'apprêtaient, pour distraire un peu leurs malades, et, comme me le disait l'un d'eux, pour rompre un peu leur isolement. On ne dira jamais assez avec quelle ferveur ces jeunes gens se dévouent. J'avoue que leur simplicité à servir m'a tant ému qu'elle a réussi jusqu'à dissiper mes propres préjugés et cette longue horreur que je nourrissais pour les jeunes bourgeois. Presque tous ici sont des meilleures familles du Nord, comme ceux de l'hospitalité de Notre-Dame du Salut de toute la noblesse française. Et c'est parmi ceux-ci que Zola, pour faire

de tous la plus sinistre peinture, choisit avec malveillance les pires.

Ces jeunes gens du Nord je les ai vus à l'œuvre. Et vraiment, à mon tour, ils m'ont forcé de répudier mes longs préjugés, et à convenir que cette classe, ma classe, n'est vile que parce que Dieu lui manque; et qu'il lui suffirait de retrouver la foi pour réintégrer son charme et son humanité perdus. J'en ai vu qui portaient de petits enfants pauvres : ils les soignaient comme des frères.

Nous partîmes donc tous ensemble, chacun armé de son flambeau. Et nous passâmes devant les salles des malades que nous apercevions, au fond de leur lit, le visage radieux. Les plus valides étaient massés sur les balcons. Et nulle distinction ne séparait plus les pauvres des riches. C'était pour distraire les pauvres que les riches, renonçant à leur quant à soi, consentaient enfin à redevenir eux aussi des enfants. On n'aurait jamais cru que toute cette jeunesse qui chantait appartenait à cette hypocrite jeunesse des villes — pour qui la pauvreté ne compte guère. Par le miracle de la Vierge de Lourdes, à la faveur de cette farandole à la fois très grave et très enfantine, on ne sentait plus circuler qu'un grand flux d'amour où tout égoïsme de classe, toute avarice et tout orgueil avaient littéralement fondu. Et je retrouvais même, par ce détour, une vérification inattendue de ce que

la grotte m'avait révélé, de cette nécessité de l'esprit d'enfance. C'est grâce à cette enfance spirituelle retrouvée que le mouvement de charité, qui nous emportait les uns vers les autres, ne laissait pas de résidus impurs, que rien n'en troublait le trop fugitif et trop rapide cours. Oui, vraiment, le miracle de Lourdes c'est que tous ceux qui s'y abandonnent redeviennent des enfants. Et les riches aussi, ceux qui semblaient le plus irrémédiablement guindés dans leur dignité meurtrière. Douce unité de Lourdes, puissent ceux qui t'ont connue ne plus oublier loin de toi quels êtres charmants pendant les jours de leur pèlerinage ils étaient devenus. Il faut le répéter : qui a passé par Lourdes, il ne peut plus oublier la misère, ni cette tendresse échangée, ni ce qui rendrait cette terre habitable : le besoin de secourir un peu ceux qui ont tant à nous pardonner.

Mais, comme si l'émotion de cette nocturne promenade, comme si cette clandestine irruption parmi les suppliciés auxquels je redoute toujours si fort de me présenter ne suffisait pas, voici que j'ai poursuivi ce matin mon pèlerinage parmi eux. Après la messe entendue dans la chapelle de l'Asile Notre-Dame, au milieu de ces petites sœurs de Nevers toutes noires, au visage si fin, dont la fraîcheur et le charme me font obstinément penser à ce que devaient être l'espièglerie joyeuse et la candeur

de Bernadette, après la messe l'aumônier m'accorda de porter devant lui le flambeau pour la distribution aux plus malades — à tous ceux qu'on ne peut sortir de leur lit — de cette hostie qui leur servira peut-être aujourd'hui même de viatique. Il en restait bien peu. Presque tous devaient être devant la grotte, prenant part, sous le ciel sans nuages, à ce sacrifice qui efface toute beauté et qui délivre celui qui réussit à se noyer dans sa splendeur. La messe en plein air, la messe aux malades, il fallait Lourdes aussi pour que se réalisât sur terre une communion si intime des souffrances du Christ et de celles de ses plus pauvres frères. Mais ce matin il ne s'agissait point de la messe aux malades ; simplement d'accompagner le prêtre dans cette visite qui aurait pu me rappeler tant de visites semblables accordées à moi-même — et tant de communions, depuis sept ans, dans tant de lits de misère où je savais si mal souffrir.

Ici, il s'agissait des plus malades et des plus pauvres. Et je ne songeais, à travers les grands vestibules désertés, qu'à ce magnifique renoncement de Dieu, qu'aux infirmes dont l'attente allait être comblée, et, quand on en rencontrait en route, qu'à la prosternation fervente, l'anéantissement, au passage du Corps sacré, de tous ceux qui, un instant, redevenaient aussi devant lui des âmes toutes recueil-

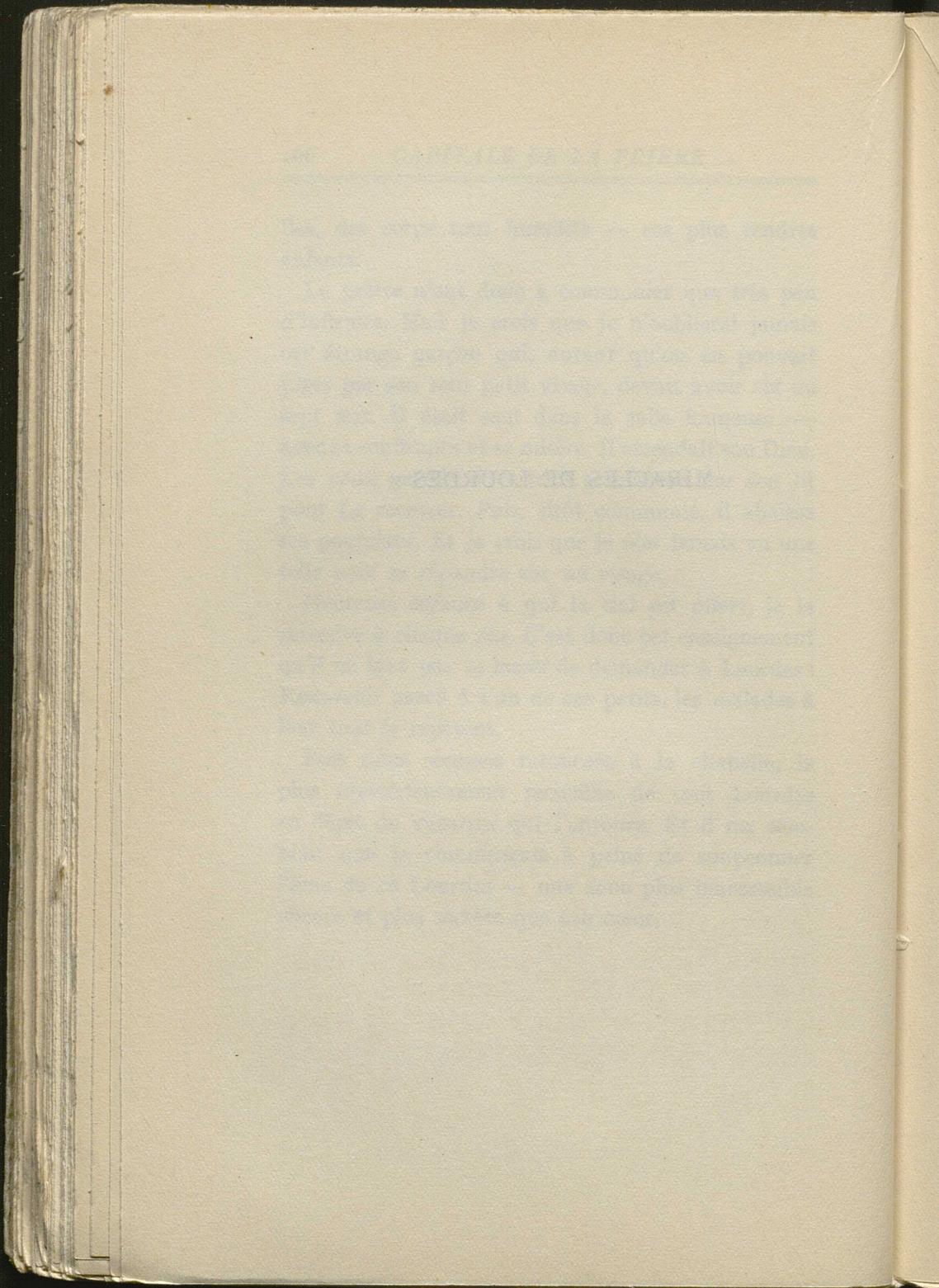
lies, des corps tout humiliés — ses plus tendres enfants.

Le prêtre n'eut donc à communier que très peu d'infirmes. Mais je crois que je n'oublierai jamais cet étrange garçon qui, autant qu'on en pouvait juger par son tout petit visage, devait avoir six ou sept ans. Il était seul dans la salle immense — avec sa souffrance et sa misère. Il attendait son Dieu. Les yeux grands ouverts il se souleva sur son lit pour Le recevoir. Puis, sitôt communié, il abaissa ses paupières. Et je crois que je n'ai jamais vu une telle paix se répandre sur un visage.

Heureuse enfance à qui le ciel est offert, je la retrouve à chaque pas. C'est donc cet enseignement qu'il ne faut pas se lasser de demander à Lourdes : Redevenir pareil à l'un de ces petits, les malades à leur tour le répètent.

Puis nous sommes retournés à la chapelle, la plus mystérieusement recueillie de tout Lourdes en dépit du vacarme qui l'entoure. Et il me semblait que je commençais à peine de soupçonner l'âme de ce Lourdes — une zone plus inaccessible encore et plus secrète que son cœur.

MIRACLES DE LOURDES



Retrouvé mon médecin tout étonné lui-même de se sentir à présent si attaché à Lourdes. Avant notre rencontre il était prêt à partir. Et même, il me l'avoua, sans avoir communiqué, tant une sourde, permanente, irrésistible révolte l'agitait. Mais si j'eus la grâce de l'aider à entrevoir la splendeur véritable de Lourdes, n'est-ce pas que moi-même avais été orienté vers elle par les sages directives de l'évêque ?

Dès notre première entrevue il avait insisté sur la nécessité de ne pas attacher au miracle une importance trop exclusive. Sans doute ne m'avait-il pas détourné de m'y intéresser, car tout de même les guérisons qui se produisent ici font apparaître la réalité d'une force sur laquelle seule sait agir la prière. Mais cette manifestation d'un ordre différent de celui de la nature, il me disait qu'il ne fallait pas s'y attacher avec trop de curiosité.

Je me rappelle encore distinctement ce qu'il me disait alors : les plus grands miracles de Lourdes, il faut les chercher dans les âmes.

On n'imagine pas, ajoutait-il, quelle pluie de grâces tombe de cette grotte.

Pour moi, qui ne trouvais à quelque expression que ce fût de la Toute-Puissance aucune objection logique, à qui il semblait au contraire, et par définition même, que si l'on croyait en Dieu ce devait être comme en Celui à qui la nature est soumise et à qui il est toujours possible d'en suspendre les lois — comme je répugnais par contre à croire au miracle dans le concret, à réaliser, dans la chair, ce que je n'avais aucune difficulté à admettre en principe — j'avoue que cette prudence m'avait tout d'abord inquiété en me fortifiant dans ma défiance spontanée.

Cela me confirmait en moi, m'apparaissait comme la préalable précaution d'un esprit dont la loyauté eût comme hésité sur ce point.

Je sais bien à présent qu'il n'en est rien, car je l'ai entendu conter avec enthousiasme telles et telles merveilles de l'ordre physique comme des événements très normaux. D'ailleurs, moi-même, j'en ai vu de si belles, et de mes propres yeux, que, tout en sachant à quel point ces guérisons du corps demeurent secondaires, il ne m'est plus possible à présent de les nier. Oui, j'y crois; et comme à des réalités qui forcent l'esprit de bonne foi à faire descendre du royaume du possible, à

insérer dans la nature la plus concrète cette activité surnaturelle qui, pour le croyant même qui ne l'a pas touchée, n'est guère qu'une éventualité hypothétique et pratiquement irréalisable. C'est ma tangible expérience qui m'a obligé de me rendre. Mais, si stupéfiantes qu'elles soient, ces merveilles comptent moins que d'autres aux yeux d'un chrétien.

Je ne suis pas seulement redevable à l'évêque de cette mesure ; également à ce médecin du bureau des constatations dont l'extrême scepticisme me fit longtemps douter qu'il crût à l'authenticité de ce qu'il est chargé de reconnaître. Et cette prudence, je sais également à présent qu'il faut l'attribuer à une défiance justifiée à l'égard de ceux qui se disent guéris, et à la loyauté. Nul de ceux qui sont responsables de Lourdes n'a tendance à exagérer l'importance du merveilleux. Et tout en reconnaissant les miracles authentiques — car tout de même, si gênante qu'elle soit pour nos petits calculs, pour nos préjugés et pour notre lâcheté, il n'y a pas moyen de dissimuler ici l'action du surnaturel — l'évêque et le médecin ont le souci de mettre à leur rang, qui n'est pas le premier, tous ces miracles matériels. Et l'un et l'autre mettent en garde contre l'erreur de faire de Lourdes le centre d'une curiosité malsaine, qui, d'une certaine manière, serait matérialiste à son tour.

La légende d'un Lourdes où se ferait l'exploitation de la crédulité publique est un mensonge. Au point que non seulement on n'y reconnaît la vérité d'une guérison miraculeuse qu'après une épreuve d'un an, c'est-à-dire lorsque cette reconnaissance a perdu ce qu'elle aurait eu de chaleur efficace si elle avait été faite aussitôt ; mais qu'il est encore interdit, à ceux qui se prétendent guéris, de chanter à la grotte, comme c'était le cas jadis, aucun *Magnificat* public. Et le pittoresque de Lourdes, du fait de cette prudence, a dû perdre beaucoup. Mais on doit convenir qu'il fallait s'y résoudre quand on songe à la facilité avec laquelle, même de bonne foi, tant de malades ici se font illusion. Ce n'est pas le miracle qui est le centre de Lourdes, c'est la prière, et qu'une Présence, dont on ne peut douter, anime, entretient, multiplie ; c'est une charité dont il est impossible, quand on n'y est pas venu, de se faire aucune idée — l'imprégnation des esprits et des corps par un inimaginable amour. C'est à constater cet amour, à en mesurer la force, à en sonder la profondeur, que je m'étais efforcé d'attirer l'attention du jeune médecin désemparé. Et s'il n'avait songé d'abord qu'à s'irriter, c'est qu'il n'avait pas fait un suffisant effort pour découvrir, sous les apparences, la secrète vérité. Il est certain que, plus qu'aucun lieu au monde, Lourdes exige cet effort. Pas plus

que celui d'aucun livre sacré, le sens apparent du texte qu'on déchiffre ici ne suffit pour livrer Dieu, qui est un Dieu caché. Mais ce qu'il y a à Lourdes de singulier, c'est qu'on ne pénètre jusqu'à ce sens anagogique qu'en se détournant de tous les aspects rebutants ou séduisants et que si l'on consent à servir les malades. Loin que ce soit à force de regarder et d'écouter, tout au contraire, c'est en se faisant soi-même le plus effacé des enfants, le serviteur des serviteurs les plus déjetés de l'amour crucifié, qu'on commence d'entrevoir la mystérieuse et féconde, la prodigieuse réalité de Lourdes. Il faut donc accorder, à l'incompréhension des incrédules et aux légendes qu'ils en tirent, d'atténuantes circonstances, puisqu'aux croyants eux-mêmes Lourdes longtemps se refuse, et que de tels croyants ne savent pas toujours l'aimer pour ce qu'il est. Du moins ces croyants, de plus ou de moins loin approchent la réalité ; ils brûlent plus ou moins. Et, en tout cas, leurs dispositions spontanées les inclinent à cet esprit d'enfance sans lequel refuse de se révéler la grâce. Mon médecin, sans doute, était hostile, mais d'une hostilité qui n'aspirait qu'à se dissiper, car elle n'était pas suffisance comme celle des incrédules, mais plutôt impatience et stupeur de ne pas sentir Dieu exclusivement vénéré. C'est à ceux qui sont disponibles à plus que leur propre complaisance, et

que le seul défaut d'attention écarte encore de Lourdes que je m'adresse. Tant il est vrai que l'amour est plus fort que la mort et qu'il n'a de cesse que tous viennent boire à sa source enchantée. Oui, je sais de quel prix à moi-même est mon amour partagé. Et c'est lui qui me fait dire encore : on n'entre pas à Lourdes par les sens.

Nous sommes donc allés voir les malades à leur départ. Une femme dans un compartiment s'agitait. Et, devant la portière ouverte, tout un groupe de badauds ne cessait de grossir. C'était une fausse miraculée du pèlerinage de Cambrai. Elle pérorait à forte voix, recommençant, pour qui voulait l'entendre, le récit de sa guérison. Tout le pire de Lourdes était là : la malheureuse illusionnée et la troupe de badauds. J'avais pu observer déjà, au départ d'un pèlerinage précédent, les traits qui distinguent les nerveux des miraculés. Tandis que ceux-ci, tout pleins encore de la faveur divine, ne songent qu'à se cacher, tandis que leurs regards semblent encore renversés sur quelque présence intérieure qui exige leur silence et leur effacement, les névropathes se prêtent avec une complaisante volubilité à tous les enthousiasmes. Je me souviens de l'une, c'était une Italienne. Elle se prétendait guérie d'un mal de Pott ; mais ses certificats n'avaient pas per-

mis aux médecins, assemblés le matin, de retenir son cas. Elle était à la fenêtre du compartiment comme pour montrer à tous : la miraculée. Cet exhibitionnisme du mensonge est caractéristique et singulier. C'est comme si devait être compensée, par une manifestation bruyante, la réalité qui manque à la prétendue guérison ; et comme si, au contraire, la réalité de l'intervention surnaturelle eût besoin du contrepoids d'un silencieux recueillement. Sans doute, j'ai plus de raisons que quiconque pour savoir quel besoin, parfois, s'empare de tout notre être pour le forcer à livrer, à crier sur les toits la découverte qu'il vient de faire d'un monde en lui qu'il ne soupçonnait pas. Mais telle n'est pas la règle, et ce que j'ai vu à Lourdes n'a fait que de me confirmer dans ma défiance spontanée envers ceux qui s'offrent à l'attention des autres. Et c'est pour cela d'ailleurs qu'il n'y a vraiment aucune commune mesure entre ce qu'on nomme : le monde, et cet univers de l'esprit où le monde n'entre pas. Il est impossible au monde d'apprécier ce dont le propre est de se cacher ; il lui est impossible d'apercevoir ce qui s'efforce précisément d'échapper au regard. Le monde n'est sensible qu'à ce qui se voit, se touche et qui se fait valoir. Et ces miracles matériels sont comme une concession que Dieu permet ici à Notre-Dame d'accomplir, une prime vraiment pour vaincre la lâcheté

des hommes et leur indifférence. Mais c'est avec le correctif qui semble exprimer le regret d'une bienveillance excessive, le correctif immédiat d'un surnaturel effacement de celui à qui vient d'être accordée cette grâce. Je me rappelle en particulier deux jeunes filles embarquées ensemble à Nancy : l'une, atteinte de tuberculose pulmonaire et dans un tel état de fièvre, avec de telles lésions, que son médecin l'avait formellement dissuadée de commettre l'imprudence de ce pèlerinage ; l'autre, d'une coxalgie tuberculeuse et d'une péritonite avancée. Sans se connaître elles s'étaient reconnues bientôt et avaient décidé de prier, non pas pour soi, mais l'une pour l'autre. Et, comme elles étaient arrivées à Lourdes sur des civières, je les en vis partir, trois jours après, debout et toutes radieuses de santé. Mais ce qui me touchait surtout c'était leur admirable humilité. Quand on leur demandait, car tout de même cela finissait par se savoir, si c'étaient elles les miraculées, elles ne répondaient pas précisément mais posaient sur ceux qui les interrogeaient le plus paisible, le plus doux des regards. Il fallait insister pour savoir et, sitôt qu'elles avaient dû avouer, elles s'enfonçaient dans un silence tout chargé d'amour ; elles s'efforçaient d'y disparaître. Vraiment on sentait en elles une Présence qu'elles avaient conscience de devoir ménager. Et la grande joie de celle que son médecin

avait essayé d'empêcher de venir, c'était de se dire que ce médecin était juif, et, qu'ayant prié pour lui de toute son âme, sans doute ce miracle allait le délivrer. Quand je songe à ces miraculés véritables, à ceux dont les médecins retiennent les dossiers pour l'examen de l'autre année quand l'épreuve du temps aura confirmé le caractère mystérieux de leur soudaine guérison, c'est à ces jeunes filles que je pense; à cette femme venue à Lourdes pour mourir, après dix ou douze pèlerinages, et guérie d'un seul coup, aux piscines, il y a vingt ans, d'une tuberculose généralisée; à ce fameux Gargam broyé par un train, les deux pieds gangrenés, et qui, sans foi, ne consentit à venir que pour faire plaisir à sa mère. Tous ceux-là, tous ceux que je connais encore, une même humilité les couvre; on sent qu'ils n'acceptent de parler de leur guérison que pour faire éclater, à travers leur néant, la toute-puissance de l'Amour. Et c'est là une preuve de plus de la réalité surnaturelle de ces guérisons, qu'elles s'accompagnent toujours d'une vertigineuse humilité. Oui, on est bien obligé de convenir que de telles guérisons, que des qualités spirituelles marquent et accompagnent, le seul Esprit peut les avoir produites et accordées. Le seul Esprit; et dans la parfaite absence de toute illusion, dans un calme absolument dépouillé de toute excitation artificielle.

Il faut avoir vécu quelque temps à Lourdes pour

prendre conscience de ces traits spirituels des guérisons physiques qui y sont accordées. Il ne s'agit jamais de gens dévorés du besoin de guérir — il ne s'agit jamais d'exaltés — mais de corps renoncés et d'esprits qui, quand même ils sont encore incrédules, sont prêts au détachement, de sorte qu'ils préfigurent par leurs dispositions naturelles les vertus surnaturelles auxquelles la grâce les destine.

Pour comprendre le sens des miracles matériels, il ne faut pas seulement tenir compte de leur action sur la curiosité si bienfaisante mais si facilement corrompue des pèlerins valides ; il faut se pencher sur l'âme de ceux qui en ont senti le souffle et sur les vertus qu'ils y favorisent ; interroger surtout cette humilité qui leur doit d'être devenue tout à coup si fertile.

Ce ne sont pas les miraculés que nous allions voir ; ni les faux ni les vrais. Ce sont seulement ces tristes malades à qui un grand espoir avait peut-être permis de supporter, pour venir, tant de fatigues, mais qui doivent trembler à présent à l'idée d'affronter ces fatigues sans la consolation cette fois d'aucune espérance.

Et pourtant ce sont ces mêmes yeux que j'ai vus. Sans doute tous n'avaient pas la même transparence. Mais je puis dire qu'à part quelques malades trop atteints pour parler, tous ceux que j'ai interrogés,

sans aucune exception, exprimèrent avec une même ferveur leur joie d'être venus; comme si Lourdes eût trouvé le chemin de tous les cœurs; comme si de s'en aller dans le même état ne comptait pas et que leur guérison manquée ne leur importait plus. Et sans doute, aussi, beaucoup espéraient encore de guérir, comme tant d'autres, dans le train du retour. Mais cette égoïste, cette si légitime espérance n'était pas ce qui dominait. Chez ceux-là même qui espéraient encore, on sentait que déjà une inclination plus forte que leur désir les pliait à ne vouloir plus rien d'autre que la seule volonté de Dieu. C'est là la plus profonde action de Lourdes; que chacun y est touché par un trait différent et que tous ces traits aboutissent à un unique effet. L'un me disait, c'était un tout jeune ouvrier: « La charité qu'il y a à Lourdes c'est à n'y pas croire. » Et comme j'insistais pour savoir si les brancardiers, les infirmières, s'étaient montrés assez dévoués, un autre, aussi pauvre, renchérisait: « C'est presque trop. » Et un troisième, enfoncé dans son coin et qui pouvait à peine remuer la tête ajoutait: « Il faut être venu ici pour se rendre compte ». Sur ce mobile sol, qui, vers des lieux moins favorables, allait emporter ces gens simples, ces ouvriers, avec qui j'avais le bonheur de causer sans éveiller leur défiance ni leur gêne, avec qui, par la grâce de l'amour, je me sentais enfin tel que depuis

longtemps je rêvais d'être, de plain-pied, et sans plus rien qui fît discorder nos langages, sur ce plancher de troisième il me semblait que ce secret m'était livré: d'un ordre de laïcs où chacun ferait sacrifice de quelques jours chaque année, de sorte qu'au long de l'année tous ceux que le sort favorise finiraient par avoir servi ces malheureux tour à tour. Mais comment arracher à leur égoïsme les riches et les valides, si ce n'est pour les mener à ce Paradis où la Vierge elle-même les a convoqués? Et puis, à quoi serviraient leurs soins et leur dévouement, si les malades et les pauvres ne se trouvaient à leur tour soumis à cette grâce apaisante? Tout à la fois s'imposait la nécessité de travailler à rapprocher, les uns des autres, tous les hommes, et la vanité de tenter cet effort ailleurs qu'ici. Les apparitions de Lourdes ont déchaîné, elles seules entretiennent l'incroyable échange auquel, du fond de leur nuit, d'autres aspirent par de moins pures voies. Telle est la force et la réalité de l'espérance. Oui, j'accédais enfin à ce concret discours que la nature et la surnature au fond de nos cœurs entretiennent. Et je me disais qu'à moins que l'homme ne fût le seul animal à qui l'illusion fût vitale, la foi ne peut être illusoire puisqu'il ne peut s'en passer. Et que sans elle il n'atteint ni à son harmonie ni même à sa plus simple nature. Que l'homme ait tant besoin d'amour, qu'il soit un être à qui

Dieu est à ce point indispensable, j'en prenais une conscience très vive à travers ceux à qui presque rien ne manque pour devenir des saints. Comment oublierais-je jamais cette pauvre femme et son regard de paix quand, nous confiant que c'était la septième fois qu'elle venait à Lourdes, elle ajouta que c'était après le départ que le bienfait de Lourdes se faisait toujours sentir : « Savez-vous que c'est long une heure quand on est couché ? » Elle n'avait pas depuis trente-deux ans touché terre. Puis, portant ses doigts à son front, elle continua : « C'est là que ça fait du bien d'être venu. » Et comme je lui demandais s'il était vrai qu'elle ne priait jamais pour sa guérison : « Qui vous a dit ça ? » fit-elle interdite. Je lui répondis que c'était l'abbé M. : « Il est bien indiscret M. l'abbé. » Puis, se reprenant : « Bien sûr que je prie pour ma guérison. » Et, après un instant, comme pour mieux prouver qu'elle n'était pas si sainte que ça, elle ajouta ce codicille formidable : « Quand ce ne serait que par obéissance. »

Il me semblait aller de merveille en merveille. Mais j'avoue qu'en recevant cette réponse je me sentis devenir tout à coup assez petit garçon.

On tiendrait un registre d'amour rien qu'à noter sèchement les exclamations de ceux qui partent aussi malades qu'ils sont venus. Mais comment pourtant, puisque j'eus le bonheur de les voir, ne

pas noter encore ces larmes d'une infirme, confiant au religieux qui m'accompagnait sa joie d'avoir amené avec elle son garçon. « Qu'est-ce qu'il fait, lui demandai-je. — Oh, c'est un brave garçon, me dit-elle, mais c'est dur à présent dans le Nord. Il bricole. Eh bien, il m'a dit qu'il allait mettre des sous de côté pour revenir, tellement que ça lui a plu ».

On n'en finirait pas de se pencher sur ces âmes simples dont l'amour ici déborde. Et si je l'affirme c'est que j'en suis sûr : il n'y en a pas une à qui Lourdes n'ait donné la paix. S'il n'a pas guéri ces malades, l'amour les a tous visités. Toute la douceur de Lourdes, toute celle de Marie, c'est l'âme des simples qui la contient. Car si l'on commence ici d'entrevoir une certaine générosité à laquelle on ne s'attendait pas, de la part des riches, dans celle des pauvres on plonge à plein. Et la splendeur du don de Dieu y est ineffable.

Cet infirme avait donc raison quand il me disait que l'effet de Lourdes sur un homme bien portant était sans rapport avec le profit qu'un malade en retire. Auprès de nous un jeune homme, qui n'avait plus apparence humaine, figurait celui dont la maladie s'est entièrement emparée. On ne voyait qu'une tête affaissée où veillait un œil malicieux et charmant ; deux mains qui étaient comme deux pinces de

corne ; sous les couvertures on devinait des jambes : c'étaient des bras de tenailles immobiles et contractées comme des os de cadavre. Ce qui surprenait, c'était qu'un tel résidu pût se survivre. Je m'approchai de lui et je lui demandai si c'était la première fois qu'il venait à Lourdes. C'était la sixième. Je l'interrogeai sur sa maladie. Il me dit qu'elle s'était installée peu à peu ; ça avait commencé par des rhumatismes auxquels il n'avait pas pris garde. A présent il ne pouvait plus remuer sans d'extrêmes douleurs. Il ajouta que les médecins avaient renoncé à lui donner des soins. « Et le moral ? lui dis-je. — Oh pour ça, me répondit-il d'une voix qui chantait (et qui stupéfiait venant de ce monstre), le moral est bon. — Vous aimez Lourdes ? insistai-je. — Oh oui, dit-il ; on est content d'être près de la Sainte Vierge. »

Je m'étais juré de ne plus reproduire aucune des accablantes réponses que font avec tant de simplicité ces déchets humains. Mais comment résister à l'envie de faire mieux éclater la présence de la grâce et mieux apparaître la force de l'Esprit ? Et il ne s'agissait pas là d'un mystique exceptionnel ; mais d'un brave paysan que la souffrance s'est mise à décanter. C'est devant ces prodiges que me revient toujours la phrase déjà notée où transparait l'incompréhension de « ceux du monde », cette phrase par laquelle G... reprochait à D... de ne s'intéresser qu'à ceux

qui souffrent. Car comment ne pas reconnaître que la souffrance est l'unique voie pour atteindre à la perfection d'une volonté qui, par amour pour tous les hommes, s'anéantit dans la seule volonté de Dieu? Cet immense amour que le Christ est venu nous révéler, quand on le voit ici en action, on commence de comprendre que tous les efforts humains pour aménager la terre ne sont rien auprès de ces fabuleux triomphes sur les ruines de soi. Les uns sont encore de l'ordre de la quantité. Les autres atteignent l'essence pure. Mais comment rendre cette vérité évidente à des hommes pour qui tout effort intérieur contre son inertie ne saurait être qu'illusion : seule la grâce pourrait y parvenir à laquelle précisément ces décapités satisfaits se refusent.

L'inconsciente grossièreté de ceux qui croient qu'ils ont beaucoup donné aux hommes quand ils les ont aidés à se délivrer de toute inquiétude surnaturelle, le vertigineux aveuglement de ceux qui auront passé leur vie à côtoyer le secret de la vie, tout cela n'éclate qu'au cœur que la grâce a touché. Car il n'est que trop certain que cet amour de la défaite à laquelle accèdent les plus saints, ce ne peut être qu'une illusion déloyalement consolante aux yeux de ceux qui ne savent pas que la suprême grandeur de l'Amour fut de s'humilier par amour

jusqu'à l'ignominie de la Croix. Il y a vraiment hiatus entre le petit troupeau des frères du Christ et tous les autres ; et c'est un abîme aussi infranchissable — mais que la grâce de Dieu peut à chaque instant franchir — qu'entre deux espèces animales que ne semblent séparer pourtant que des dissemblances légères. Il y a, entre ceux que l'exigence de leurs sens et du monde asservit et ceux qui par la grâce de Dieu ont réussi à s'en affranchir, une incommensurable distance. Et surtout cette différence, que les uns souffrent pour acquérir également aux autres des mérites qui, bon gré, mal gré, les élèvent au-dessus d'eux-mêmes. Car c'est toute l'humanité qui est tendue vers Dieu par ses saints.

Lourdes nous met en contact avec ceux qui ont assumé ce salut du genre humain ; ceux dont la souffrance à travers le temps perpétue l'œuvre insensible et silencieuse de la Rédemption.

Le 10 Mars 1914

Monsieur le Ministre

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport que vous m'avez demandé par votre lettre du 27 Février dernier.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

Le Ministre

AUTRES MIRACLES

AUTRES MIRACLES

Il ne faudrait pas craindre de recourir au témoignage le plus vulgaire. Quoiqu'ils aient l'air d'être en surnombre, ces pèlerins valides, ne figurent-ils pas, eux aussi, auprès des malades, cette défaite de la pesanteur qui ici s'accomplit ; ils y profitent, et dans le visible le plus immédiat, de la contagion des Saints. Est-il normal qu'une immense assemblée, et des hommes les plus frustes, puisse ainsi rester, des heures, immobiles devant cette grotte où rien pourtant n'apparaît plus ; où rien ne vibre qu'un feu de cierges ? C'est comme si d'être réunis, concentrés, attisés par la prière, leur faisait oublier, des heures durant, les besoins de leur pauvre nature. Et je tiens à noter ce vulgaire, cet infime détail parce qu'il me paraît le symbole d'une réalité qui le dépasse infiniment — et je crois d'ailleurs que, si élémentaire qu'il soit, on ne s'en est jamais avisé, mais, pour avoir vécu un peu au milieu des marins, je sais que dans sa risible banalité il ne manque pas de grandeur. Oui, sur cette esplanade qui va du Gave à la grotte, sur ce petit carré de pierre que tant de lèvres baisent

avec tant de ferveur, sur ce petit morceau de terre où tant de sacrifices silencieux depuis trois quarts de siècle se sont consumés devant la Vierge invisible, sur ce plateau de la médiocrité et de la misère humaines, il est remarquable que jamais aucun homme ne se permette de cracher. Quand on sait à quel point cracher est un geste instinctif de ceux à qui nulle culture n'a jamais appris à se contraindre, ce trait enfantin apparaît tout d'un coup comme le signe d'une étrange victoire remportée, sans savoir pourquoi, par la nature sur elle-même. Sans doute l'effet de Lourdes sur un homme valide n'a pas de rapport avec le profit qu'en retire un malade ; et d'autant moins que celui-ci est moins distinct de sa souffrance. Mais chacun fait ce qu'il peut. Et cet infime détail, ce signe ridicule, me semble, lui aussi, bien précieux. Il témoigne à son tour que la nature ici est soumise — et chez des êtres qui n'imaginent même pas, sans doute, que l'Esprit puisse se plaire au moindre frein que l'on s'impose.

Dans l'enceinte du domaine sacré la santé file doux.

On ne le note pas assez : mais ces hommes découverts et silencieux qui, au milieu des prairies, sur le bord d'une rivière, ne fument ni ne crachent, c'est presque aussi extraordinaire que le silence des malades quand, sur leurs civières ou dans leurs petites voi-

tures, ils souffrent sans se plaindre de plus ou moins effrayantes tortures. La tenue des valides devant la grotte, le silence des malades que harcèlent leurs épouvantables blessures, il faut déjà, à cause de cela, commencer d'admettre qu'on se trouve sur un plan qui n'est plus celui de la terre. C'est une espèce de Thabor où la prière nous transfigure.

Et cela ne signifie pas qu'il ne faut pas désirer de toute l'âme que soient soulagés ceux qui souffrent. Et ceux mêmes qui souffrent ont le droit d'espérer de guérir. Mais tout se passe ici comme pour toutes les grandes réalités de l'Église, une indicible harmonie s'établit où se résolvent les contraires. Et de même qu'il faut à la fois qu'il y ait des Juifs jusqu'à la fin du monde, et prier pour qu'ils se convertissent, ainsi devons-nous penser que le mal (quand ce n'est pas le péché) est indispensable au surnaturel équilibre d'un monde désemparé — et demander cependant à Dieu de le réduire.

Ce commerce avec Dieu, ce marchandage dont les pharisiens se scandalisent, c'est sans doute la formulation la plus pure de l'idéal chrétien. C'est elle qui s'accomplit à Lourdes sous nos yeux. C'est par elle qu'ici la nature, dans ses grossièretés les plus élémentaires, commence de se dépouiller. Jamais un mot plus haut que l'autre ; jamais une plainte de malade ; jamais une protestation de pèlerin. Cent mille person-

nes se pressent sur cent pieds carrés, tout le monde s'étouffe, mais la prière est si forte qu'on oublie que l'on souffre et qu'on s'efface davantage. Ce qui jamais ne se produirait dans le cours de la vie quotidienne est ici courant et habituel : la nature à Lourdes est vraiment humiliée autant qu'il lui est possible de l'être. C'est avec leur caractère propre, par leur langage même que la Vierge désire que les peuples la louent. Mais c'est avec cette incroyable compensation que rien de leur nature ne s'applique à eux-mêmes, qu'elle soit sur elle toute concentrée. Comment douterait-on de l'authenticité efficace de ces échanges intérieurs, de la réalité active de ces mouvements de l'âme que rien au dehors ne trahit, quand on mesure déjà l'effet de la prière sur un peuple grossier qui d'un coup se délivre et s'affine?

Les malades ici se réduisent à leur souffrance qu'ils acceptent. C'est là leur admirable prière. Et les valides se réduisent à leur propre voix. Ils s'engloutissent dans une immense assemblée de *Pater* et d'*Ave*, dans une clameur dépouillée qui grimpe jusqu'au ciel.

L'imbrication de la souffrance et de la prière sur le parvis de la grotte pour la conversion des pécheurs, c'est ce que la Vierge désirait. Et quand elle disait à Bernadette de manger de l'herbe pour faire pénitence, sous une forme plus saisissante elle ne lui

disait rien d'autre que l'importance d'aimer l'amertume de son sort et de s'effacer au point de ne plus tenir compte de ses propres goûts. Gratter la terre ; en faire jaillir une source — que les plus grandes foules en dépit d'une longue sécheresse soixante-quinze ans après ne peuvent épuiser ; se barbouiller le visage avec l'eau boueuse de cette source nouvelle ; et, comme si cela ne suffisait pas encore, manger de l'herbe, baiser la terre, tout cela pour la conversion des pécheurs, cela doit paraître bien absurde aux esprits forts ; et que cela me parut à moi-même absurde dans ce temps, qui n'est pourtant pas très ancien, où je venais ici en pharisien. Mais tout cela ruisselle à présent de richesses symboliques, j'en comprends enfin le profond accord avec toute l'ascèse chrétienne ; et, sans que la Vierge eût jamais révélé le destin de Lourdes, sans qu'elle eût même prononcé le mot de : malades — l'on est stupéfait que tout cela se soit développé dans le sens où l'emportait une lente croissance, vers cette maturité qui nous comble aujourd'hui. Et de quel prix doit être le consentement de notre liberté, pour que celle-ci ait été à ce point ménagée et même respectée dans les révélations les plus sensationnelles que l'au-delà depuis la mort du Christ ait consenti à notre faiblesse. Et c'est pour cela aussi que cette objection est absurde, que les incrédules opposent toujours aux miracles de

Lourdes et que je retrouvais l'autre jour, dans le journal, traînant sous la plume du plus niais des chroniqueurs. D'accord pour une fois avec les beaux esprits : « je ne croirai », disait-il, « au miracle » (je suis sûr d'ailleurs qu'il se vantait encore), « je ne croirai aux miracles que quand j'aurai vu repousser une jambe amputée ».

Tous ces malheureux attachés au tangible et qui dictent à Dieu leurs petites conditions ne soupçonnent pas que les voies de Dieu, dans le miracle même, continuent de vouloir être des voies cachées parce qu'il répugne à la nature de Dieu de forcer l'homme malgré lui. Et il ne leur suffit pas de constater ce que pourtant les médecins les plus agnostiques, sans d'ailleurs en tirer aucune conséquence, ne contestent plus¹, il leur faut une preuve encore, la dernière, celle-là même qu'on a la méchanceté de leur refuser, cette petite preuve particulière que Dieu leur doit.

Dieu ne leur donnera rien, et ils mourront dans leur ordure pour n'avoir pas compris cette vérité, dont se blesse l'orgueil, que ses prodiges, pour si éclatants qu'ils puissent être, Dieu refuse d'en faire l'objet de l'évidence. Il est le maître, après tout ; et Il

1. Le fait de Lourdes n'est pas niable, écrivait l'incrédule D^r Fiessinger.

a peut-être le droit de choisir parmi ses voies celles qui exigent l'hommage de notre humilité ; de faire dépendre la compréhension de ses grâces d'un acte de foi qui soit encore le fruit de notre libre volonté.

Si Dieu consentait à telle très apparente reconstitution d'un membre, pas plus difficile à sa Toute-Puissance que la réfection instantanée d'un organisme pourri, l'orgueil ne se tiendrait pas encore pour battu et il trouverait à répondre ce qu'un illustre oculiste écrivait au sujet d'un décollement de rétine guéri à Lourdes : « J'avais cru jusqu'alors que le décollement de rétine était incurable. Cette guérison prouve qu'il ne l'est pas. » Ce cercle infernal où l'orgueil enferme l'incrédule, son absurdité établit à son tour la sagesse de Dieu qui se révèle aux petits et aux humbles.

Le mot qui résume les rapports de l'homme à Dieu, c'est celui de la Vierge à l'Ange : je suis la servante du Seigneur. C'est ce mot même que Bernadette répéta quand elle consentit sans en comprendre le motif, ni la portée, à manger l'herbe que la Vierge lui désignait : qu'il me soit fait selon votre parole.

Sans doute les apparitions de Lourdes sont-elles, comme le remarque le P. Cavallera, l'événement mystique le plus important du XIX^e siècle. A Lourdes, c'est Bethléem qui ressuscite au milieu d'une médiocrité humaine insondable — cette

médiocrité précisément qui est si caractéristique de tout ce qui touche à Lourdes. C'est avec un rhumatisme déformant, un lupus de la face, une poliomyélite que Dieu y fait de la sainteté. Et non pas tant en guérissant ces maladies qu'en en donnant l'amour à ceux qui en souffrent. « Non ! Je n'étais pas si heureux autrefois. C'est depuis que j'ai appris à souffrir que je le suis devenu. A présent je suis très heureux. » Voilà ce que me confiait très simplement un petit enfant à qui le moindre mouvement valait des douleurs atroces.

Il est d'ailleurs remarquable que, sitôt qu'elle ne se sanctifie pas, la médiocrité est à Lourdes plus ridicule qu'ailleurs. Je songe à ce jeune homme plein de suffisance qui, comme un médecin lui recommandait tels ménagements envers une très grande malade, lui répondit, d'un ton de fonctionnaire, qu'il « connaissait son métier ». Et comme le médecin s'adressait à son chef, le chef ajouta péremptoirement que « les règlements » s'y opposaient. Le métier, les règlements, voilà ce qui n'a point ici de cours. Et si je note cet incident c'est qu'il importe de dire que la médiocrité, même à Lourdes, l'emporte quelquefois. Mais ce dont cette médiocrité qui ne se transfigure pas témoigne, c'est essentiellement d'un manque d'enfance spirituelle. Tout vraiment tourne

autour de cette vertu-là : depuis la complaisance de Dieu qui consent à s'incliner sur un idiot, jusqu'à ces pèlerins qui ne font rien d'autre, répétant les invocations après un prêtre, qu'imiter la docilité des enfants prononçant b-a ba comme le maître l'a prononcé ; jusqu'aux hommes et aux femmes qui consentent à baigner mille malades par jour, tout en sachant que bien peu parmi eux tireront un bienfait de leur bain ; jusqu'aux malades enfin qui consentent à être dévêtus, rhabillés, voiturés, exposés, parce qu'on leur a dit qu'il fallait se soumettre à ces fatigantes répétitions des mêmes gestes. L'humilité, la docilité humaine que récompensent des grâces exceptionnelles, voilà ce qui prend à Lourdes toute son expansion. Tandis qu'au contraire, sitôt que manque la docilité, Lourdes n'apparaît plus que comme sa propre caricature. Il y a, entre cette administration d'assistance publique à laquelle me faisait songer le « je connais mon métier » du blanc bec qui n'avait pas compris, et cette prodigieuse circulation de charité entre des cœurs tout occupés les uns des autres, soit pour souffrir, soit pour soulager leur souffrance, une si irréductible différence qu'on peut bien dire que c'est dans cette transfiguration que s'opère le passage de la nature au surnaturel ; que tout le surnaturel de Lourdes, que le message que la Vierge ne cesse d'y transmettre tiennent dans cette

disponibilité que l'on ne rencontre nulle part ailleurs : une absolue disponibilité aux suggestions de l'amour.

Lourdes, c'est le lieu où l'on ne connaît jamais son métier — où le seul métier qu'on doive acquérir, c'est celui d'un enfant attentif à se donner sans rien réserver de lui-même. J'y songeais à propos du rôle que joue l'homme dans ces fantaisies de la grâce. Du prêtre qui tient l'ostensoir, aux brancardiers qui portent avec précaution une civière, quoique la guérison descende de l'Hostie ou se transmette par l'eau de la piscine, rien ne se fait ici que par des mains humaines. Pour que Dieu consente à guérir il faut lui accorder secours. Et c'est un autre important enseignement de Lourdes que cette nécessité où Dieu se réduit pour agir de recourir à l'homme, comme s'Il ne voulait accorder nul bienfait qu'à travers notre charité fraternelle.

A des degrés divers c'est cela déjà que les apparitions de Bernadette nous livraient : le choix par Dieu de la Vierge, pour parler à des hommes ; le choix par la Vierge d'une enfant renoncée, pour transmettre ses ordres ; l'entremise des prêtres pour propager ces ordres à travers tout le peuple chrétien. Et à présent ces ordres continuent de se transmettre des uns aux autres : c'est vraiment la parole du Christ qui s'accomplit : « partout où vous serez deux Je

serai. » Comme si la plus fondamentale révélation de Lourdes concernait la nécessité, pour que Dieu puisse agir, que les hommes d'abord soient d'accord, et d'une docilité mutuelle sans défaut. C'est ici que l'on voit se confondre le caractère d'universalité livré par les plus évidentes apparences de Lourdes, et la leçon d'enfance spirituelle lentement déchiffrée au fond du cœur des malades, des brancardiers et des pèlerins.

Ce qui est particulier à l'enfance spirituelle telle que Lourdes nous l'enseigne, c'est qu'elle est une enfance spirituelle qui a besoin d'autrui pour se réaliser. Lourdes n'est pas seulement la paroisse de la chrétienté, c'est le lieu où la prière et l'action se fondent dans un mélange continu. C'est le lieu du monde où s'évanouissent, grâce à cette étrange imbrication, des victimes et des pécheurs, des valides et des malades, des religieux et des laïcs toutes distinctions de nature. Il n'y a plus, en présence de Dieu, qu'un peuple compact et qui souffre.

Mais, de ce bienfaisant aveu de nos souffrances, nous ne tirons pas le seul bienfait des grâces qui y répondent. Il nous apprend aussi ce que doit être l'Église pour y correspondre. La nécessité de l'enfance spirituelle et d'une enfance renoncée, la sottise de ceux que leur médiocrité satisfait, l'interdiction d'être « tranquille » : voilà aussi ce que nous livre

cette grande exigence que la Vierge impose à ceux qui la sollicitent. L'Église pas plus qu'aucun chrétien n'a le droit d'être tranquille : pour être sainte, l'Église, elle aussi, a besoin de souffrir.

L'enfance spirituelle de Lourdes c'est l'enfance qui consent à souffrir, par amour, persécution pour la vérité. C'est celle que Dieu aime — et, à travers la petite Bernadette qui jamais ne fut guérie par l'eau miraculeuse pourtant par ses mains déchaînées, nous apprenons aussi que c'est elle que Dieu veut glorifier. La souffrance consentie et docilement assumée, la souffrance comprise, offerte et vénérée, c'est là ce que les plus privilégiés obtiennent. Les miraculés ne sont que des exceptions par lesquelles la Vierge consent à se manifester à tous. Mais la visitation aux meilleurs, c'est le sourire de ceux qui ont réussi à faire pour les autres un merveilleux holocauste de leur misère, c'est le sourire des suppliciés qui la trahit.

TROISIÈME PARTIE
CAPITALE DE LA PRIÈRE

Le premier chapitre de la vie est celui de l'enfance. C'est une période de découverte et de croissance. On découvre le monde, les autres, soi-même. C'est une période de formation et de développement.

Le deuxième chapitre de la vie est celui de l'adolescence. C'est une période de transition et de changement. On découvre ses propres forces et faiblesses. C'est une période de recherche et de découverte.

CHAPITRE DE LA VIE

Le troisième chapitre de la vie est celui de l'âge adulte. C'est une période de responsabilité et de réalisation. On découvre ses propres capacités et limites. C'est une période de construction et de création.

NOTRE-DAME DU SAINT ROSAIRE

NOTRE-DAME DU SAINT ROSAIRE

I

Jusqu'à ce Dimanche d'octobre où le cardinal patriarche de Lisbonne, dans un français douteux, appela, à mon grand étonnement, la Vierge de Lourdes : Notre-Dame du Rosaire, je n'avais pas réalisé dans toute la profondeur de son sens ni dans la vie de mon cœur, qu'en effet le Rosaire était la révélation centrale de Lourdes et que les quinze apparitions avaient eu essentiellement pour objet d'en mettre les mystères à l'honneur.

Peut-être eût-il donc été plus exact et eût-il mieux valu que la Vierge se nommât à Bernadette : la Reine du Rosaire ? Non, certes : car le simple énoncé de son Immaculée Conception, tout en confirmant la vérité de l'Église et l'infaillibilité du Pape, exprimait l'état même auquel elle avait dû de devenir la reine du Rosaire.

C'est toujours par le signe le plus simple, celui qui contient en puissance la plus abondante réalité, que le surnaturel nous parle. Et c'est pourquoi

d'ailleurs il faut une vive attention pour l'entendre. Il faut vraiment, pour ne pas se sentir rebuté, une simplicité qui manque aux sages de ce monde. Leurs dieux s'expriment par modes successifs et compliqués. Et c'est sans doute également à cause de cette surhumaine contraction de la vérité que l'Église, pour déployer peu à peu le riche contenu des paroles de Dieu, dispose des siècles. L'inépuisable vérité qu'il lui faut élaborer est pareille à l'adulte vigoureux que deviendra l'enfant enfermé dans le ventre maternel. Cette vérité, elle a besoin du climat de l'Église pour se développer. La vérité est un organisme qui croît. Et ce n'est pas à la seule intelligence que Dieu la livre. Il l'accorde à la communauté des chrétiens pour qu'ils la méditent et qu'ils en vivent. C'est en sage selon le monde que le curé Peyramale, longtemps hostile aux révélations de Bernadette, répondit ironiquement à sa petite paroissienne que, si la Dame de ses apparitions était la Vierge, elle eût à faire fleurir l'églantier de la grotte. C'était en plein hiver. Et la Vierge sourit quand Bernadette lui transmit cette matérielle et bourgeoise demande. Mais deux roses avaient déjà fleuri sur ses pieds comme une réponse spirituelle anticipée et doucement ironique à l'exigence du prêtre. Si bien qu'elle témoignait ainsi de la grossièreté de cette exigence, et, tout en même temps, de l'importance,

dans l'ordre surnaturel, des demandes même absurdes que peut faire un prêtre en tant que pasteur des âmes.

Et puis ces deux roses, dont le symbole demeure incompréhensible pour qui n'a pas pénétré la raison des apparitions, elles font, aux pieds de la Vierge, équilibre à l'adorable révélation de ses lèvres. Elles semblent dire : C'est parce que je suis l'Immaculée Conception que je suis aussi la terre où les roses fleurissent. Ce sont les roses du Rosaire qu'il faut me prier de faire éclore aux yeux de l'âme.

Sa complaisance à écouter et à accompagner Bernadette égrenant ses *Ave*, le chapelet à son bras, ces roses à ses pieds tel est le triple aspect de la Dame aux mains jointes, la triple assurance de sa prédilection pour une prière dont elle tenait à répéter au monde les vertus exceptionnelles.

Et voici que c'est le jour même de l'Annonciation qu'elle consent à dire qu'elle est l'Immaculée. Un nouveau lien est ainsi implicitement établi entre l'acte qui l'a faite absolument pure et celui par lequel elle consentit à la Rédemption. Mais cet acte par lequel elle devenait la nouvelle Ève, cette Annonciation dont elle redit à Lourdes la bonne nouvelle, elle vient nous la redire sous les traits mêmes qu'elle dut avoir pour l'accomplir.

On se fait en regardant la grotte une très fausse

idée de ces mystères de 1858. Malgré soi on subit l'influence de la statue dont Bernadette elle-même était fort mécontente. Cette statue, en effet, nous présente et à notre insu nous impose les apparences d'une femme mûre. Ce n'est point du tout ainsi que Bernadette la vit. Il faut lire l'admirable *Histoire de Lourdes* du Père Cros pour en être convaincu. C'est une toute jeune fille, une enfant de treize ou quatorze ans qui vint parler à la bergère au bord du Gave. Seul, le Père Cros insiste sur ce caractère essentiel de l'apparition, qui est d'être jeune. C'est par lui que nous pouvons rectifier le fâcheux entraînement où notre esprit est emporté par nos regards. Mais si nous comprenons que c'est vraiment le Rosaire qui importe à la Vierge (et de cela témoignent les quinze visites demandées et aussi l'obligation qu'elle imposa un jour à Bernadette de rejeter le chapelet d'une de ses compagnes pour reprendre le sien, parce que sans doute celui-ci avait le soutien de prières mieux faites), alors nous entrevoyons ce qui aux yeux d'un incrédule ne peut être qu'insensé, le motif de l'extrême jeunesse de l'apparition : c'est de nous mettre en contact avec la Vierge d'avant la Nativité — et c'est-à-dire avec la Vierge au moment où elle s'apprêtait à nous donner le Christ.

Cette Vierge, qui tient tellement à ne pas se distin-

guer de sa Conception Immaculée qu'elle s'identifie à cet acte et qu'elle se définit par lui, elle apparut donc, aux yeux de la simplicité la plus renoncée, pour nous dire que c'était à force de simplicité qu'on la pouvait toucher ; et aussi qu'elle continuait d'être seule médiatrice entre son Fils et nous ; que, comme au temps de l'Annonciation, elle seule pouvait nous livrer l'Amour éternel. Cette jeunesse si manifestement antérieure à la maternité, c'est l'affirmation d'une maternité de grâce attachée à l'Immaculée Conception. Et l'on voit que de profondes raisons spirituelles expliquent seules, mais avec une force extrême, et cette définition par l'Immaculée Conception et cette jeunesse qu'elle affecta et cette prière des mains jointes et du rosaire par deux fois tout entier égrené. La maternité de grâce de la Sainte Vierge, c'est de toute éternité que Dieu l'a décidée ; mais Il ne la fait revivre en nous qu'au prix d'une méditation continuelle des mystères de la vie du Christ, et, surtout, des mystères joyeux.

A Lourdes, centre eucharistique du monde, la maternité spirituelle de la Sainte Vierge fut donc affirmée avant que l'Eucharistie y eût pris sa pleine expansion. Et elle n'y prit cette extraordinaire expansion que parce que cette maternité s'y était d'abord affirmée. La prière qui s'impose à qui veut faire vivre le Christ dans sa chair, la Vierge même

est venue nous le dire, c'est la méditation du Rosaire aux pieds de l'Immaculée Conception.

Il s'agit donc, par le Rosaire, d'appeler en nous la Pureté, d'obtenir la vie à force de prière. Le mystère de l'Annonciation, celui de la Visitation, ce sont éminemment les mystères de Lourdes. Ce sont les deux figures, avant la Nativité, de la grande foi et de l'insondable charité de la Sainte Vierge, mais ce sont aussi les deux mystères par lesquels, se consacrant par avance à son Dieu, elle se sacrifiait à l'avance et pour nous. Si ce sont les mystères de Lourdes, c'est qu'ils sont les mystères préliminaires de celle qui, en même temps que la Mère du Sauveur, allait consentir à devenir la nôtre. Loin de subordonner la maternité spirituelle de la Vierge à sa maternité naturelle, il semble que l'on devrait considérer cette orientation spirituelle de la nature en faveur de l'humilité, cette anticipation des deux premiers mystères sur l'accomplissement de la mission naturelle assumée par la Vierge à l'égard de la Divinité, comme le signe qu'un préalable triomphe de la volonté libre et de la charité fraternelle est nécessaire au simple exercice de la nature fût-elle immaculée.

Et pourtant, il faudra le déroulement de toute la vie du Christ pour que cette maternité spirituelle

soit explicitement reconnue. C'est au pied de la Croix qu'elle entendra son Fils nous dire, à travers saint Jean, que nous devons désormais la traiter comme notre mère. La maternité spirituelle, c'est l'Immaculée Conception qui la rend possible, c'est le Fiat de la Vierge qui la provoque, mais c'est la mort du Christ qui la confère. Et par ce secret échange entre le Christ et sa Mère, par ce retard apporté au plein accomplissement d'un sacrifice humain, par ce hiatus que le Christ a ménagé et voulu entre l'instant où la volonté a fait don de soi-même et celui où ce don peut enfin fructifier, par cette nécessité imposée au plus haut consentement humain de n'accéder à sa réalité qu'après le déroulement de toute la tragédie de la Rédemption, Dieu fait entendre aux hommes que le don de leur cœur est nécessaire, mais que ce don n'est rien sans Lui.

A Lourdes, c'est sur le don généreux de nous-mêmes que la Vierge nous incite à méditer. On souhaite le soulagement de ceux qui souffrent, on sollicite la conversion des pécheurs — mais par la spiritualisation d'un sacrifice matériel, par la plus simple offrande de ses peines et de son cœur. Ce qui marque d'abord la prière de Lourdes, c'est l'effort qu'il nous faut y faire pour nous consacrer entièrement aux autres ; — c'est que l'holocauste des corps y devient la prière même. Il ne s'agit pas seulement d'une élévation

de l'âme, ni d'une contemplation toute nourrie d'amour. Il s'agit d'abord de s'oublier soi-même. Et c'est un nouvel avantage du rosaire, qu'il se mêle, sans le gêner, au don essentiel et continu que Lourdes nous invite à faire.

Quand la Vierge accueillait les paroles de l'ange, autant que son âme toute sa chair se soumettait par avance au prochain envahissement de l'esprit. Si la Vierge apparut ici pour mieux nous faire prier sur ses mystères, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont le résumé de toute sa vie et de celle du Christ, c'est aussi parce qu'ils transforment, et presque à notre insu, jusqu'à nos plus charnelles fibres. Le rosaire s'ajoute à nos actes, il se substitue à nous-mêmes, il fait glisser sans que nous nous en avisions la réalité du Christ jusqu'à la source de nos pensées et de nos gestes : il comble d'une insensible présence jusqu'à notre distraction.

Mais pourquoi? sinon qu'à travers lui la distance de la chair à l'esprit s'atténue, la transfusion de la surnature dans notre activité s'accomplit.

Oui, je crois que si la Vierge a sollicité de Bernadette la grâce de venir à ses pieds réciter pendant quinze jours son chapelet, si elle-même prit la peine d'égrener celui qui pendait à son bras, ce n'était pas seulement pour finir par donner une confirmation d'ailleurs éclatante à l'infailibilité du pape,

c'était peut-être surtout pour nous enseigner la prière, celle qu'exigent les étranges conditions de nos vies — dans ce temps où, de plus en plus emportés par la vitesse, nous pouvons de moins en moins nous recueillir et méditer. La prière continue et de tout notre corps, voilà ce que d'abord signifient les *Ave* du Rosaire — une soumission implicite et constante de tout notre être à la nécessité telle que la Providence l'a composée. N'est-ce pas d'ailleurs une véritable Visitation que la Sainte Vierge nous accorde? Et déjà dans ceux qu'on appelait stériles ce contact a fait trembler la vie.

Entre les deux saints Jean, celui que sa simple présence fit tressaillir dans le ventre d'Élisabeth et celui qu'au pied de sa croix Jésus lui permet d'adopter, entre le précurseur encore enseveli dans l'ombre maternelle et le survivant, on peut dire que tout le mystère de l'engendrement de la Vierge à sa maternité spirituelle s'est déroulé. Et il n'y fallut rien de moins que le déploiement terrestre de la vie de son Fils. Ainsi cette Visitation dont Marie nous a fait à Lourdes la grâce, c'est la répétition du premier acte par lequel sa latente maternité consentit à s'exercer en faveur des hommes. Et le bienfait de cette visite c'est notre sanctification totale.

De quel prix doit être un corps aux yeux de Dieu pour qu'Il délègue la Vierge à son intention? Quand

Marie s'en allait visiter sa cousine il ne s'agissait pas seulement d'aller prier avec elle, mais d'inonder de grâce cet enfant qui n'avait pas encore apparu au jour. Il s'agissait aussi d'établir, et sur la chair même, la toute-puissance de la prière du Verbe. — Et puis d'affirmer la profonde fraternité de ces deux petits corps encore cachés et soumis sans résistance à l'ambulante liberté de celles qui les portaient en elles.

C'est dans l'eau de la fontaine invisible que l'action de l'Esprit à Lourdes est descendue. C'est de l'unité humaine et de la réciproque action de nos prières que la Vierge tint à nous avertir. Et l'unité du peuple chrétien répète ici le corps d'Élisabeth ; c'est de lui que doit être enfantée par la grâce de la Vierge l'annonce du Sauveur.

De quel prix, aux yeux de Dieu, ce grand corps divers et qui souffre dans ses membres et qui, quand il ne souffre pas, se mortifie par amour. Quelle grandeur — et que nous ignorons — revêt ces muscles prêts pour la corruption, ces nerfs qui nous font tant gémir et ce séduisant aspect de nos visages que guette sans cesse la pourriture. Images de nos âmes et qui nous cachent à nous-mêmes, c'est dans nos corps aussi qu'il nous faut nous prêter au soleil qui transfigure. Ce sont nos corps qu'il faut mêler avec nos âmes à la souffrance du Seigneur.

Le commandement de renoncer au corps est-ce que cela ne signifie pas d'abord l'importance du corps ? Est-ce que Dieu aurait souffert dans le corps de son Fils si notre corps n'importait pas ? C'est donc bien urgent d'entraîner sa chair avec soi ? C'est donc si grave que cela de ne pas la rendre sainte elle aussi ? O Vierge de Lourdes, vous êtes venue nous rappeler que le don de nous-mêmes ne comptait pas sans cette offrande de notre chair.

Nous sommes les colombes et les agneaux du Sacrifice. Et il faut que la chair se déchire, que notre sang s'écoule pour que descende la bénédiction du Seigneur. O merveille de cette secrète économie où le cœur épaissi ne pénètre pas ! Si le ciel ici s'ouvre pour guérir, c'est afin de témoigner, et d'un signe certain, que les corps aussi lui sont chers, qu'ils lui appartiennent ; et qu'ils vont avec l'âme d'un même pas vers Dieu. Nos corps sont les arches où ce Dieu veut habiter. C'est à travers eux que la maternité de la Vierge s'accomplit.

Que sont en effet les mystères joyeux, sinon le don cinq fois répété par Marie de son amour et de sa chair : Elle offre son corps à l'Incarnation ; par charité, elle fait un épuisant voyage ; elle accouche dans une étable et le souffle des bêtes réchauffe seul son corps et celui de son petit dont aucune auberge n'a voulu. Enfin elle consacre ce corps né d'elle —

elle y renonce sans retour ; et puis, voici qu'elle le perd et ne le retrouve que pour s'apercevoir qu'il ne lui appartient déjà plus. Les premiers mystères ont l'air, comme ça, à première vue, d'être des mystères joyeux : ce sont pourtant ceux des renoncements à toute joie et à tout repos. La joie dont dispose encore celle qui est déjà la mère du bel Amour et la mère des Douleurs, c'est donc une joie très précaire, celle d'être, pour un temps, la Providence de son enfant. Mais le renoncement est déjà entré dans le secret de cette joie. Elle ne peut pas ne pas songer que rien ne lui appartient de cela même qu'elle touche et qu'elle soigne et dont elle pourrait croire qu'il lui appartient. Elle n'a pas le droit d'aimer son Fils pour elle-même.

Et c'est ainsi qu'elle nous dit de considérer notre corps comme un sujet que nous ne possédons pas pour nous.

Les mystères joyeux, ce sont ceux d'une âme qui ne cesse de tout donner. Exposé à cinq reprises, c'est le point de vue de la Vierge et, par elle, celui de toute l'humanité chrétienne convoquée à la plénitude de la charité.

Les mystères joyeux, ce sont ceux qui nous apprennent, par pure charité, à renoncer à la joie. Ce sont les mystères de la pauvreté. Il est vrai qu'on peut les considérer aussi, non plus comme le quintuple renon-

cement de la Vierge aux repos les plus légitimes, mais comme le lent accomplissement de notre Rédemption. Et qu'il fallait ce progressif arrachement de la Vierge à toute joie, cette humiliante incarnation de Dieu pour que notre chair fût sauvée. C'est, tout en même temps, l'occasion pour nous et de nous réjouir et de nous désoler et d'être émerveillés de notre propre prix.

Tout ce jeu stupéfiant nous accable et nous enchante. Voici donc le petit enfant qu'il faut abriter dans nos chairs. Sa mère prélude à Sa souffrance. Elle le précède. Elle lui survivra. Elle figure l'humanité avant que l'Amour eût accompli sa navigation parmi nous. Pure, elle souffre de l'impureté de l'univers qu'un sang divin n'a pas lavé. La lapidation des Prophètes, la longue apostasie du peuple de Dieu, elle assume en elle toute cette cruauté, toute cette injustice et ces aveuglements. Elle est l'espérance du monde. Elle est celle qui attend jusqu'au fond de sa chair. Une espérance qu'elle n'exerce plus pour soi, une espérance lucide que déjà la douleur assombrit. Elle est celle qui a déjà commencé de souffrir de l'échec de la miséricorde. Elle est la liberté de l'âme ; et elle se sait impuissante face à la terrible liberté du mal.

Elle ne souffre pas seulement d'avoir à renoncer à tout repos. C'est là sa moindre douleur. Elle souffre à l'avance des humiliations de son Fils — et

du refus que lui opposeront l'orgueil, la concupiscence et l'erreur. Elle souffre dans sa chair du reniement de son peuple. Elle souffre dans son cœur de la détresse de la croix.

Telle est cette petite fille, cette enfant mignonne, comme disait Bernadette. Elle assume déjà dans toute son étendue le mystère de sa compassion. Tel est le privilège de sa double maternité, qu'elle mêle au fond de son cœur la souffrance du Christ et l'angoisse de la corruption. On ne se lassera jamais de méditer sur sa jeunesse. C'est la préfigure immédiate de l'innocence du Sauveur et de cette mystérieuse compensation qui fait de notre âme, ridée par le péché, une âme joyeuse au milieu de sa douleur et comme une enfant tout à la fois insoucieuse et grave.

Ainsi toute la tragédie humaine, c'est entre ces deux personnes qu'elle se joue : une enfant qui attend déjà son enfant, une petite fille et un bébé qui pleure comme tous les nouveau-nés ; mais qui a déjà tant de raisons de pleurer. Comment abandonnerait-on la pensée d'une pareille scène ? Et la jeune mère pleure aussi, car la terrible histoire a commencé. Elle va avoir quatorze ans. Elle est déjà la reine d'un peuple immense et malheureux — de cet univers que la toute-puissance d'une liberté déviée fait, chaque jour, avec l'imbécillité de moutons

aveuglés, se précipiter dans la bouche du diable. Il faut donc que sa jeunesse assume nos péchés.

La nuit est glacée. Il n'y a que le bœuf et l'âne qui aient consenti avec Joseph à veiller. Un effrayant silence enveloppe cette nuit solennelle. Mais, au fond de ce silence, la haine des Romains et des Juifs, le serment qu'ils font de détruire l'Amour, les préparatifs du massacre, c'est cela qu'elle a déjà distingué. Ainsi donc, il va falloir déjà s'enfuir. On n'avait pas besoin pourtant de ce surcroît d'angoisse. Il va falloir s'enfuir jusqu'à ce pays d'où Moïse fut sauvé. Tout est donc corrompu dès la naissance dans cette Judée ? Il n'y a donc pas moyen de faire patienter la haine et la cruauté ? Cependant, non pas ma volonté mais la vôtre.

Telle fut sans doute, aux premiers jours de sa maternité, celle qui voulut apparaître sous les traits d'une enfant à la petite bergère qui ne savait que ses *Ave*. Par gratitude peut-être pour ce bon bœuf qui soufflait de tout son cœur sur le petit corps glacé de son enfant. — « Une bergère et une ignorante, mais une de ces ignorantes par qui est sauvé ce qui peut être sauvé. Une petite imbécile qui ne rechigne pas, dit la sainte Vierge, à manger de l'herbe comme ses bêtes. Allez donc vous laver, mes enfants ; ne me résistez pas. Vous savez bien malgré vos mains sales que je vous aime. J'ai vieilli depuis

que mon petit Jésus est né — j'ai l'âge de l'humanité à présent, mais voyez donc comme j'ai su rester jeune. Il faut que vous le redeveniez. Il n'y a que la prière pour vous rétamé. Mes petits enfants, il faut vous aimer les uns les autres et beaucoup prier. Pas pour vous. Je sais pour chacun à quoi m'en tenir. Ce n'est pas pour vous seulement qu'il faut dire des *Ave*. A quoi cela vous servirait-il ? Vous ne montreriez encore que votre égoïsme et cette opacité de votre cœur que je voudrais tant dissoudre dans l'eau de mes fontaines. Il faut prier aussi les uns pour les autres. C'est la seule prière qui puisse toucher mon Fils. »

Ainsi, au milieu du temps, dans une pauvre fille d'Israël l'Amour s'est incarné ; une fille effacée, inconnue, mais qui n'avait jamais commis ce qui s'appelle une ombre de péché — qui n'a jamais levé les yeux que pour offrir son regard à son Dieu — qui n'a jamais rien désiré que d'être suppliciée pour le salut de ceux qui se sont détournés du ciel.

Tels sont les mystères joyeux. Et dont il importe pourtant de se réjouir. Triste division du cœur : sa joie n'est jamais pure et la détresse lui est interdite. Ces mystères de la pauvreté, il n'y a pas d'autre issue pour y pénétrer que de fondre en eux notre propre cœur. Ces mystères enfantins, c'est à un entier abandon qu'ils convient le petit peuple de chrétiens.

Ah ! comme on comprend qu'elle aime à retourner au temps de sa jeunesse, lorsque cette douleur n'était encore qu'anticipée et qu'elle n'en faisait encore en quelque sorte que le puéril apprentissage. Il allait lui falloir passer par l'agonie de son Fils et être plus que clouée avec lui — immobile au pied de Sa croix. Pour l'instant, elle en est à ces mystères qui, tout de même, auprès des autres, sont joyeux. Et il est bien naturel qu'elle désire que ses enfants y songent chaque jour — qu'elle n'ait plus envie d'être aussi seule qu'entre le bœuf et l'âne et qu'elle ait besoin maintenant de l'amitié d'une bergère qui lui ressemble. Elle aime tous ceux qui se savent tout petits devant Dieu et qui souffrent sans cesse et qui sont prêts à souffrir davantage. Elle a été si longtemps une petite fille tout effacée, qu'elle a bien le droit à présent d'exiger que ses enfants, songeant à elle, s'effacent à leur tour — cette vieille grand'maman que recouvre à nos yeux une tendre jeunesse.

Grand'mère de toute l'humanité, et, tout en même temps, petite fille mignonnette — quel étrange effet, sur cette terre où le temps règne, des reflets d'un monde qui a renoncé le temps. En tout cas, il faut la prendre comme elle se présente, avec sa robe blanche et sa ceinture bleue, avec un voile sur la tête et ses deux mains jointes : une petite fille qui hors du temps revit le temps où se préparait sa détresse.

Ici, les sages et les prudents n'ont rien à faire. Lourdes n'est pas plus pour eux que pour les délicats. A travers les mystères joyeux, Lourdes apparaît la capitale de la prière.

Je songe à ce triste garçon que je retrouvai l'autre jour. « Tout cela, me disait-il, est bien enfantin : ces apparitions, ces roses sous les pieds, ces gens qui s'exaltent les uns les autres, ces idiots qui prient les bras en croix. » Il lui semblait que son existence obsédée de tristes désirs fût d'une maturité plus humaine.

Lourdes est le lieu où notre volonté essaie d'être soumise. Et la joie de la Vierge nous y apprend à douter du monde et de notre propre voix. C'est celle de l'Ange qui remuait dans le feuillage. Il faut y croire.

Ce dont la sainte Vierge nous assure ici, c'est donc qu'elle est notre mère. Et qu'elle l'est par l'effet de son Immaculée Conception. Mais ce que d'abord cette Conception Immaculée l'a faite, c'est la nouvelle Ève. Ainsi, c'est en tant que mère du genre humain (Mère des pécheurs), que nous la devons implorer. Et par une telle prière, nous convenons d'abord de notre fraternité avec tous les hommes ; de cette étroite interdépendance qui fait que nous ne pouvons rien les uns sans les autres ; que nous

nous sauvons en commun. Mais aussi qu'une nouvelle race est née sur la terre le jour où, au péché qui nous enferma en nous-mêmes, Dieu consentit à substituer la Pureté qui nous délivra. Une race spirituelle où toutes les races du monde se mêlent et se confondent. « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni homme libre ni esclave, ni homme ni femme, vous êtes tous un dans le Christ Jésus.* » Cette unité du peuple chrétien, déjà le simple spectacle qu'offre Lourdes au premier regard la propose à la méditation. Si cette ville est la paroisse de la chrétienté, c'est que tous les peuples s'y réunissent dans un même amour pour la Mère de cette nouvelle famille qu'ils constituent dans une confiance identique en l'intercession maternelle. Rome, c'est l'unité du peuple chrétien à travers l'espace et le temps, mais symbolisée dans la personne du suprême Pontife. C'est le sacerdoce du Christ qui y établit l'unité de l'Église. A Lourdes ce n'est point ce sacerdoce qui imprime leur unité à nos prières ; c'est le Corps même de l'Eucharistie déjà consacrée et offerte — c'est la chair que Marie engendra. Vraiment toute méditation, ici, tourne toujours autour de l'Incarnation même et de cette pureté qui lui permit un jour dans un profond secret de s'accomplir.

Entre l'Immaculée apparue à la grotte et le Saint-Sacrement qui règne sur toutes les pensées de ceux

qui viennent à Lourdes pour prier, c'est comme une rivière paisible qui ne cesse de couler. Et le flot continu qui nous porte avec la Mère vers son Fils, qui rend ce Fils si docile à sa Mère, c'est la prière qu'elle Lui offre au nom du genre humain. Mais rien ne symbolise une telle prière comme cette eau précisément que la Vierge fit couler pour que nous ne cessions plus d'y boire. Cette eau qui dormit si longtemps dans le rocher de la grotte, si étrangement jaillie de la boue remuée, c'est l'eau vive dont parle le Christ, le mouvement du cœur que la Grâce a touché et qui jaillit jusqu'au royaume de la vie éternelle.

Qui dira le mystère de l'eau ? Elle se trouve dans la Bible à chaque pas. Et c'est sans doute qu'elle importe en effet dans le désert du peuple de Dieu. Ce désert même et cette sèche roche que frappera Moïse, est-ce qu'il n'y a pas entre l'un et l'autre et l'attente du cœur où Dieu a promis de descendre plus qu'une ressemblance littérale ? Est-ce que ce rocher, que la baguette du sourcier prophétique frappe au plus sensible point pour en faire apparaître une source cachée, et cette fontaine encore boueuse que Bernadette remua, notre propre nature dans le sommeil de la grâce, est-ce que toutes ces eaux qui jaillissent de tous les pores du livre de Dieu et les eaux du baptême qui nous donnent la vie, est-ce

que l'eau qui court à la surface de la terre et l'eau qui bondit dans l'amour des fils de Dieu et qui les vivifie, est-ce que ce n'est pas l'identique élément par qui toute créature vivante se désaltère, se féconde et se communique ? L'eau, c'est ce qui fait l'unité de la terre et celle du peuple chrétien. « Il y a trois éléments : l'esprit, le sang et l'eau. » Et cette eau qui ruisselle des montagnes à la mer, elle n'est pas après tout bien différente de ces ruisseaux de sang qui descendent des glaciers de nos cœurs pour irriguer les profondes vallées et les coteaux de nos corps altérés. Tout le grand corps de la terre, c'est l'eau qui le pénètre et qui l'imbibe et qui le vivifie. Que serait la terre sans cette eau que les neiges éternelles lui envoient comme le flux d'un sang que le soleil nourrit ? Que serait notre corps sans cette eau qui nous donne notre souple fluidité et le battement qui nous anime ? Le sang et l'eau ce sont les premiers dons que Dieu accorde à ses enfants afin qu'ils vivent. Ce sont les premiers mouvements de ces enfants qui bondissent, qui s'amuse et qui rient et qui se dissimulent au soleil de la vie. L'eau, c'est la vie même. Et malgré sa présence et sa fécondité, malgré la fertilité de cette terre qu'elle imprègne, cette terre si l'eau n'y coulait pas ne serait qu'une assemblée contradictoire que tout morcelle. Chaque fragment du sol, chaque créature depuis la

Pierre dans son repos, depuis la plus muette graminée jusqu'aux grands pins qui grincent dans le vent qui les balance, depuis l'insecte aspirant sa substance au fond du corps de ses immobiles victimes jusqu'à l'homme même, la vie de toute créature c'est l'exclusion de ce qui diffère d'elle. Et toutes resteraient enfermées dans les limites de leurs diversités sans l'eau qui efface, qui pénètre et qui réunit. L'eau, c'est le lien de la charité. Eau fraternelle et mystérieuse, symbole de l'Esprit qui flotte sur tes flots, il me semblait entrevoir tes ressemblances avec la Grâce, quand, penché sur cette passerelle au-dessus du gouffre où tu ne cessais de te précipiter, j'admirais avec quelle fantaisie sans cesse se reformait ton unité. Jaillissant et se heurtant et se brisant, je voyais tes mobiles gerbes glisser à leur dissolution pour bientôt se relier. Et je songeais aussi au lac impassible qui nourrissait à si peu de distance cette violence à la fois impétueuse et enjouée — à ce réservoir, entre les glaciers, où les glaciers se reflètent sans trembler, où les sombres forêts consentent à descendre. Et quand je me retournais, je voyais de partout ruisseler sur les flancs de la terre, dans leur intarissable diversité, les éléments de ces cascades qui, morcelés et disjointes, jusque par leur disjonction témoignaient d'une si essentielle unité que rien ne pouvait très longtemps les empêcher de reprendre

le joug de son irrésistible lien. Ce lien, cette loi de la fluide unité du peuple de l'Esprit, ce lien de l'Amour qui surpasse la loi — c'est lui que l'eau figure. Et non seulement, de place en place, depuis la Genèse jusqu'à l'arrivée du Messie ; mais, depuis que le Messie incarné, par le baptême où l'Esprit consent à se servir de notre liquide sœur pour nous purifier, par le sacrifice de la messe quand le prêtre, ayant exorcisé la burette qui nous contient, mêle, au vin qui va devenir le sang de notre Seigneur, l'eau par laquelle notre intime unité s'affirme et se maintient : toujours l'eau symbolise notre charité fraternelle. L'eau n'est jamais très loin lorsque le Christ nous parle. Elle est toujours à portée de ses yeux quand Il nous commande d'être un comme Il est un avec son Père. Elle veillait aussi derrière la paroi de la grotte où rayonnait la Vierge, quand celle-ci consentit à se manifester — enfant aux yeux d'une autre enfant — et à nous communiquer ce que sa maternité permanente attendait ici de la docilité de son petit peuple de chrétiens.

On insiste toujours — et c'est vrai qu'ils deviennent Son corps et Son sang — sur le froment et sur le vin ; mais, tout de même, elle n'est pas négligeable, pour des cœurs humains, cette eau qui donne la vie à toute chose et que Dieu, Lui, ne néglige pas quand se fait, à l'autel, la Transsubstantiation.

Eau tout en même temps majestueuse et charmante, violente et douce, insinuante et bien étalée, comme tu es belle quand, au milieu même des montagnes, tu descends d'un cours très lent la brève vallée, et que, sur toi, de chaque rive, s'inclinent tendrement les sapins et les bouleaux qui te regardent t'éloigner. Tu es toujours belle, reine de la fantaisie, mère discrète et féconde, reflet des cieux qui se sont contemplés en toi depuis que tu quittas les sommets du silence. Et je me rappelle avec quelle émotion, un matin, je me penchai sur toi, source presque insensible d'un grand fleuve prochain, petites gouttes qui sourdient au soleil dans un champ de coquelicots. Ah ! comme je comprends jusqu'au fond de mon être ce désir de Marie pressant son Fils encore ignoré, aux premières Noces où Il assistait, d'accomplir le miracle du vin, et c'est-à-dire de faire, avec le sang de son peuple, un sang plus fécond et plus divin ; enfin de faire apparaître sa divinité dans le signe du plus simple amour humain — de les transformer l'un en l'autre. Ce devait être là son premier miracle ; et qu'il allait accomplir à la demande de sa mère qui souffrait de voir les convives mourir de soif en L'attendant.

Ici aussi c'est dans cette eau, mais d'une manière plus ineffable, que l'Esprit consent parfois à descendre — comme à Bethesda quand le paralytique

implorait, du Messie qu'il ne connaissait pas, d'être trempé dans la piscine qui guérissait. Cette eau par qui le corps est soulagé, qui se transforme en un breuvage de délices, cette eau que la Samaritaine venait puiser, elle ne cesse de glisser encore parmi nous, c'est notre sœur qui, pour la féconder, parcourt la terre au nom du Seigneur. C'est l'amour même que le ciel ne cesse de nous témoigner pour que nous assumions, dans le plus simple travail, le mutuel sacerdoce de notre charité.

Lourdes est la patrie des pécheurs. Le lieu où ils sentent qu'ils ne sont pas abandonnés. Mais c'est en s'abandonnant eux-mêmes qu'ils apprennent que la Vierge les saisit et les aime. C'est vraiment par tout notre être que la Vierge nous tient ; c'est de tout notre être imprégné du corps du Christ que notre prière procède. Elle est ce qui nous rétablit dans l'unité perdue dont nous gardons la nostalgie. La prière, c'est de nous laisser faire.

Entre le miracle des Noces de Cana et le mystère du Golgotha, entre le mystère de la transsubstantiation de l'eau et celui par lequel le corps du Seigneur laissa s'épancher de sa blessure le double ruisseau, toute la vie publique du Christ s'est déroulée. L'eau n'a cessé de s'y mêler. C'est un élément que, durant toute sa prédication, Il a vraiment assumé et comme

résorbé en lui. C'est la prière de l'humanité qu'Il a portée dans son cœur et que, du haut de sa croix, Il nous restitue pour que nous l'assumions de nouveau et nous y confondions. Et si ce cœur nous est précieux, c'est que précisément s'y porta à sa suprême puissance et s'y confondit ce double flux de notre amour et du Sien. Le sang et l'eau qui coulaient au Calvaire répondent à ce sang de la terre que Jésus, à la demande de Marie, fit apparaître dans une eau dont Il consentait à avoir besoin.

La transfiguration de notre prière en un facteur tout divin, de ce premier élément que notre liberté guidée par la grâce à la grâce propose, telle est la part de l'homme dans le jeu de la Rédemption. Elle est ce fluide soubassement sur qui Dieu érige le monument de notre salut ; la mobilité où notre corps se dissout pour rejoindre, en deçà de ce qui l'en sépare, la réalité antérieure et profonde des autres créatures. La prière, c'est l'affleurement d'une nappe souterraine où s'est insinuée la lumière de Dieu. Elle est le secret océan où les frontières du corps mystérieusement s'abolissent : la négation des négations. C'est l'unité spirituelle des créatures ; la patrie retrouvée ; c'est le Lourdes que tout chrétien, où qu'il aille, porte au fond de son cœur. C'est le consentement qui délivre des impossibilités de la vie.

Mais qu'est-ce que l'eau sinon, elle aussi, ce fluide élément qui, faisant se rejoindre toutes choses, ne traverse les terres que pour résoudre dans une unanime adhésion les contradictoires apparences du ciel et des pierres et des arbres, que pour déployer, au soleil qui s'y baigne, l'immense assentiment de la Création tout entière? La prière, c'est tout ensemble la neige, la source, le torrent et la mer; mais, à chacune de ces formes, correspond une forme de prière. A Lourdes, au bord du Gave, c'est le ruissellement des eaux que les mystères joyeux du rosaire nous proposent, c'est la douceur cinq fois répétée d'une mère qui renonce au repos et qui prolonge, en un sacrifice nouveau, le sacrifice qu'à peine elle vient de consentir à Dieu en s'arrachant à l'innocence de sa joie. Les mystères joyeux me semblent ainsi entraîner Marie comme de pierre à pierre, comme une rivière qui consent à ne se fixer en aucun point où il lui serait possible de s'arrêter et de se réjouir un instant. Il faut fuir encore. Il faut ne pas cesser de se détacher. L'Égypte est un pays trop proche. Et Marie ne cesse de consentir à s'en aller. Non! vraiment on n'imagine pas que, pour nous révéler la terrible douceur de ces premiers mystères, la Vierge eût pu choisir un lieu mieux adapté que ce lieu où, derrière la roche, se cachait de l'eau, au bord de cette eau qui ne cesse de fuir.

Nous sommes ce rocher. Le péché nous l'a fait devenir. Mais au fond de notre cœur la grâce aussi bouillonne ; il faut la délivrer ; il nous faut nous résoudre à n'être jamais à nous-mêmes attachés. L'océan n'est pas loin. Et Dieu même y attend toutes ses créatures pour les faire rayonner au soleil de sa face.

Mais, d'abord, il faut se fuir soi-même, et consentir à se donner.

Notre-Dame du premier chapelet c'est l'étoile de la mer. En attendant la lumière du Christ, c'est elle qui nous éclaire. Elle qui nous confie le secret d'une joie où nous trouvons la force d'abandonner la terre.

C'est la dame de la Promesse et qui promet la gloire aux âmes pareilles à l'eau déchirée et qui fuit.

Nous sommes des êtres déchirés. Il nous faut nous résoudre à nous donner et à nous fuir. Il nous faut être déchirés — et rire.

Comme si tout cela : ce chapelet égrené, cette rivière qui coule, ce rocher qui s'ouvre et qui guérit, ce cœur sans apprêts qui se donne à la vision qui lui sourit, comme si la surprenante unité de tout ce qui eut lieu dans cet étroit théâtre où la pierre et l'eau accompagnaient la Vierge et la bergère, comme si la fabuleuse identité de ces images qu'ici la nature nous présente et de ce drame où le ciel un instant s'entr'ouvrit, ne suffisait pas encore à réduire l'âme

qui se refuse à ce qui la contredit, la Vierge confia à l'eau un nouveau message : celui de guérir à distance en son nom.

J'ai entendu un médecin de Reims conter la guérison totale d'un enfant abandonné de tous et sur le point de mourir, sa résurrection instantanée par quelques gouttes d'eau de Lourdes. C'était un enfant de six ans ; et ses parents, des ouvriers communistes, étaient hostiles à la religion. Ainsi, à distance, l'eau de ce rocher transporte l'Esprit jusqu'au cœur étranger. Et c'est comme si Marie voulait nous répéter que son propre mystère, celui d'être la médiatrice de la grâce, une créature à la fois toute humaine et la plus proche de Dieu, que le mystère de son Immaculée Conception et le mystère de l'eau étaient identiques. Comme si l'eau de la terre était la figure apparente de la prière de Marie.

Et je trouve une dernière et bien étrange coïncidence dans le fait que Bernadette, à qui le mystère de l'eau fut confié, s'étant arrachée à la douceur de la grotte pour s'enfermer dans un couvent lointain d'où elle ne revint jamais plus, Bernadette assurait que la seule statue qui lui rappelât un peu les traits de l'Apparition, c'était la statue du jardin du couvent ; celle de Notre-Dame des Eaux placée, nous dit la religieuse de Nevers qui écrivit la belle

histoire de « la Confidente de l'Immaculée », près d'une source que la prière de la Sainte Vierge avait fait découvrir dans un terrain dépourvu. Et Bernadette jusqu'à sa mort put ainsi mêler, dans son cœur, la pensée de Marie et l'image de l'eau, la double limpidité du ciel et de la terre.

II

Tout de même, auprès des mystères douloureux, les mystères joyeux étaient joyeux. Ils étaient l'histoire d'un détachement continu, mais ils étaient cependant l'histoire d'une mère et de son petit enfant. Ils étaient surtout l'histoire d'un don de plus en plus complet ; la descente de plus en plus profonde de Jésus parmi nous. Dans les mystères joyeux Dieu se donne à tous les hommes. Et il est bien normal que ces mystères soient ceux de Lourdes puisque Dieu ne cesse, à la prière de la Dame aux mains toujours jointes, de répandre ici ses grâces et de nous présenter sa chair. Dieu se donne d'abord à nous, parce que la prière de la nouvelle Ève entoure son enfance d'un immense amour, et qu'elle ne cesse de lui offrir l'espérance d'un peuple enchaîné. Enfin,

jusqu'à ses successifs déchirements tous les actes de la Vierge sont joyeux. Ce sont les bondissements d'une rivière qui s'arrache à son intarissable joie, pour accompagner cette chute de Dieu qui s'accomplit dans la chair. Ainsi, notre sang, dans le lit de ses ruisseaux secrets, il n'épargne jamais sa bondissante insouciance. Mais les mystères douloureux ne figurent plus cette offrande de Dieu et cet abandon de sa Mère, ce mutuel échange d'un petit enfant qui doit à son humanité d'avoir pris forme et de notre humanité qui lui doit d'avoir retrouvé sa jeunesse. Ce n'est plus ce ravissant duo, qui, au milieu de ses déchirements, permettait à la nature de se connaître transfigurée, telle qu'au premier jour du monde, et à Dieu de se contempler dans son amour humilié. A présent, c'est l'offrande de Dieu à Dieu, le terrible colloque aux pieds de la justice ; le drame de l'intercession du Sang Très Précieux. Il ne s'agit plus du mystère des chantantes eaux ni des liquides jeux d'un sang qui se dissimule. Mais du sacrifice d'un sang qui n'est plus que du feu et qui rejaillit jusqu'au Père. Ce ne sont point, précisément, les mystères de Lourdes ; ce ne sont point ceux du moins que la Vierge y vint revivre. Ce ne sont pas les mystères de la Vierge. Elle est absente tant que se prépare le suprême Sacrifice. A peine apparut-elle pour voir tomber son Fils sous le poids de sa croix. Enfin, elle n'est

auprès du Crucifié que pour cesser dans un dernier arrachement d'être sa mère. Les mystères douloureux ce n'est plus dans notre cœur qu'il nous faut y songer, il faut y mêler notre sang. Il faut nous contraindre à suivre ce chemin plus difficile que celui des renoncements successifs, ce sentier de ronces et de pierres où la douleur s'est incarnée. Il faut être abandonné de tous et acquiescer du fond de l'âme au silence de l'univers. Comment serait-il question encore de sources qui jaillissent et de ruisseaux qui courent? Voici le sommet que nulle voix ne trouble. Le Verbe y est seul pour souffrir. Il n'est plus qu'un foyer de douleur et d'amour.

L'eau ne cesse de descendre. Elle tombe des glaciers et des neiges qui ne fondent pas. Elle se précipite des lacs et des vallées. Ainsi s'humiliait la Vierge dans son cœur. Tandis que Dieu descendait parmi nous jusqu'à se mêler aux docteurs, de mystère à mystère elle s'éloignait du fruit de sa propre chair. Le feu, lui, c'est pour monter qu'il jaillit. Ainsi le Christ du moment où sa Passion fut commencée, ne cessa-t-il de tendre à cette mystérieuse élévation qu'à demi-mot il avait annoncée.

On se plaisait encore sur la terre avant que le Christ fût venu. Tout était obscur. Et Dieu récompensait encore la piété de ses serviteurs par de riches

troupeaux et par des moissons abondantes. Mais dès que fut allumé le feu, l'ordre des choses fut changé : ce qui apparaissait un désirable bien ne fut plus que l'image de biens plus purs qui lui contestaient son authenticité. Le ciel en s'ouvrant s'éclaira de lueurs inconnues. La réalité jusqu'alors engloutie dans la chair apparut. Et par ce même feu la chair fut enfin sollicitée de mourir.

Ainsi, désormais, quand même les ruisseaux de la joie couleraient près de nous pour nous murmurer la Bonne nouvelle, il ne nous est plus possible de nous dérober à ce feu que le Christ alluma dans nos cœurs. Il n'y a plus d'excuse à notre insouciance. La joie même n'est plus innocente.

Un colloque de la miséricorde et de la justice, ce second chapelet ? Mais plutôt notre anéantissement aux pieds d'une Miséricorde qui, parce qu'elle est la miséricorde, ne peut pardonner la tiédeur. Le feu réchauffe ce qu'il éclaire. Les mystères douloureux ne sont plus ceux de notre progressif arrachement. Ce sont ceux des baisers de Dieu qui nous consomment en secret. Et la Vierge de Lourdes n'a pas manqué de nous le dire. Ce n'est pas par des pleurs qu'elle veut ici qu'on la vénère. C'est par ce brasier qui grésille au cœur même de l'hiver et qui présente sans cesse à ses yeux l'image véritable de la Passion de son Fils et de notre Passion.

Entre l'eau et le feu le mystère de la Vierge et celui du Crucifié se jouent aux bords du Gave ; à plein ciel ; et tandis que la nature alentour poursuit sa course régulière. La limpidité tranquille des prières de la Vierge s'engouffre dans la fournaise de la Charité. L'une ne va pas sans l'autre. Bethléem et le Golgotha voisinent sous la grotte que le vent balaie. Mais il ne s'agit plus d'une mère qui regarde son enfant ni d'un enfant livré à la providence maternelle. Plutôt d'une incessante prière pour les pécheurs et d'un sacrifice continu pour conjurer la justice du Père.

La Vierge n'a donc pas pu très longtemps reprendre le fil de ses mystères joyeux. C'est le souvenir de la douleur du Fils qui la presse surtout. On dirait que c'est par une ruse clandestine qu'elle est apparue, si jeune, dans le creux du rocher. Et lors même qu'elle apparaissait, il fallait déjà que Bernadette se présentât à elle armée d'un cierge et c'est-à-dire armée du feu. Maintenant toute une armée de suppliciés vient s'offrir à ses yeux. Et, lors même qu'elle consent à écouter la récitation de ses mystères joyeux, c'est la douleur humaine qu'elle entend. Elle entend crépiter la souffrance dans le cœur et dans la chair de ses enfants.

C'est au moyen de ses mystères joyeux qu'elle essaie d'apaiser, et, tout en même temps, qu'elle

attise la douleur de ceux qui souffrent. C'est par ses propres mystères qu'elle essaie d'entretenir en nous les mystères douloureux qui sont ceux de son Fils et de nous les rendre désirables et doux.

A Lourdes le feu et l'eau ne cessent, en nous identifiant au Christ, d'éloigner de nous la révolte. C'est le lieu où se confondent les contraires dans une très intime adhésion de la Sagesse au jeu de la Providence et de la Rédemption.

Dieu ne nous laisse jamais douter que nos sacrifices ne soient insignifiants — car tout lui appartient jusqu'au mérite de notre acquiescement. Tout ce qu'Il nous demande, c'est de consentir à les faire.

Ce qu'Il désire, c'est cet inviolable trésor de notre liberté.

Vouloir ce qui est, c'est donc le dernier mot de la Sagesse ? Et n'est-ce pas ce que signifiait le petit cierge de Bernadette — son seul apport avec celui de sa bonne volonté ? L'ignorante ne cherchait qu'à suppléer par un peu de lumière à la faiblesse de ses dons. Car, quand elle venait à la grotte, ce n'était même pas sous la poussée d'un désir personnel : elle s'y sentait portée irrésistiblement. La seule chose qu'elle apportât, l'unique témoignage de son consentement, c'était ce petit cierge de deux sous que tout de même il fallait qu'elle achète.

Ainsi la flamme de notre volonté soumise est-elle le seul signe que nous puissions donner de notre amour.

A l'humilité de Dieu devant ses créatures, à cet anéantissement par lequel il revêt notre chair et s'abaisse à discuter avec les savants de la Synagogue, il faut que réponde notre humilité devant Dieu. A ce prix seul le ciel est satisfait, et la paix descend dans notre cœur. « Il faut, dit la Vierge, vous humilier aussi les uns devant les autres sans quoi la terre va finir par être inhabitable. Il faut que chacun s'efforce à mourir à ses propres désirs ; mais par amour et pour les autres. »

La folie qui porte aujourd'hui les hommes à ne songer qu'à se détruire, c'est la parodie, dans l'ordre de la matière, des exigences de l'esprit. « Car ce temps a désappris d'aimer, nous dit la Vierge. Il croupit dans l'égoïsme et dans l'ennui. »

Telle était la terre quand la Vierge apparut. Le vent de l'orgueil s'était mis à souffler comme jamais dans l'histoire du monde, mais l'homme n'était pas encore descendu assez bas ; il n'avait pas encore assez touché les frontières de son cœur. Il allait lui falloir se convaincre d'abord qu'il n'y avait à sa liberté aucune borne — il allait lui falloir s'enfoncer davantage dans un orgueil que tout, autour de lui, en apparence

justifiait — pour qu'il pût éprouver enfin son intolérable détresse.

Et maintenant ils accusent les restes de l'Église de les faire ce qu'ils sont, quand c'est précisément depuis qu'ils lui ont tourné le dos lui qu'ils sont la proie de cette frénésie qui les précipite à leur mort.

Au seuil de ce temps de damnés, l'humble Mère a parlé pour ramener à l'éternelle vérité de leur être ses enfants. Mais combien ont écouté sa voix ? A part ce petit peuple qui revient chaque année de tous les coins du monde pour s'entr'aider sous ses yeux et pour affirmer, au-dessus de ce qui divise, l'amour qui réunit, ils se sont tous moqués de la complaisance du Ciel. Et ils sont à présent entraînés au tourbillon de leurs désirs : les voici engloutis dans le siècle sans pitié.

Tous pareils : ceux qui ont prétendu s'aimer assez les uns les autres pour se passer de Dieu — et ils ont fait régner la haine ; ceux qui recourent à Dieu sans se soumettre aux terribles commandements de son amour — et ils font triompher l'injustice. Ceux qui prétendent qu'il suffit d'aimer sa famille ou sa patrie ou sa race ou l'abstraite humanité. Tous emportés au fil d'un torrent furieux.

Et ce Rosaire que la Vierge simplement leur présente, s'ils en avaient le temps ils riraient de sa puérité. Ils vivent à la surface d'eux-mêmes ; les

uns ne sachant pas, les autres ne sachant plus que le salut, c'est de faire passer dans sa propre vie la douloureuse vie du Christ ; ni que la joie est à ce prix. Ils ne savent plus rien. L'ennui où ils vivaient, et qui les jetait dans l'emportement de leurs faux plaisirs, à présent ne suffit plus à leur masquer leur désarroi. Ils sont devenus les forçats d'un corps qui ne sait plus comment se délivrer de soi.

L'apostasie de tous les peuples chrétiens bat son plein. La folle Europe accorde tout à César et abjure le Christ. Là encore on se dit : « Si du moins ils étaient heureux ! » mais ils vivent dans une envie et qui ne pardonne pas.

Un rosaire au bras la Vierge est venue nous redire qu'il fallait méditer les mystères du Christ, nous transfuser son esprit et sa chair, afin de mieux nous transformer en lui. Elle l'a dit à une ignorante pour bien marquer qu'allait sombrer le monde par la faute de ses sages et de ses faux savants, de ceux qui ne connaissent pas l'inéluctable réalité : « que l'homme est fait pour se surmonter — mais dans l'Esprit ». Tous se sont laissés aller à leur pente la plus facile, ils se sont entraînés les uns les autres, se refusant à toute vérité sur laquelle leurs sens n'avaient pas de prise. Et c'est de bonne foi à présent qu'ils s'étonnent d'être réduits à l'infrangible loi d'une chair déchaînée. Dressés les uns contre les

autres ils semblent être livrés à l'immense rut de leur destruction.

Un simple rosaire aux doigts mais qui insinue en nous la joie de nous renoncer, la subordination de nos souffrances à celles du Christ, et enfin, dans ses derniers mystères, la gloire de l'Esprit.

L'absence de Dieu laisse au vertige du néant toute la place. Il n'y a pas d'autre issue : il faut apprendre à se séparer de son corps ou être dévoré par lui.

Le salut du monde est suspendu à l'humilité de notre esprit. Et la tricherie n'est plus permise.

Avec les mystères joyeux le Ciel s'ouvre. Et toute l'humanité se trouve parcourue du sillage de la bonne nouvelle. Par l'Ange, grâce à Marie, tous : le Précurseur, les bêtes, les bergers, les rois, les prêtres, les docteurs, ont part à la désaltérante fraîcheur de ses eaux. Mais la nature y demeure étrangère.

Par contre, les mystères douloureux, si on les interroge dans leur plus intime unité, ce n'est plus ce frisson de rivière qu'on perçoit. Cette fois le Christ entraîne et rachète la terre. Son agonie c'est au milieu des arbres qu'Il l'accomplit ; dans un jardin ; à la tombée du jour. Et ses disciples qui dorment sont à la distance d'un jet de pierre. A partir de ce lieu l'ombre règne. Et le bois, lié au souvenir

de notre chute, ce bois qui est partout dans la nature, qui est la nature même, il l'entoure : un bois vert et qui ne vieillit pas ; un bois qui ne cesse de nourrir son feuillage. C'est au milieu des arbres qui défient les ténèbres du temps que, pour la première fois, Jésus saigne pour racheter le temps. La Rédemption sanglante c'est sous les oliviers qu'Il commence de l'offrir à son Père.

Et dès lors au fond de chaque mystère de ce chapelet : dans la verge qui flagelle, dans les épines de la couronne, enfin dans la Croix sous laquelle Il défaillit avant de mourir dans ses bras, partout on aperçoit le bois. Comme si la nature lui devint attachée. Il faut l'aveuglement des incrédules et leur hypocrisie pour croire que la nature est absente des Évangiles, qu'elle est incompatible avec le Christ. Une méditation attentive des mystères douloureux nous la montre tout au contraire si présente, qu'il semble qu'Il soit venu la rédimer avec notre misère. Du premier au dernier de ces insondables mystères, Il se l'incorpore de plus en plus intimement : Il saigne au milieu d'elle, Il saigne par elle, Il saigne sous son poids. Enfin Il y est attaché au point d'y confondre son sang. Il lui fallut donc pousser son sacrifice jusqu'à cette extrémité : de n'être plus séparé de ce morceau de bois par qui tout est redressé.

Ce travail d'épuration progressive, Il nous montre

qu'il faut l'accomplir dans son corps jusqu'à ce qu'on ne soit plus qu'un filet de sang et qu'un souffle d'amour; et Il ne le sépare pas de cette sanctification qui fait passer la terre, par la vertu du sang, de la beauté sensible à la splendeur de son symbole. L'art de spiritualiser, avec soi, toutes choses, c'est cela que les mystères douloureux nous enseignent: qu'il faut tout purifier, le corps, l'âme, la terre, au feu de son propre sang. Et que nul des plus beaux spectacles du monde ne vaut ce triomphe de l'homme déifié qui entraîne avec soi, pour l'offrir à son Père, l'holocauste de la création.

Non! certes la nature n'est pas absente des Évangiles. Elle y est présente à chaque pas. C'est parmi elle que le Christ naît; qu'Il ne cesse d'enseigner ses disciples et son peuple. Mais toute cette sévère et charmante nature, ces lacs, ces poissons, ces champs, ces lys, ces passereaux, toute la douceur corrompue du monde échoue à ce silence du dernier jour, quand il ne reste plus, entre le ciel et la terre, que ce corps en qui toute l'humanité se résume et cette croix qui crie que la nature s'est surmontée.

III

Tel est l'enchaînement des mystères : celui du sang qui brûle après celui de l'eau qui se donne et qui reçoit ; celui d'une rédemption de plus en plus vaste et profonde. C'est comme si après le cœur joyeux de l'homme, son corps se fût anéanti dans l'offrande d'une douleur à qui rien, ni l'inertie ne pouvait résister.

L'eau, le sang, le feu, l'homme, la nature entière, tout est emporté par le Christ jusqu'au cœur de sa croix. Tout s'y transfigure et redevient l'esprit. Les premiers mystères, ceux de l'eau et ceux du sang, n'ont donc pas d'autre objet que d'introduire à cette méditation des mystères de l'Esprit. Ce sont les mystères glorieux au centre desquels la Pentecôte rayonne, tandis qu'à sa droite le Christ, que la Vierge à sa gauche s'élèvent au-dessus d'une terre dépassée.

Tel est le Rosaire porté par ces *Ave* dont la répétition démonte l'orgueil de l'esprit.

« Nous doutons, disent-ils avec un fin sourire, que Dieu puisse se plaire à cette sempiternelle répétition de la même formule. » Ils jugent Dieu à leur mesure ; et ils en concluent qu'Il doit avoir, autant qu'eux-mêmes, plaisir à la diversité des mots. Et

c'est qu'ils ignorent aussi, derrière cette répétition du salut angélique par lequel l'âme ne se lasse pas de célébrer avec les plus simples paroles la beauté de Marie, derrière cette litanie infatigable où l'orgueil, se renonçant, convient que nulle parole ne se peut imaginer qui vaille la plus simple, que, derrière cette stupeur et ce silence murmurant de l'amour, des trésors inépuisables sont cachés : le jeu de l'univers et le secret de la Divinité.

Et la marque de la révélation surnaturelle du Rosaire me semble être cette prodigieuse contraction en lui de la vérité — une telle richesse sous un si petit volume que toutes les âmes, à condition d'être humbles, peuvent y puiser. Les autres passent et n'y savent rien voir. L'orgueil ici est dérouteré.

Toute action dépassée, toute passion achevée, l'âme règne sur une nature rectifiée.

Mais le monde, il semble que rien ne puisse le tirer de son somnambulisme étrange, de cet entraînement qui l'enroule sur soi. Rien, si ce n'est la divine simplicité, ne peut plus nous extraire de cet enlissement dans notre propre boue. — Le monde est devenu un Narcisse enragé.

Bernadette ne savait point méditer : elle l'a dit elle-même et elle n'en avait d'ailleurs nul besoin. Elle ignorait sans doute la fabuleuse richesse tapie

au fond de chaque mystère. Et on l'aurait bien étonnée si on lui avait dit que sa mission, c'était de ranimer pour les hommes le sens mystique du Rosaire : elle se bornait à le réciter de tout son cœur et, sans doute, le répétait-elle tout le long du jour.

Elle disait : Je crois en Dieu le Père et en Jésus son fils unique. Je crois au Saint-Esprit et à la Sainte Église. Puis elle disait le : Notre Père ; et enfin : Je vous salue, Marie, pleine de grâce. Cela lui suffisait. Cela suffisait sous les châtaigniers de Bartrès à remplir ses journées. Cela a suffi pour toucher le cœur de Marie. Il n'en fallait pas plus. Mais il fallait ces quelques mots pour faire monter l'âme de la petite fille jusqu'aux pieds de la Mère de Dieu.

Étrange puissance de la simplicité. A quoi bon dès lors dérouler les trésors cachés ? — s'il suffit de dire : Notre Père. Mais c'est que tout le monde n'est pas capable de dire ces deux mots du fond d'une âme vraiment renoncée. C'est donc cela la prière : d'avoir un cœur absolument contrit et l'esprit humilié jusqu'au néant. Pour accéder à cette suprême grâce de dire à Dieu qu'Il est le Père, il faut beaucoup de grâces. La parfaite conscience de cette filiation divine, c'est toute la prière et toute la théologie. Et il est bien clair que la théologie serait inutile si l'intelligence n'exigeait pas d'être nourrie à part, si elle faisait, avec la simplicité d'un cœur

pur, bon ménage. Mais il lui faut prendre possession de ses domaines séparés. C'est parce que l'homme vit dans le successif qu'il est si tenté de se faire des dieux successifs, et que, lorsqu'il a la grâce d'aimer Dieu, il lui faut encore se justifier son amour par des raisons successives. Mais il n'y a pas moyen de s'y tromper : l'essentiel, Bernadette le possédait : un pur regard sur l'amour éternel et l'anéantissement de tout l'être dans la confusion de son insondable misère.

C'est aussi pourquoi il est souvent accordé aux pécheurs d'aimer Dieu avec une ferveur plus intense. « *Simon, disait le Christ, un homme avait deux débiteurs.* » Ainsi, à Madeleine accablée de péchés Dieu remit son immense dette. Et Madeleine, qui savait de quelle misère le Seigneur l'avait tirée, Madeleine vécut dès lors sans plus dire un seul mot, sans plus même remuer aux pieds de son Seigneur. Il lui suffisait qu'Il fût là. Et Jésus prit la peine de préciser qu'elle avait choisi la part la meilleure. Mais d'autres, comme Bernadette, n'ont pas besoin d'avoir péché si gravement pour s'ensevelir dans le sentiment de cette honte que devrait éprouver toute créature du fait qu'elle est une créature — et c'est-à-dire, devant Dieu, un néant, à qui Dieu conféra cet incroyable privilège d'être à Sa ressemblance. C'est cela que Bernadette savourait, c'est de

cela qu'elle témoignait, quand, au milieu de l'extase, elle baisait la terre en pleurant, ou se dirigeait de la petite pierre sur laquelle sa timidité s'était réfugiée jusqu'à la niche de l'églantier où la Vierge l'appelait et jusqu'à la flaque de boue où l'eau miraculeuse s'était mise à bouillonner. Ceux-là ont plus de grâces encore qui ont mesuré leur misère sans avoir été rappelés du fond du péché où les autres s'enfonçaient. Ceux-là sont ceux qui n'ont pas besoin de l'expérimenter, pour voir, en eux, la trace d'un refus qui, depuis la première, a souillé toutes les créatures. Quand même le péché mortel leur serait inconnu. Et c'est là l'essence même de la prière. La prière humaine, c'est la conscience et l'affliction du péché ; mais aussi la joie de confesser, au-dessus de cette créature qu'on ne peut pas ne pas être, la présence de Celui qui, dans le cœur d'une telle créature, se plaît à se reposer.

Puissance de la simplicité ? Mais aussi mystérieuse puissance des mots qui la traduisent. Si simple que soit l'âme et si peu successif que soit l'enchaînement des choses dans son univers intérieur, elle a pourtant besoin de quelques mots pour se formuler ses états. Elle est devant Dieu parfaitement anéantie. Mais il lui faut pourtant manifester sa misère et sa joie. Elle est à la ressemblance de Dieu mais elle ne sent que trop en elle l'entraînement du genre humain. —

Si riche de grâces qu'elle puisse être, elle est cependant toute mêlée de distractions. Autour de ce reflet de Dieu dont elle se sent habitée, son propre moi ne cesse de veiller. Si simple enfin que soit cette âme, elle est tout de même déchirée. Et il lui faut affirmer la réalité de ce dont sa faiblesse essaie de l'éloigner. Si renoncée qu'elle soit il lui faut identifier sa volonté avec celle du Père. Elle ne l'aimerait pas vraiment si elle ne lui disait pas qu'Il est son Père. Dans ce simple mot de Père tout l'amour de Bernadette devait déborder. Elle n'en savait presque pas d'autres pour prier. Mais celui-là, à force de le fréquenter, elle le connaissait à fond. Comme Dieu l'habitait, ainsi elle habitait Son nom. C'était toute sa prière. Mais le ciel y brillait.

La prière réduite à un nom parce que les états de l'âme humaine sont successifs et que, cependant, le fond de cette âme est simple, quelle humiliation pour les théologiens. Et comme on aime saint Thomas qui, ayant édifié le monument de la raison humaine aux écoutes de Dieu, disait au soir de sa vie : « Cela n'est que de la paille. »

Bernadette cependant répétait : « Je vous salue, Marie, je vous salue pleine de grâces. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre les femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. » Elle n'avait pas besoin de penser aux mystères joyeux. Elle les

revivait dans ces mots. Est-il bien sûr même qu'elle les comprît ? Enfin l'essentiel elle le vivait en saluant Marie. Et c'est qu'il ne lui suffisait pas de s'humilier devant Dieu. C'est si normal pour qui n'encombre pas, de sa propre épaisseur, tout son horizon, c'est tellement naturel de s'humilier devant Celui sans l'amour de qui nulle créature ne serait. Mais s'humilier jusqu'à croire que vraiment une créature est au-dessus des autres, qu'une femme est bénie entre les femmes et qu'elle est pleine de grâces, c'est reconnaître tout à la fois, et quand même on ne s'en aviserait pas très nettement, et sa propre misère et la gratuité absolue, l'adorable arbitraire de la grâce du Créateur. Car, enfin, pourquoi plutôt Marie que moi ? Mais Bernadette, du fond de son cœur, se bornait dans sa misère à chérir celle que Dieu avait choisie, continuant jusque dans la créature d'aimer le choix de Dieu.

Il n'y a pas besoin d'analyser les mystères du Rosaire. L'attitude d'une âme religieuse est résumée par ce cri tout simple qu'elle pousse vers le Père de toutes choses pour Lui demander que Sa volonté soit faite et pour Le prier, par raccroc, de donner tout de même à sa débilité de quoi vivre pour L'adorer. Mais cette disposition intérieure à la charité il faut bien dire qu'elle est encore mieux exprimée, d'une manière qui exige un redoublement d'humili-

lité, dans le salut à cette petite fiancée juive que Dieu s'est choisie de toute éternité pour donner une forme humaine à l'amour éternel.

Bien que ce soit lors de l'Annonciation que ce salut fut formulé, on pourrait dire que l'Annonciation pour Marie, c'est l'occasion de dire le *Pater* essentiel. Tandis que c'est à propos de la Visitation que l'*Ave* se développe et que, par la bouche d'Élisabeth, l'humanité reconnaît la grâce de Marie et se confond devant elle. Il ne fallait pas moins que ce *Pater* et que cet *Ave* préliminaires pour que le petit enfant Jésus parût à la lumière du jour. Le mystère de la Nativité est comme le fruit des deux prières essentielles de la chrétienté. Après quoi il n'y aura plus pour le Christ qu'à souffrir jusqu'à ce que retentisse, dans un air purifié, un *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto* qui remplit le troisième chapelet et qui ne cessera plus de résonner dans les siècles des siècles.

Voilà tout ce que Bernadette, bergère illettrée, mais d'un grand bon sens, enfant d'une famille pauvre et méprisée, voilà ce que sainte Bernadette Soubirous confessait dans un acte d'amour continu où toute la théologie est impliquée. *Notre Père. Je vous salue.* Elle y ajoutait peut-être le *Credo*. De sorte qu'avant même d'avoir communié, avant d'avoir suivi les cours du catéchisme où —

soit dit en passant — elle ne devait pas non plus être bien brillante, elle vivait d'un cœur sans artifice avec l'histoire chrétienne cette profonde réalité que Dieu a rendue accessible aux plus simples. Elle allait y trouver la force de résister à toutes les autorités civiles, de confondre les autorités religieuses, pareille à cette autre bergère qui, dans la prière la plus simple, trouva jadis la force de chasser d'un royaume des armées d'hommes de chair et d'os. Et c'est que la puissance concentrée de l'esprit anime les âmes qui, avec simplicité, s'identifient à leur amour. Et sans doute la sainteté est-elle cette prière intégralement vécue, cet amour confessé du fond d'un cœur plus humilié. Car la prière, c'est d'offrir toute sa misère à Dieu comme le seul bien dont on dispose. La prière c'est donc la monnaie de l'extase, une plus ou moins permanente union à la volonté du Père.

Les extases de Bernadette, ces prodigieuses transformations qui la faisaient pâlir et s'absenter du monde alors qu'autour d'elle des milliers de curieux la regardaient en s'émerveillant, ce n'est pas pour ses extases ni pour ses apparitions que l'Église l'a canonisée. Mais parce que, et cela c'est plus important que les plus étonnants phénomènes mystiques, elle fut toujours soumise à l'Amour éternel et pleine pour Lui d'un amour si parfait qu'elle consentit d'assumer avec joie de terribles souffrances pour

équilibrer dans Sa balance les péchés de la terre.

Les esprits forts ont beau jeu de rire à cette compensation mystérieuse. Mais tant d'exemples la font éclater aux yeux de celui qui a le courage de renoncer aux longues habitudes d'un orgueil aveuglé, tant d'évidences parlent à celui qui n'est plus prévenu par ses vaniteuses pensées, qu'on peut bien, sans l'expliquer que par la Communion des Saints, tenir pour certain cet échange qui s'accomplit terriblement.

Et si Bernadette nous transmet les paroles de la Vierge en faveur des pécheurs, elle les vécut ensuite jusqu'au fond de son cœur. C'est cette souffrance qui à partir des apparitions figura dans sa chair ses deux prières préférées. Ainsi s'incarna son immense amour.

Toute incarnation de l'amour dans la souffrance, ce sont les péchés qui la provoquent et qui l'appellent. L'incarnation de Dieu c'est donc la forme suprême de la prière. L'incarnation de la prière semble répondre ainsi dans une adorable harmonie à l'incarnation même de la Sagesse de Dieu. C'est la sagesse humaine qui consent à sa forme, laquelle est de souffrir par amour.

Il faudrait peut-être noter ici qu'à cet instinct qui porte tout le monde animal à l'accomplissement sans murmure, et jusque dans leurs moindres détails,

des tâches confiées à chaque espèce, ce n'est pas, chez l'homme, l'intelligence seule qui correspond ; c'est l'amour éclairé par la foi ; et particulièrement cet amour de Dieu qui se transforme en prière. C'est par la prière que nous retrouvons notre ordre, que nous réintégrons notre place dans la hiérarchie des êtres. L'intelligence, si elle n'est pas la lumière de l'amour, ne peut que nous éloigner de nos fins. Ce qui nous restitue à nos fins, c'est la ferveur de la charité. C'est par elle que nous redevenons, comme toutes créatures, quoiqu'à notre rang qui est vraiment le premier, les enfants du Créateur, les vrais fils du Père.

On voit quelle importance revêt la fervente habitude d'une prière vécue jusqu'au tréfonds de l'âme. Elle nous rend à la lumière, elle nous y rend perméables comme l'était, sans s'en étonner, la bergère des bords du Gave.

Et c'est peut-être aussi la raison qui fait les femmes plus que les hommes capables de prier ; par cela même qu'elles sont faites pour porter et pour nourrir la vie, elles ont plus de facilité que nous à se soumettre à la loi de la vie. Leur fonction de mères ne leur permet pas de rompre la racine qui les lie à cette loi — elle les soustrait plus que nous aux fallacieux mirages d'une intelligence qui s'est prise pour fin. Toutes, dans leur corps,

connaissent la prière de la souffrance et du sang.

Peut-être les enfants la connaissent-ils mieux encore, plus faibles, plus dépendants et plus soumis. Et, parmi les enfants, ce sont presque toujours des petits pauvres que, pour confidents, la Vierge se choisit.

La prière qui touche Dieu, c'est le profond aveu de notre indignité ; la répétition indéfinie d'un tel aveu et le progressif envahissement qu'il fait de toute notre vie.

On conçoit de quel prix peut être, aux yeux de la médiatrice, la sempiternelle répétition du salut angélique. Elle est comme la sonnerie qui tient devant elle notre humilité en éveil, devant la grâce qui l'emplit et devant la gratuité de cette grâce. Les *Ave* bien dits, c'est la confession, et dans toutes ses conséquences, de la Miséricorde inépuisable de Dieu, de cette Bonté qui l'a fait descendre parmi nous. En somme l'*Ave* c'est le complément du *Pater*. Et, par ces deux prières, le Ciel et la terre, à travers le cœur de l'Immaculée, ne cessent plus de se réunir.

Ainsi la prière est nécessaire ; ainsi elle est efficace ; et les saints qui la vivent sont nos intercesseurs.

Que Dieu se plaise dans un cœur pur, Bernadette, après tant d'autres, nous le dit. Et qu'il n'y ait

pas d'autre motif à la Création que ce besoin de Dieu de se refléter dans l'amoureuse humilité de ses créatures, c'est ce qui, malgré ses limites, s'impose à notre esprit. Comment donc nous étonner du silence de la Providence dans un monde qui s'est détourné de sa fin ?

L'absurdité de je ne sais plus quel chroniqueur hebdomadaire ou quotidien me revient à la mémoire : il prenait prétexte de ce que la Sainte Vierge ne se révélait qu'à ses fidèles pour se moquer de ses apparitions. « Si c'est pour convaincre, disait-il, elle ferait mieux de se montrer à ceux qui ne croient à rien. » Mais outre qu'ils ne croiraient pas davantage — car c'est bien trop gênant de changer toute sa vie — il lui faut, pour apparaître, la transparence d'un cœur obéissant. C'est à cette condition que la nature peut s'ouvrir. Et c'est dans l'Église, aujourd'hui, que les âmes qui composent le céleste royaume, et, d'abord, parmi elles, celle qui eut le privilège d'enfanter le Christ à son humanité, c'est au milieu de son corps mystique que ces âmes se font messagères d'un univers silencieux. Ceux qui reprochent à Dieu, avec l'ironique supériorité de leur suffisance, de réserver ses grâces à ses fidèles, ceux-là ne comprennent pas dans quelle familiarité des habitants du Ciel il faut que la prière nous mène, pour que nous leur puissions correspondre. Et l'intelligence, ici, n'a rien à faire.

C'est la vie de l'amour qu'il faut que le cœur ait substitué à la sienne. Oui, certes, Dieu se plaît dans un cœur pur. Et le premier objet de la prière est d'établir cette pureté. Ceux qui la cultivent, ce n'est pas qu'ils ne connaissent, aussi bien que les autres, l'existence et les séductions de l'ordure. Mais ils se refusent à croire que ce soit l'idéal ; ou plutôt, connaissant son affreuse douceur, ils savent qu'il importe de la dépasser.

Le dur idéal d'un cœur pur c'est de laisser toute la place à Dieu. Toutes les religions l'ont dit ; elles le disent encore ; mais nul ne l'exigea avec une précision aussi impérieuse que l'Église du Christ.

Il semble, quand on médite les mystères glorieux, que le mystère central de la Pentecôte ne soit que la fondation de cette Église qui enseigne au monde la Pureté. Ce n'est pas aux disciples isolés — et, désormais, ce ne sera plus que par l'intermédiaire de ces disciples dont la seule Assemblée apostolique L'a reçu — que le Saint-Esprit consent à communiquer à son Église Sa lumière.

Transparence d'un cœur pur ? Sans doute. Mais le Christ n'est ressuscité, n'est retourné à son état céleste, que pour accorder la faveur de l'Esprit à ceux qu'Il avait choisis, en tant qu'ils sont unis autour de sa Mère pour Le solliciter et pour L'attendre. Ces mystères glorieux éclatent enfin comme le

chant d'une lumière d'où l'ombre a disparu. Considérés sous ce nouvel aspect — et vraiment la méditation du rosaire se prête à des jeux infinis — on pourrait dire que le premier chapelet tout entier c'est la réalisation du *Pater*, depuis l'accueil fait à l'ange jusqu'à cette parole du jeune Jésus par laquelle se conclut la dernière scène : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père. » Le troisième chapelet, c'est plutôt la quintuple figuration du *Gloria*. Entre les deux, les mystères douloureux, où pourtant la Vierge ne paraît pas, sont par cinq fois la répétition de l'*Ave*. Car la prière de Marie, à partir du moment où le Christ s'est mis à souffrir, c'est la souffrance de son Fils. Et nul ne s'y est fondu aussi intimement. Si la révélation de Lourdes est essentiellement celle des mystères joyeux, il faut ajouter qu'elle ne peut pas ne pas être également celle des mystères douloureux. Partout où est la Vierge, la souffrance du Christ l'accompagne. Et, inversement, partout où souffre le Christ, la Mère des Douleurs apparaît. Mais si l'on considère le déroulement de ces trois chapelets, on peut dire que la Vierge accompagne son Fils par l'effet à la fois de sa maternité spirituelle, engendrée lors de sa conception, de sa maternité naturelle, et enfin de cette maternité de gloire qui n'aurait pas été sans la Résurrection. Le premier mystère glorieux est la

condition des quatre autres. Ainsi, la fondation de l'Église à la Pentecôte et cette double conséquence immédiate : l'Assomption et le Couronnement de Marie — tel est le règne de l'Esprit sitôt après le triomphe du Christ.

Que Dieu se reflète dans le cœur de ses Saints, toute l'histoire de la chrétienté en témoigne. Mais que Dieu se reflète dans le cœur de ses Saints parce qu'ils font partie de son Église et sont protégés par Sa mère, cela également semble certain.

Et c'est comme si toute la vie du Christ et son Incarnation et toutes ses douleurs n'eussent pour cause finale que l'institution de son Église dans la gloire de la Nouvelle Ève. Et tous les enfants de Dieu sont obligés d'y confesser qu'ils sont « membres les uns des autres ».

La catholicité de l'Église apparaît ainsi comme le caractère de la création nouvelle de Jésus, réalisant sur terre cette parole, l'une des dernières qu'Il devait prononcer : « *Soyez un comme je suis un avec mon Père.* » Les cinq mystères glorieux que la Vierge nous donne ici à méditer, ce sont ceux du Saint-Esprit, alors que le premier chapelet figurait le mystère du Père et que le second nous faisait revivre la Passion de l'Incarné.

Mais par ce chapelet l'Esprit semble dire que, si la prière doit purifier nos cœurs, c'est en établis-

sant en nous cette unité qui par ailleurs supporte seule son efficacité. Dieu est la vérité. Mais Son Fils nous donne la vie pour la connaître, à condition que nous suivions l'Esprit d'unité, qui est la voie hors de laquelle cette vie en nous ne peut fructifier ni fleurir.

Ainsi le mystère du Rosaire, c'est le mystère de la Trinité ; le triple mystère de l'interdépendance des personnes divines. Et c'est Marie qui en est la clé.

Telle est l'insondable révélation que consentit à renouveler la Sainte Vierge dans un creux de rocher, par l'entremise d'une paysanne, de la plus ordinaire en apparence des petites chrétiennes des Pyrénées. Et, pour insister davantage, sans cependant y répandre une trop aveuglante évidence, car Dieu, quand même Il se manifeste, demeure un Dieu caché et qui exige, de la part de ceux qui reçoivent ses messages, l'humble effort de leur bonne volonté, pour compléter le désir qu'elle a de voir s'établir l'unité de son peuple, la Dame apparue ne se borna pas à égrener le chapelet, image de l'unité divine, ni à demander seulement qu'on vînt en procession ; mais elle pria Bernadette de dire aux prêtres qu'ils eussent à bâtir sur ce rocher une chapelle.

La Chapelle de l'Immaculée Conception, qui devait perpétuer la confirmation accordée à l'infailibilité du

Pape et, à travers elle, à la vérité de l'Église, tel fut le sceau imposé par la Vierge à la réalité de ses apparitions.

C'est qu'en effet toute prière humaine, pour monter au Père, a besoin de la confirmation de l'Immaculée. C'est parce que l'humanité a retrouvé en un être la pureté d'avant la chute originelle, qu'elle peut de nouveau offrir à Dieu un sacrifice agréable. C'est par l'intercession de celle que sa fidélité a faite médiatrice de toutes grâces que nos cœurs peuvent se purifier et que leur invocation peut trouver grâce. Il n'eût donc pas suffi « qu'on vînt ici en procession ». Il fallait y venir avec un cœur humble, sans cesser d'avoir sur les lèvres, et jusqu'au fond de ce cœur, le nom mystérieux de l'Immaculée. Marie est ici celle qui donne à son peuple sa voix.

Et comme les mystères glorieux sont ceux de l'Esprit, ils sont aussi ceux de la voix.

Qu'elles soient silencieuses ou bruyantes, les prières individuelles et les prières collectives ne seraient que de vains gonflements si elles ne s'unissaient à celle de l'Église. Et c'est aussi pourquoi il importe moins de savoir, quand on prie, le sens de ce qu'on dit, que de donner une entière adhésion aux intentions de l'Église. Les psaumes en latin que récitent les Clarisses ignorant le latin valent mieux que les prières de l'intellectuel qui médite, s'il les

laisse tourner sur soi. C'est ce grand mouvement de profonde union, ce merveilleux élargissement de l'âme en un religieux amour de tous, c'est cette communion spirituelle que figurent les foules accourues à Lourdes de tous les coins de la terre. Mais encore ces prières, qui viennent de partout battre les pieds de la Vierge, elles ne suffiraient pas, si elles ne s'unissaient à la prière de celle qui est soustraite aux conditions de l'espace et du temps, et qui peut se glisser dans l'âme de chacun. C'est cette substitution en nous de l'incorruptible à la corruption qui est la véritable louange de l'Amour. Et cette louange ne prend une voix authentique que quand, réuni devant le tabernacle, le peuple chrétien confesse, par la voix de l'Église, que le Christ est son chef et qu'il Lui appartient. Ce n'est pas seulement une noble formule, c'est l'expression de la réalité même répétée par la Vierge de Lourdes: qu'on ne va au Père que par son Verbe et au Verbe que par Marie. Le Verbe, ce qui Le touche, c'est l'invocation de cette Église qui exprime l'unité humaine qu'Il vint fonder en vérité et en esprit. On approche donc de plus en plus de Dieu à mesure qu'on réalise mieux en soi cette unité spirituelle de tous les hommes. Ici, la Sainte Vierge, c'est Notre-Dame d'Europe et Notre-Dame du Monde entier, celle dont les mystères glorieux établissent la maternité dans le Ciel.

Comme l'eau était déjà le sang et que le sang était déjà le feu, ici le feu c'est celui de l'Esprit et qui n'est plus que la plénitude de la pure lumière. C'est l'accomplissement de l'Immaculée.

Comment donc, quand on loue et qu'on aime la Vierge dans son Immaculée Conception, faire encore une distinction entre les trois états de sa maternité, entre les trois personnes de la très sainte Trinité? L'humanité rectifiée n'est plus à son tour qu'un reflet de cet amour qui porte ces trois personnes l'une à l'autre. Elle est l'habitation de la Trinité.

La voix humaine est plus que les mots dont elle a besoin. C'est la trace en nous de notre union avec le Père, c'est le signe de notre profonde unité. Nous sommes des points d'appui les uns aux autres.

Si l'on considère enfin ces trois mystères qui sont au centre des trois chapelets, on ne peut s'empêcher d'observer qu'ils sont tous trois, plus que les autres, une forme particulière du mystère de l'Esprit : le premier est l'Incarnation du Verbe, le second est la mortification spirituelle, le troisième est la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Le premier est la pauvreté ; le dernier est l'illumination pour l'enseignement de toutes les créatures. C'est parce que le Christ renonça à parler le langage du monde que les langues de feu descendirent dans le cœur des

apôtres. C'est en renonçant à une voix qui désire que nous acquérons la voix qui donne. Nous nous demandions qui dirait le mystère de l'eau. Mais qui dira le mystère de la voix qui est l'Esprit? Et quel sacrilège l'usage impur que nous en pouvons faire. Telle est la justification de ceux qui passent leur existence en psalmodies. Ils rachètent par la pureté d'une voix que plus rien ne corrompt la prévarication affreuse de la voix. Ce n'est donc pas au milieu des hommes que nous leur faisons un don plus complet de nous-mêmes. Mais en purifiant cette voix pour chanter la louange de Dieu. La voix qui prie est la seule qui donne, comme l'exemple seul enseigne au milieu des hommes. Il n'est pas besoin d'essayer de convaincre. Il suffit de dérouler devant Dieu les mots que l'Église a choisis. Le vain bavardage du monde c'est la caricature de la prière, comme l'agitation est la parodie de l'activité des apôtres. L'Amour, aux pieds de l'Immaculée, ressuscite.

O voix humaine qui chantes les litanies de la Vierge. Et qu'y a-t-il de meilleur pour une voix que de chanter? La voix est le chant de l'âme délivrée. Et qui n'a rien de mieux à faire que de répéter sans cesse les mots qui confessent notre indignité — voix infiniment diversifiée — voix où se trahit, les yeux fermés, l'âge de celui qui parle et sa naissance et sa qualité. Nous sommes tout enfermés dans notre

voix. Et quand nous réduisons cette voix à n'être que la voix de l'Église qui prie, c'est notre singularité qui s'offre à Dieu et à travers elle toute la diversité de l'Univers. C'est pour cela qu'elle tenait tant à avoir ici une chapelle, que par deux fois elle donna l'ordre à Bernadette de la demander à ses prêtres. Pour que Dieu fût effectivement présent parmi ceux qui venaient la louer. Et pour que toutes les voix du monde pussent ensemble monter vers Dieu.

Notre-Dame du monde entier voulait consacrer toutes les voix humaines à remercier Dieu du triomphe de sa Conception Immaculée. Au moment où la terre commençait à se rétrécir, elle voulut donner à cette Conception le tremblant reflet de tous les accents de la terre. C'est ici vraiment que s'accomplit cet échange merveilleux : entre la voix du Gave et la voix du feu, celle du corps purifié.

« La parole de Dieu, nous dit la Vierge, voilà votre unité véritable. »

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : *Paroisse de la chrétienté*

	Pages
L'Eucharistie à Lourdes	11
La douleur à Lourdes	29
Ordination à Lourdes	41
Paroles de Lourdes	57
Offrande de la nature	69
Lourdes paroisse de la chrétienté	79
Notre-Dame de l'univers	91
Parodie de Lourdes	99
Lourdes et le démon	107
Lourdes et le monde	115
75 ^e Anniversaire de la dernière apparition	121

DEUXIÈME PARTIE : *Sanctification de la médiocrité*

Retour	139
Procession du baiser	145
Procession dans l'hôpital	157
Miracles de Lourdes	167
Autres miracles	187

TROISIÈME PARTIE : *Capitale de la prière*

Notre-Dame du Saint Rosaire	
I	203
II	234
III	246

TABLA DES MATIERES

Introduction générale : Histoire de la langue 1

Section I : Grammaire 15

Section II : Syntaxe 35

Section III : Morphologie 55

Section IV : Phonétique 75

Section V : Lexique 95

Section VI : Étymologie 115

Section VII : Philologie 135

Section VIII : Histoire littéraire 155

Section IX : Bibliographie 175

Section X : Index 195

LES ILES

TITRES PARUS:

HENRI GHÉON : Promenades avec Mozart.

Un volume de 484 pp. 3^{me} édition. (9^e mille) Frs 30.00

Édition de luxe » 45.00

LOUIS LALOY : Miroir de la Chine.

Un volume de 340 pages » 15.00

Édition de luxe » 30.00

JACQUES MADAULE : Le Génie de Paul Claudel.

Un volume de 458 pages. 2^{me} édition (5^e mille) » 24.00

Édition de luxe » 35.00

GABRIEL MARCEL : Le Monde cassé, pièce en quatre actes, suivi de *Position et Approches concrètes du Mystère ontologique.*

Un volume de 304 pages » 20.00

Édition de luxe » 35.00

GERTRUDE VON LE FORT : Le Pape du Ghetto, traduction de Jean Chuzeville.

Un volume de 332 pages » 15.00

RENÉ SCHWOB : Capitale de la Prière.

Un volume de 225 pages » 15.00

Édition de luxe » 30.00

DANIEL SARGENT : Thomas More traduction de Maurice Rouneau.

Un volume de 376 pages » 18.00

Édition de luxe » 30.00

STANISLAS FUMET : Mission de Léon Bloy.

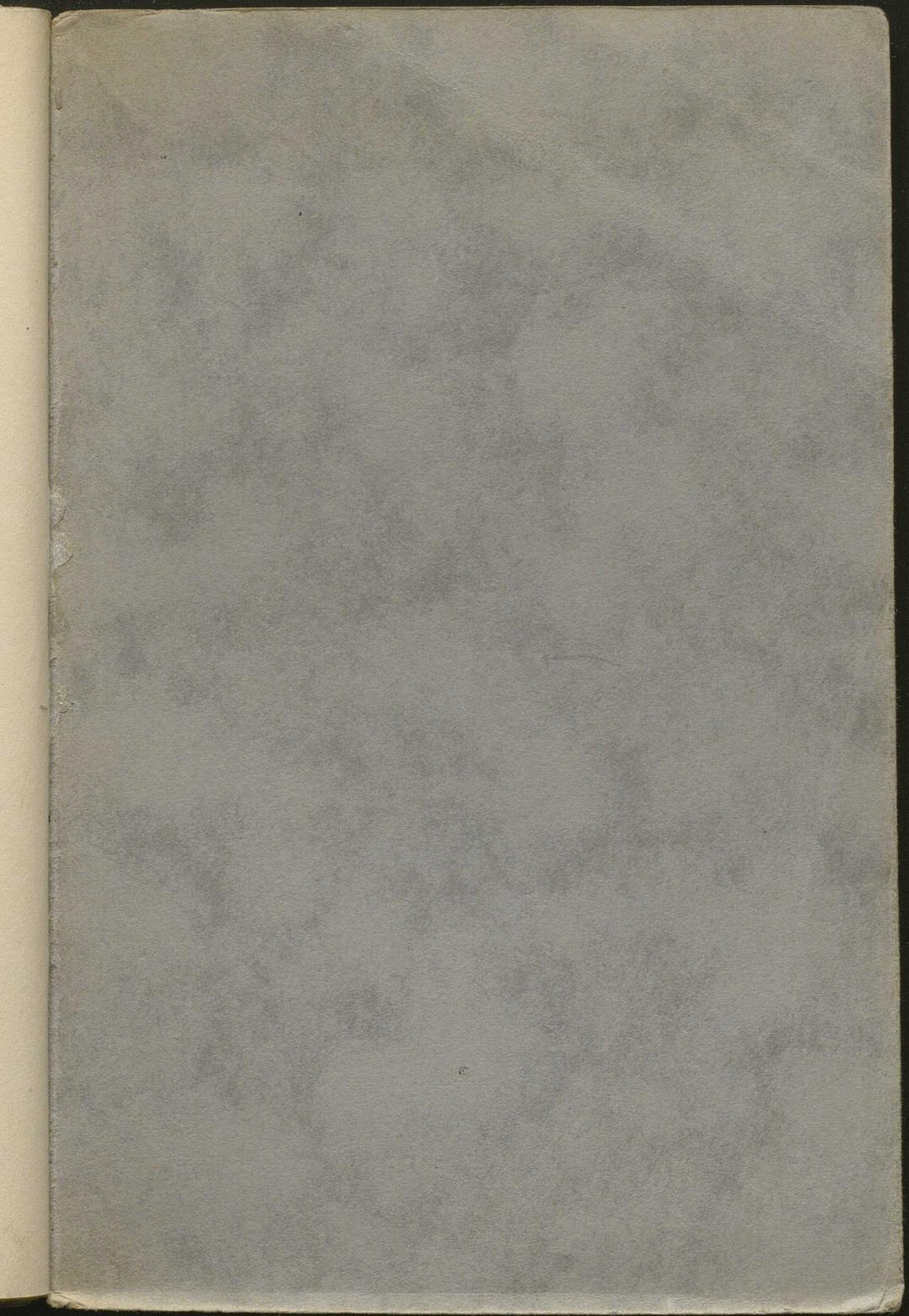
Un volume de 384 pages. 20.00

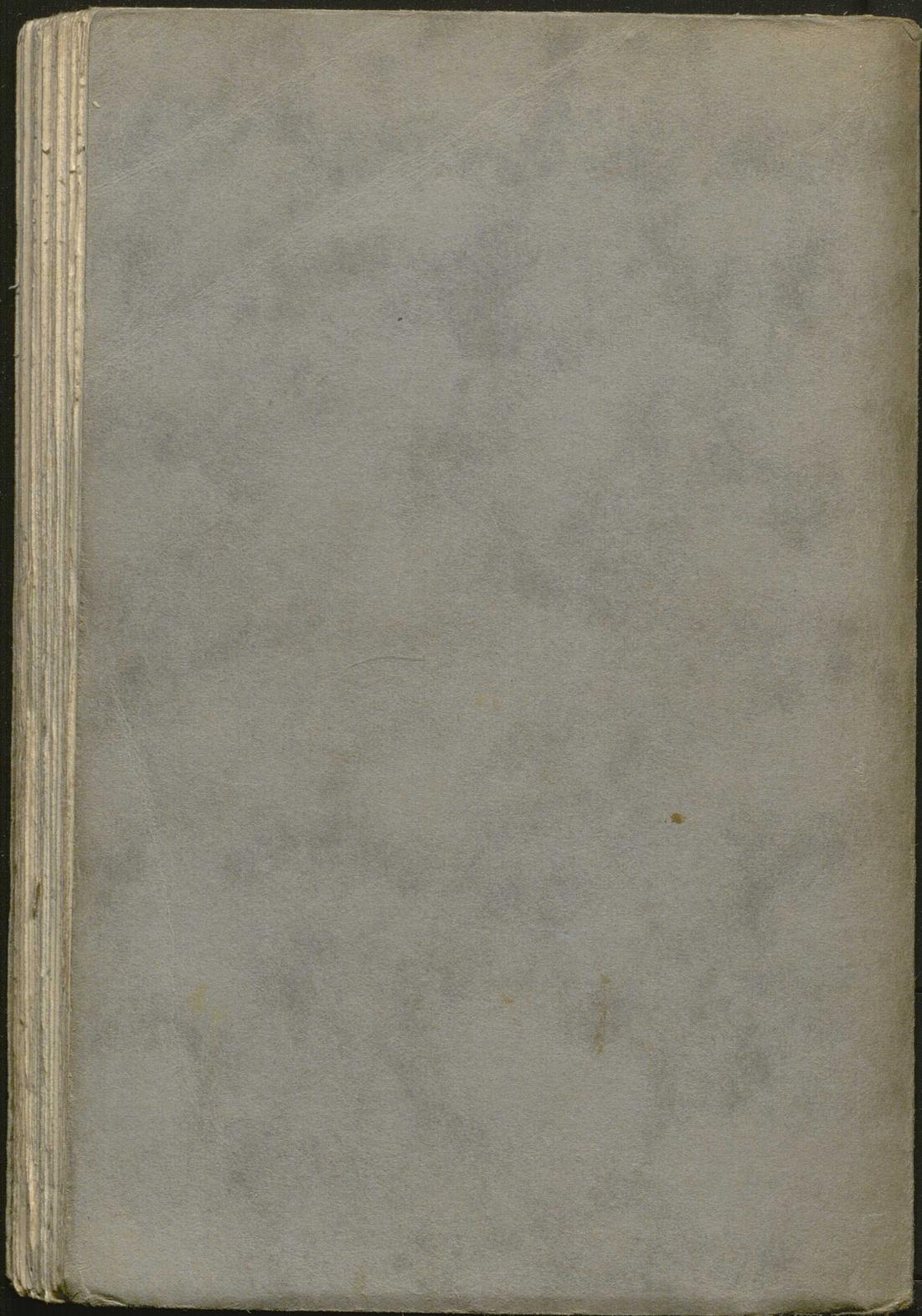
SOUS PRESSE:

THEODOR HAECKER : Virgile, Père de l'Occident.

COURRIER DES ILES

- Courrier des Iles I :** *Les Iles*, par JACQUES MARITAIN; *Poèmes* de J. SUPERVIELLE; *Un témoignage sur Gandhi*, par M. E. CHEESMAN; *Travail humain et esprit chrétien*, par ÉTIENNE BORNE. — Dessins de JEAN HUGO.
Un volume de 90 pages et 7 illustrations . Frs 9.00
- Courrier des Iles II :** *Lettres de Léon Bloy à Véronique. Avant-propos* de JACQUES MARITAIN.
Un volume de 112 pages et un portrait . » 13.50
Édition de luxe » 25.00
- Courrier des Iles III :** *Mes Beaux Amis*, par OLIVIER LEROY.
Un volume de 171 pages » 12.00
Édition de luxe » 21.00
- Courrier des Iles IV :** *La notion de la vérité chez Sören Kierkegaard*, par THEODOR HAECKER; *Arthur Lourié*, par B. de SCHLOEZER; *Pensées* de SAINT JEAN CLIMAQUE; *Pétrarque et son Démon*, par MAURICE DE GANDILLAC; *Informations*, par MICHEL SEUPHOR; *De la piété Vatshnava*, par RAMA KRISHNA; *Le dernier amour de Goethe et l'Élégie de Marienbad*, par CHARLES DU BOS; *Poèmes*, de RAISSA MARITAIN et de JEAN CARROUGES. — Dessins de GINO SEVERINI, MELA MUTER. Tableaux de ANDRÉ BEAUDIN et F. BORÈS.
Un volume de 328 pages » 20.00
- LOUIS LALOI : *Le Rêve du Millet jaune*, drame taoïste du XIII^e siècle, traduit du chinois
Un volume de 138 pages et 2 illustrations . » 10.00
Édition de luxe » 18.00
-





LES ILES

CAPITALE
DE
LA PRIÈRE

RENÉ
SCHWOB

DESLÉE
DE BROUWER

D. D. B.

Prix
majoré